Eliz: Bateman

Eliz Bateman

E Bateman
2 vol.

LETTRES

DU MARQUIS

DE ROSELLE.

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSI LE.

Par Madame E. D. B.

NOUVELLE EDITION.

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES.

Et se trouve

A PARIS,

Chez L. Cellot, Imprimeur-Libraire, grand'Salle du Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXIV.

L'Accueil que le Public a bien voulu faire à cet Ouvrage moral, a rendu cette seconde édition nécessaire plutôt qu'on ne l'auroit pensé. L'Auteur s'est fait un devoir de répondre à cet empressement, en y faisant quelques changemens & quelques corrections qui lui ont paru plus propres à remplir le double objet d'instruction & d'agrément qu'on s'étoit proposé.

LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRE PREMIERE.

De la Comteſſe de Saint-Sever au Marquis de Roſelle.

A Paris, 18 Novembre.

LA tendre amitié qui nous unit, mon cher frere, & que vous avez toujours crue, comme moi, néceſſaire à notre

bonheur, m'eſt ſi précieuſe, que le moindre refroidiſſement me cauſeroit un mortel chagrin. Je tâcherai de ne m'y jamais expoſer. Vous êtes ſûr de mon cœur, je connois le vôtre ; je ne devrois pas craindre d'être indiſcrette, en vous conjurant de m'expliquer votre conduite. Vous avez quitté l'appartement que je vous avois choiſi près de moi ; vous êtes allé vous loger dans un quartier éloigné, je ne vous vois plus auſſi ſouvent que je vous voyois ; je ne ſais . . . . mais je crains . . . . je m'alarme peut-être à tort . . . . . ſerois-je aſſez heureuſe pour que mes craintes ne fuſſent point fondées ! M'aimez-vous toujours, mon frere ? Raſſurez mon cœur, ce cœur que dans tous les tems vous avez trouvé ſi tendre. Peut-

être les avis que je vous donnois vous ont-ils déplu ; mais ſongez que je ſuis votre ſœur, plus que votre ſœur ; vous n'avez plus de pere, ni de mere, vous entrez dans le monde : le Corps où vous êtes vous livre à une foule de jeunes gens qui vous entraineront dans les plaiſirs & les dangers qui les ſuivent. Un homme de vingt ans qui ſe trouve comme vous abandonné à lui-même, jetté dans le tourbillon du monde & des ſéductions, a beſoin de conſeils ; il ne doit pas rougir d'en recevoir, d'en demander. Avez-vous de vrais amis ? A votre âge en choiſit-on de ſolides ? On en trouve de chauds, d'ardens, il en faudroit de ſages. Vous n'avez qu'une amie, mon frere, une amie tendre & ſincere, qui a plus d'expérience

que vous, qui doit vous être chere; la négligerez-vous? Je vous ai parlé de mariage, ma propoſition vous auroit-elle fait quelque peine? Je n'ai point prétendu vous gêner; l'amitié, la vraie tendreſſe ne ſont point impérieuſes, elles propoſent & n'exigent point. J'ai cru pouvoir vous parler d'un établiſſement honorable & avantageux; je vous l'avoue, je voudrois vous voir marié; vous le devez à votre nom, vous avez le cœur ſenſible, l'ame honnête, vous ſeriez heureux d'être lié par le devoir à une femme aimable & digne de vous. Mon frere, je vous regarde comme mon fils, ne me le pardonneriez-vous pas? J'ai balancé long-tems à vous écrire, j'aurois préféré une explication tête à tête; vous l'avez évitée, je m'en ſuis ap-

perçue ; répondez-moi, ouvrez-moi votre cœur : mon ami, mon frere, mon fils, ne craignez rien, soyez sûr que vous ne pourriez jamais m'empêcher de vous aimer.

LETTRE II.

Du Marquis de Roselle à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 18 Novembre.

QUELS soupçons, ma sœur ! Vous pouvez douter que vous ne me soyez toujours infiniment chere ! Revenez, je vous conjure, de cette idée offensante pour moi. Je vous chéris, je vous estime, je dirois presque, je vous respecte ; mais cette ex-

preſſion vous déplairoit. Votre amitié, l'intérêt que vous prenez à moi, me pénetrent de reconnoiſſance ; mais, ma chere ſœur, ne vous affligez point, ne vous étonnez pas ſi je ne vous vois plus auſſi ſouvent que je le voudrois : des liaiſons nouvelles, occaſionnées par un état nouveau, m'arrachent à vous malgré moi. Vos conſeils, excellens pour régler les mœurs, ne pourroient à préſent ſervir ſeuls de regle à ma conduite. Il me faut des amis, des hommes au fait des uſages, des guides dans le monde ; ſouffrez que je les cherche. Les principes les plus vertueux & les plus ſolides ne me feroient point éviter un ridicule. Vous pardonnez tout hors les vices, le monde pardonne tout hors les ridicules.

Votre société est estimable, mais trop resserrée ; vous vivez, pour ainsi dire, en famille avec un petit nombre d'amis qui n'ont que des vertus. J'en fais grand cas, mais leur société ne peut me suffire. Je suis dans le monde, il faut que je voie le monde. Je reçois avec reconnoissance la proposition que vous me faites de me marier ; mais je vous conjure, ma sœur, de ne pas me presser là-dessus. Plus ce lien me paroît respectable, & plus il m'effraye. Je suis si jeune ! Vous me rendriez malheureux, & vous rendriez malheureuse la femme qui s'uniroit à moi. Il faudroit, pour que je pusse songer à me marier, que j'aimasse. Le sentiment ne se commande point. Adieu, ma chere sœur, soyez sûre de ma tendre amitié ;

ne me soupçonnez plus de refroidissement ; pardonnez-moi mes absences involontaires, &, je vous en conjure, ne me parlez point de mariage.

LETTRE III.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 19 Novembre.

Je n'ai pu y tenir davantage, ma chere amie, j'ai écrit à mon frere. Je vous envoie sa réponse, elle est polie, elle est amicale, elle n'est pas tendre. Il me donne des raisons ; mais il ne me rassure pas. Mes gens ont découvert qu'il avoit des liaisons secrettes, je vous l'ai déja dit.

Il ſe cache, mon amie, il eſt coupable. Qu'il voie le monde, j'y conſens, mais que ce ſoit avec moi qu'il vive. Bon Dieu, qu'il me cauſe d'inquiétudes ! Que je voudrois faire revenir ce tems heureux, où dans l'âge de l'innocence il n'avoit de confiance qu'en moi ! Hélas ! vous ſavez, ma chere, s'il mérite d'être aimé. D'ailleurs ce frere eſt aujourd'hui toute ma famille. Il n'a pu profiter des exemples d'un pere, qui nous fut enlevé ſi jeune en Italie à la tête de ſon Régiment ; moi-même à peine ai-je pu le connoître. Ma mere, en mourant, vous vous en ſouvenez, me recommanda ce fils, ce cher objet de ſes tendres ſoins. « Servez de pere & de mere à » votre frere, me dit-elle, je le » laiſſe entre vos mains & entre

» celles de votre mari ; guidez » tous deux sa jeunesse. Il sera » susceptible de grandes passions, » tâchez de le préserver des » grands malheurs qu'elles en- » traînent ». Ces dernieres paroles d'une mere respectable & tendrement aimée, sont une loi gravée dans mon cœur, je ne m'en écarterai jamais. Je ressens une double satisfaction quand je songe que j'obéis à ma mere, en veillant au bonheur de son fils. Cette même idée redouble aujourd'hui mon inquiétude. Le moyen sûr de prévenir les maux que je crains, seroit un mariage agréable & avantageux ; je ne perds point de vue ce projet. J'ai envie de lui faire faire connoissance avec Mesdemoiselles de Saint-Albin. L'aînée lui conviendroit ; mais que je crains

ces liaisons dont je vous ai parlé ! Je n'appréhende pas qu'il se lie avec des hommes perdus de réputation : il a des sentimens, mais on peut l'abuser. Vous connoissez les faux principes des jeunes gens. Ils croient que la société des femmes les plus viles ne les deshonore point, & que pourvu qu'ils ne se montrent pas en public avec elles, il leur est permis de les voir familierement. Est-il rien de plus inconséquent ? Mais l'inconséquence est l'effet naturel du vice.

Dois-je chercher à approfondir ce que mon frere veut que j'ignore ? Dois-je me livrer à une dangereuse sécurité ? J'attends de votre amitié & de votre expérience les conseils que je vous demande. Adieu, ma tendre amie.

LETTRE IV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 20 Novembre.

J'ENTRE dans vos peines, ma chere Comteſſe, je partage vos inquiétudes, & j'avoue que le petit air de myſtere que je remarque dans la lettre de votre frere me fait de la peine. Vous avez raiſon, on ne ſe cache point quand on n'a pas beſoin de ſe cacher. Craignez, & ne vous effrayez pas. Il ne faut pas ſe flatter que votre frere ne donne point dans les erreurs de ſon âge : tant d'exemples l'y entraîneront ! Et c'eſt en vain que

votre ſageſſe ſe révolte de tout ce qui n'eſt pas auſſi pur que vous-même ; mais il a l'ame honnête, il en reviendra. Vous l'avez juſqu'à préſent gardé à vue, il n'eſt plus enfant, il ne faut plus le traiter comme s'il l'étoit. Obſervez-le ; mais ayez l'air de vous repoſer de ſa conduite ſur lui-même. Votre frere eſt dans le monde ; c'eſt pour lui un pays étranger, il doit y être tout étonné. Le premier coup-d'œil du monde eſt enchanteur pour ſon âge. Il ſuivra le torrent, il menera d'abord une vie diſſipée, il nouera des intrigues, il aura des paſſions, il fera des fautes. Son eſprit, ſon heureux naturel, l'éducation qu'il a reçue, votre prudence me font eſpérer qu'il n'ira point juſqu'au vice, ou du moins qu'il en ſor-

tira bientôt ; il eſt trop fait pour la vertu. Lorſqu'une fois on a pris du goût pour les plaiſirs & pour le monde, il n'y a que l'expérience qui en déſabuſe ; les leçons, ſi elles ne ſont adroitement déguiſées, n'y peuvent rien. Sans l'expérience, il y a une foule de vérités que l'on n'eſt pas même en état d'entendre.

Je ferai de mon mieux auprès du Marquis. Je ne le vois preſque pas ; mais je ſaurai ce qu'il fait par M. de Ferval, qui eſt en relation de plaiſirs avec lui. Ne vous alarmez point avant le tems ; tranquilliſez-vous, ma chere Comteſſe, j'eſpere vous apprendre bientôt de ſes nouvelles : en attendant tâchez de l'attirer chez vous ; procurez-lui des plaiſirs honnêtes, c'eſt le ſeul moyen de le dégoûter de

ceux qui ne le ſont pas. Amuſez-le, montrez-lui toute votre tendreſſe ; qu'elle prenne vis-à-vis de lui le ton de la confiance. Marquez-lui toujours de l'eſtime, c'eſt un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourroit les en rendre indignes. Ne lui faites point appercevoir ſur ſes démarches une inquiétude & une curioſité fatiguantes ; paroiſſez ignorer, & ne point chercher à ſavoir tout ce qu'il ne veut pas que vous ſachiez. Cette adreſſe eſt très-néceſſaire avec les jeunes gens, ils ne peuvent ſouffrir la dépendance, ni tout ce qui en a l'air. Leurs goûts dominans ſont pour la liberté & pour les plaiſirs. Des parens tendres doivent paroître s'y prêter ; cette complaiſance aſſure leur pouvoir & n'y peut

jamais nuire. Qu'on eſt puiſſant quand on eſt aimé ! Votre frere vous aime, ſon cœur & ſon caractere m'aſſureroient preſque que ce n'eſt point le goût de la liberté qui vous l'arrache ; & c'eſt ſur cela que mon eſpérance eſt fondée, & mes ſoupçons auſſi.

Si c'étoit une paſſion. . . . . Vous vous en appercevrez bientôt ; s'il eſt vivement affecté, il voudra cacher quelque tems ſon amour. Les Amans aiment le myſtere, vous le verrez diſtrait, rêveur, inquiet ; ſi l'objet en eſt digne, il ne pourra tarder à vous ouvrir ſon cœur ; il voudra vous faire partager ſes ſentimens ; vous deviendrez ſa confidente, il ne vous aura jamais tant aimée. Si malheureuſement il s'étoit attaché à quelque femme

mépriſable, il mettroit tout en uſage pour ſe dérober à vos regards; loin de vous chercher il vous éviteroit; ce ſeroit alors, ma chere, qu'il faudroit redoubler l'art pour cacher des ſoins qui deviendroient néceſſaires. Cette crainte eſt peut-être ſans aucun fondement, ne vous y livrez point. L'intérêt que je prends à vous me fait tout prévoir.

Je crois que vous ferez bien de ſupprimer les conſeils, à moins que le Marquis ne vous en demande; le moindre mal qu'ils puiſſent produire, lorſqu'ils ne ſont pas demandés, c'eſt d'ennuyer; & dès qu'ils ennuyent, ils deviennent inutiles. Les vôtres pourroient même devenir dangereux; ils éloigneroient encore le Marquis; il ne pourroit s'em-

pêcher de les prendre pour des leçons, & les leçons ne plaiſent jamais. D'ailleurs rien n'eſt plus à craindre que l'habitude d'entendre la vérité, ſans attention, ou dans le deſſein formel de ne pas la ſuivre, ou, ce qui eſt plus fâcheux encore, dans l'envie de l'éluder, de la retourner, de l'ajuſter à ſes intérêts & à ſes penchans; voilà, ma chere, ce qui ne manque pas d'arriver aux jeunes gens entraînés par des paſſions vives, & que des parens peu habiles accablent d'avis dans un tems, où ſouvent ils ne ſont pas capables de les écouter, encore moins de les ſuivre. Il ne faut point prodiguer la vérité, il faut la réſerver pour les occaſions déciſives, la préſenter alors dans toute ſa force; voilà comment elle peut opérer les plus grands effets.

Je ne vous conſeille point non plus de parler de mariage à votre frere ; vous voyez ce qu'il vous dit. Sa réſiſtance ne me ſurprend pas ; c'eſt une ſuite du goût pour l'indépendance. Preſque tous nos jeunes gens penſent comme lui ; tous les parens vertueux doivent penſer comme vous. Votre deſſein eſt raiſonnable, mais ne le montrez point trop. Si votre frere eſt éloigné de votre idée, vous l'en éloigneriez davantage, & vous l'éloigneriez de vous. Pour l'engager à un mariage, il faudroit que l'amour nous aidât. Nous n'aurions alors qu'à laiſſer aller ſon cœur. Tâchez de lui faire connoître de jeunes perſonnes aimables, j'approuve fort cette idée.

Ce que je ne puis me laſſer de vous recommander, Madame,

c'eſt de ne pas lui témoigner de la curioſité ſur ſa conduite. Ne le mettez jamais dans le cas de diſſimuler, vous l'accoutumeriez à la fauſſeté ; la néceſſité l'y forceroit d'abord : il lui en coûteroit de vous tromper ; bientôt le menſonge lui deviendroit familier, il s'en feroit un jeu, & tout ſeroit perdu ; conſervez précieuſement ſa candeur, je voudrois même qu'il ſentît, par votre réſerve, la crainte que vous auriez de l'engager à trahir la vérité ; cela ne pourroit que lui donner plus d'horreur pour ce vice, dans lequel une ſévérité mal-adroite a plongé tant de jeunes gens. La contrainte, encore une fois, fait naître d'abord la diſſimulation, celle-ci la fauſſeté qui entraîne néceſſairement la baſſeſſe, & c'eſt alors qu'il n'y a

plus d'eſpérance. Voilà, ma chere Comteſſe, les réflexions que votre ſituation m'a fait faire. Peſez-les. Je vous trace la route que je ſuivrois à votre place; comptez ſur tous mes ſoins, mon jeune ami pourra nous ſervir. Adieu, mon amie, vos intérêts ſont les miens, vous n'en doutez pas.

LETTRE V.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Novembre.

LA juſteſſe de vos réflexions, ma tendre amie, a rectifié mes idées. Je ſentois la néceſſité de procurer des plaiſirs à mon frere; mais vous m'avez fait enviſager le danger de mes conſeils, je me rends, je les ſupprimerai. Il m'en coûtera; mais je m'obſerverai déſormais. J'ai déja commencé: il eſt venu me voir aujourd'hui, je l'ai trouvé rêveur, ſérieux, & un peu contraint; je lui ai montré tout le plaiſir que j'avois à le voir, il en a paru touché; je

J'ai prié de venir ſouper chez moi après-demain, il me l'a promis d'aſſez bonne grace; & d'après ſa promeſſe, je me ſuis aſſurée de Madame & de Meſdemoiſelles de Saint-Albin. Il y a long-tems que j'avois projetté de ménager cette entrevue; vous connoiſſez ces Demoiſelles; elles ont de la beauté; elles ſortent d'un couvent où elles ont reçu la meilleure éducation; la plus grande modeſtie ne prend rien ſur leurs talens; leur mere n'a rien épargné pour les rendre aimables; elles ſont fort riches, & d'une naiſſance diſtinguée; ce ſont enfin des partis excellens. J'aurois beaucoup de joie, Madame, ſi mon frere pouvois s'attacher à l'aînée. Je veux donner à ce ſouper un petit air de fête.

J'y ai invité plusieurs amis aimables, des jeunes gens, des gens d'esprit. J'engagerai Mesdemoiselles de Saint-Albin à chanter. J'ai fait tout préparer pour un petit bal après le souper ; enfin je ne négligerai rien de ce qui pourra contribuer à y répandre de l'agrément & du plaisir. Je vous rendrai compte de l'effet qu'auront produit mes soins. Mon mari badine de mes préparatifs. Il ne croit point que Mesdemoiselles de Saint-Albin plaisent à mon frere, il leur trouve l'air sec & haut. Je ne les vois pas ainsi ; elles sont comme toutes les jeunes personnes bien élevées. Adieu, ma digne amie ; est-il besoin de vous assurer de mon amitié ? Jugez-en par ma confiance.

LETTRE VI.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 27 Novembre.

MON frere n'a point répondu à mon attente, ſa politeſſe n'a pu maſquer ſon ennui. Le ſouper, le bal, tout a été froid & triſte ; on ne s'eſt ſéparé qu'à quatre heures du matin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour animer cette fête, pour y faire naître le plaiſir, je n'ai pu réuſſir. Ah, que je crains que vos ſoupçons ne ſoient trop bien fondés ! Les plaiſirs décens n'ennuyent point, quand on n'a pas le malheur d'en connoître d'autres. Je ſuis bien

inquiete, Madame, mais j'ai ſçu diſſimuler, il ne s'en eſt point apperçu. Je continuerai d'agir de même, je ne me découragerai point ; je l'éclairerai, je le ſervirai, ſans le contraindre. Voilà, ma chere amie, tout ce que la fatigue que ce bal m'a cauſée, me permet de vous dire. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE VII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Novembre.

Vous ne devez être ni découragée, ni ſurpriſe, ma chere Comteſſe ; je prévoyois avec

M. de Saint-Sever, l'effet que ce ſouper produiroit. Meſdemoiſelles de Saint-Albin ſont belles, elles ont reçu ce qu'on appelle la meilleure éducation. Mais, ... Madame, elles ne conviennent point du tout à votre frere. Je ne les goûte pas, elles ne m'ont point reconciliée avec la méthode que l'on ſuit pour former nos jeunes perſonnes. Si j'avois eu une fille à élever, j'aurois pris une route bien différente. Ce n'eſt point par les préceptes arides, & par les notions fauſſes & outrées qu'on donne dans les Couvens, qu'une jeune perſonne peut être inſenſiblement préparée à vivre dans le monde, à y remplir un jour les devoirs d'épouſe & de mere. Quoi qu'il en ſoit, je ne crois pas que le Marquis puiſſe aimer, & aimer

conſtamment une femme avec tant d'apprêt & ſi peu de naturel.

M. de Ferval a interrompu ma lettre. Nous avons beſoin de courage & de vigilance, ma chere amie ; avec cela nous tirerons votre frere de tous les périls. Le mal n'eſt pas grand, dès qu'il eſt connu ; nous trouverons le remede. La foule entraîne le Marquis, nous l'arrêterons. Voilà le monde ; on fait rougir un jeune homme de vingt ans d'être ſage ; on lui perſuade que c'eſt un ridicule de n'avoir point d'intrigues, il en forme, bon gré malgré. Le goût des filles d'Opera eſt à la mode. Ces femmes-là ſont d'un accès facile : elles ſont ſéduiſantes ; & ce qui n'eſt qu'un goût, qu'un ton pour des gens accoutumés à l'intrigue, peut être une paſſion dans un

jeune homme neuf & ſans expérience. Il eſt vrai que ces créatures ſont pour la plûpart trop mépriſables, pour qu'il ſoit à craindre qu'on ne puiſſe pas défabuſer une ame bien née. L'amour éleve ou avilit l'ame, ſuivant l'objet qui l'inſpire. Votre frere rougira du ſien, il le combattra, nous l'aiderons à le vaincre. Ne vous effrayez pas, ma chere Comteſſe, nous avons déja un moyen de lui deſſiller les yeux ſur ſa chere *Léonor*. C'eſt une fille d'Opera très-jolie & très-artificieuſe. La conduite de cette fille annonce des vues dangereuſes; elle uſe certainement du manége des rigueurs, pour enchaîner le Marquis. Tous ſes amans ont été renvoyés, excepté, à ce que l'on croit, un M. de la Roche, Financier ri-

che & vieux, qui l'entretient sourdement, & qui a des raisons de cacher ses liaisons avec elle. On est persuadé qu'elle profite du secret, auquel il est obligé, pour le recevoir à certaines heures. Votre frere ne se doute pas de cette intrigue; il se croit l'unique amant de Léonor. C'est elle sans doute qui l'a engagé à s'éloigner de vous; c'est elle, n'en doutez point. Dissimulez, feignez avec lui d'ignorer ses démarches. Ferval, dont je connois le zele & l'activité, ne négligera rien pour se mettre au fait de tous les détails, & de la suite de cette inclination. Ne vous alarmez pas, ma chere Comtesse, laissez agir nos soins, redoublez vos caresses, cachez vos craintes, & comptez sur nous.

LETTRE VIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 29 Novembre.

Vous me déſeſpérez, fille adorable, vous n'avez jamais été ſi paſſionnément aimée, vous me l'avez avoué. Par quelle fatalité l'amant le plus tendre s'attire-t-il vos refus ? Quel crime ai-je donc commis ? Quel crime ? Hélas ! celui de t'aimer avec idolâtrie. Coupable ! moi ! un ſi tendre amant peut-il l'être ? Tu veux m'interdire juſqu'au plaiſir de te voir ! Deux jours, deux jours vont ſe paſſer ſans que je puiſſe eſpérer. . . . Me haïrois-tu ? Grand Dieu ! Ah !

Léonor, Léonor, il faut bien t'accuſer de cruauté ; car quels peuvent être les motifs ? Daigne au moins me les confier. Si c'étoit..... Quelle affreuſe idée ! ..... Mon ame la repouſſe loin d'elle, & tremble de s'y livrer. Explique-toi..... Cache-moi plutôt..... Non, je veux tout ſavoir. Serois-je condamné à te haïr ?... Je t'outrage ſans doute ; ah ! pardonne, pardonne, chere amante, des tranſports dont je ne ſuis pas le maître ; tu ſais ſi j'aimerois mieux mourir que te déplaire ? N'acheve pas de me déſeſpérer ; daigne m'écrire, me répondre ; mêle quelques conſolations à tes rigueurs : que la pitié dédommage l'amour.... Adieu. L'agitation, l'attendriſſement, la crainte, ſe choquent

dans mon ame, & confondent toutes mes idées. Dieu ! quel état ! permets que j'aille te voir aujourd'hui, chere Léonor, ne me refuse pas cette grace.... Tu ne pourras.... je vole à toi.

LETTRE IX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 Novembre.

QUE votre amour me touche, mon cher Marquis ; mais que vos soupçons m'humilient ! Quoi ! vous ne me pardonnerez pas de mériter de vous un peu d'estime ? Vos vertus m'en ont tant inspiré pour vous, elles ont porté tant de lumiere dans mon ame, que vous devriez, loin de

vous plaindre, respecter leur ouvrage. Oui, cher Marquis, c'est à vous que je dois le desir, le goût de la vertu. Vous l'avez fait éclore dans un cœur où la nature en avoit mis le germe. Les rigueurs du sort, la barbarie de mes parens, qui dès l'enfance m'ont fait embrasser un état si dangereux; les séductions dont j'ai malheureusement été entourée, n'ont pu l'arracher de mon cœur, ce germe précieux. Hélas! la dissipation, les exemples, & plus que tout cela, l'indigence, l'affreuse indigence, m'ont tenu trop long-tems sur les yeux le bandeau fatal que vous avez fait tomber. Que vous avez tort de vous plaindre de mon cœur! C'est lui qui me fait oublier l'outrage de vos soupçons. J'espere assez de votre complaisance pour croire

que vous ne viendrez pas aujourd'hui chez moi. Pourrai-je même vous recevoir quelqu'autre jour sans danger? Adieu, mon cher Marquis, que ne me connoissez-vous mieux!

LETTRE X.

Du Marquis à Valville.

A Paris 30 Novembre.

Je la vis hier, cher Valville, elle remit le calme dans mon cœur; je suis sûr de son amour. Ses refus sont si tendres, que je les trouverois aimables, si j'étois moins passionné. Son ame est remplie de délicatesse. C'est son amour, c'est sa vertu qui me rend malheureux; à ce prix je consens à l'être.... Non, j'es-

pere vaincre ſa réſiſtance ; j'en triompherai par ma tendreſſe, ce triomphe augmentera mes plaiſirs. Que les ſoupçons que je te communiquai l'autre jour étoient injuſtes ! Que je me les reproche ! Qu'elle les a bien effacés, ſans chercher à ſe juſtifier ! Reviens, cher ami, des préventions que mon amour jaloux & irrité t'a pu donner contr'elle. Que tu la connoiſſois mal ! Tu la confondois avec ſes pareilles ! . . . Non, elle eſt digne de mon cœur, elle le remplit ; ce n'eſt plus une intrigue, c'eſt un attachement. . . . . Un attachement ! Pour Léonor ! Oui, je ne m'en dédis point. . . . . Je ſouffre. . . . . Il n'eſt que toi dans le monde à qui je puiſſe ouvrir mon cœur. Permets ces épanchemens, j'en ai beſoin,

Je crains que ma ſœur ne s'apperçoive de ma paſſion : c'eſt une femme eſtimable, elle m'a ſervi de mere, je lui dois beaucoup, elle m'eſt chere, mais elle eſt auſſi remplie de préjugés que de vertus ; je la connois, elle me croiroit perdu ſi elle ſavoit que je ſuis attaché à la femme la plus aimable. Une fille d'Opera ! Ah ! c'en ſeroit aſſez pour la déſoler. Il faut que je m'obſerve beaucoup, à cauſe d'elle, vis-à-vis même de mes gens.

Sa fantaiſie eſt de me marier. Juge ſi j'y puis penſer ! Je ſoupai chez elle il y a deux jours ; elle m'en avoit prié trois jours auparavant. Il m'auroit été facile de m'appercevoir de ſes projets ; M. de Saint-Sever ne laiſſa point ce travail à ma pénétration. Il me prit à l'ecart, dès que j'en-

trai, & me vanta, d'un air myſtérieux, la beauté, l'eſprit, & ſur-tout la fortune de Mademoiſelle de Saint-Albin. Je vis dès-lors de quoi il étoit queſtion. Le cercle étoit déja formé quand j'arrivai : on me préſenta à Madame & à Meſdemoiſelles de Saint-Albin. La compagnie aſſez nombreuſe, étoit compoſée de femmes auxquelles j'accorderois volontiers le titre d'eſtimables, mais elles prétendent à celui de jolies ; d'hommes ſenſés, qui s'efforcent d'être agréables ; de froids ſavans, qui ſe donnent pour de beaux eſprits ; de jeunes gens timides & empeſés. Juge par ce détail de l'effet de l'enſemble. La converſation languiſſoit, on propoſa le jeu. Je fais un brelan, je gagne, & je meurs d'ennui. Ma-

demoiſelle de Saint-Albin étoit de cette partie. Elle & ſa ſœur, ſont belles, il faut en convenir; mais quel air droit! A peine leur ai-je entendu dire un mot, encore, lorſqu'elles le prononçoient, elles regardoient leur *maman*. On leur a voulu donner des talens; l'aînée chante; la cadette joue du claveſſin. Elles nous régalerent d'une cantate, qu'à leur maintien j'aurois priſe pour le *Stabat* du Pergoleſe. Ces beautés ſortent du Couvent. Je les aurois crues muettes, ſi je n'avois remarqué que tandis que la mere jouoit & ne les voyoit pas, elles ſe mirent dans un coin à caqueter tout bas, avec une autre jeune perſonne de leur âge. Je prêtai l'oreille, & j'entendis des diſcours ſi plats, débités avec une ſi prodigieuſe volubilité, que je leur laiſſai vîte le

champ libre. On se mit à table, & l'on me fit le cadeau singulier de me placer auprès de Mesdemoiselles de S. Albin: je ne pus jamais en obtenir un mot. Quand je leur faisois une question, elles me répondoient d'un air sec & froid, *oui*, *Monsieur*, *non*, *Monsieur*, & Madame leur mere prenoit la parole à leur place quand la réponse pouvoit aller au-delà du monosyllabe. Le souper finit; & ma sœur, qui vouloit absolument me faire trouver cette soirée charmante, fit danser. Il nous vint beaucoup de monde; c'étoit un petit bal très-paré, très-illuminé. On dansoit décemment, on ne parloit qu'aux meres; les filles avoient l'air de statues à ressorts. Enfin, je ne crois pas que jamais la tristesse & l'ennui aient pris avec moins de grace le masque de la

gaieté. Il fallut pourtant tenir bon, & rester jusqu'à quatre heures du matin. J'étois excédé; ma sœur s'en apperçut, j'en eus du regret; j'étois le héros de la fête, je m'y prêtai le plus qu'il me fut possible. Juge, cher ami, d'après les projets de ma sœur, quels assauts j'aurois à soutenir, si elle savoit ce qui se passe dans mon cœur! Vois combien je dois m'observer! Voudrois-tu te charger de faire l'emplette de la voiture que je veux donner à Léonor? Tu me rendrois un service essentiel. Je ne puis prendre moi-même ces soins sans me trahir. Adieu, cher Valville, je t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 1er Décembre.

Je te croyois un peu raisonnable, Marquis, d'honneur, je le croyois. Tu avois reçu des leçons d'un maître assez habile, tu n'en as pas trop profité. Allons, je vois bien qu'il faut te tenir la lisiere. Ah! fiez-vous à ces cœurs neufs; ils sentent un si pressant besoin d'aimer, que leur raison ne sauroit tenir contre quelques agrémens. Leur raison! Je m'énonce mal; la raison n'est que l'expérience du monde, on ne l'a point à ton âge; c'est un aveugle mouvement qui

vous entraîne. Je saurai demain au juste l'état de ton cœur. Vous autres grands enfans, vous êtes sujets à prendre vos premieres palpitations pour de l'amour. Je prévois qu'il ne sera pas aisé de te corriger de la mauvaise éducation que l'on t'a donnée. On n'a songé qu'à faire de toi un homme à grands sentimens & à beaux procédés ; sottise ! On ne gagne rien à valoir mieux que ceux avec qui l'on vit ; & en bonne philosophie, le vrai mérite est d'avoir celui qui est généralement recherché. Je t'avois mis entre les mains de Léonor pour y prendre le ton du monde, & te mettre en réputation, & voilà que tu te prends de belle passion pour elle ; c'est un enfantillage. Il faut que tu saches qu'il n'est question aujour-

d'hui que d'être aimable ; & pour l'être qu'eſt il beſoin d'amour ? Ce ſentiment nous rend tels tout au plus aux yeux de l'objet que l'on aime. On ne demande que de la galanterie ; la galanterie eſt l'amour du ſexe en général. Elle eſt dans la nature ; les femmes ne ſe reſſemblent-elles pas toutes aſſez pour nous faire paſſer légérement de l'une à l'autre ? On eſt revenu de ces goûts excluſifs. Au lieu de s'étouffer le cœur d'une groſſe paſſion, on met en mille goûts divers & paſſagers, la monnoie d'un grand ſentiment ; petite maiſon, brillans équipages, petits ſoupers, maîtreſſes, aventures galantes, tous ces menus plaiſirs font une aſſez bonne ſomme de bonheur pour un honnête homme. Quant à l'article des maîtreſſes, pour

bien débuter dans le monde, on prend à ſes gages un Laïs en réputation, mais on ne ſe met pas à ſes ordres; on l'aime autant qu'il le faut pour jouir, & l'on n'y tient pas aſſez pour ne pas s'en délivrer quand il convient.

Tu es bien bon, Marquis, de croire à la vertu des femmes. Tu ſerois bien ſot de croire à celle d'une fille d'Opéra. Léonor joue vis-à-vis de toi la fille honnête, elle fait ſon métier. La fine mouche, elle ſait à quels filets ſe prennent ces bonnes gens qui voudroient eſtimer ce qu'ils aiment; laiſſe-la faire, elle répandra dans toute ſa maiſon une odeur de ſainteté. Bon garçon! & tu donnes tête baiſſée dans le panneau! Comme elle te meneroit loin, ſi un

homme expert en femmes ne venoit à ton secours. Tu as besoin d'un Directeur ; si j'en connoissois de plus capable que moi, je t'aime assez pour t'adresser à lui ; mais je crois être ton fait. Suis le plan de conduite que je te tracerai, & Léonor est à toi dans peu de jours, c'est Valville qui t'en répond.

Commence d'abord par te défaire de cet air nigaud de passion qui ne sied pas du tout. Parle amour d'un ton léger. Laisse entrevoir à la Nymphe des dispositions prochaines à la générosité ; des dispositions, entends-tu ? Il n'est pas tems encore de penser à l'équipage que tu me demandes. Quels *arrangemens* avez-vous donc pris ensemble pour cela ? Veux-tu que Léonor retracte bientôt ses ri-

gueurs? parois t'en consoler avec une autre, pique sa jalousie, amorce sa vanité, inquiete son avidité (car elle doit en avoir) en reprenant gaiement l'air d'un homme devenu libre; & si tu veux bien revenir à elle, que ce soit sans empressement. Veux-tu voir bientôt à quoi tient sa vertu prétendue? prends le ton du monde, de ces gens que ta sœur appelle libertins; ne parois estimer ni une femme, ni ses faveurs; tire sur les bégueules à sentimens; familiarise-toi avec elle, libre, hardi, entreprenant, & le reste. Fais ce que je te dis, la syrene se jettera dans tes filets; si tu fais autrement, tu t'empétreras dans les siens à ne pas t'en tirer le cœur net. Je te le prédis, tu seras la fable du public; & d'entrée de jeu, tu perdras par cette

ſottiſe mille bonnes fortunes : penſes-y bien.

Et ſonge auſſi à ſortir une bonne fois de la tutele de ta ſœur. Eternellement ſous la férule ! Oh ! mon ami. Eh ! comment te formeroit-elle pour le monde, elle qui ne connoît & n'aime que des vertus de nos vieilles grand'meres ? Elle feroit de toi un bon Gaulois, un bon Chrétien. Après? Tu ſerois, ſi tu veux, le dernier des Romains. Après ? En ſerois-tu plus aimé, mieux récompenſé, plus fêté, plus heureux ? Mon ami, autres tems, autres mœurs, c'eſt le meilleur de nos vieux proverbes. La vertu de nos jours, c'eſt l'honneur, non pas l'honneur de ces preux Chevaliers qui couroient comme des fous les grandes aventures ; non, mais celui du galant

galant homme qui ne s'avilit point par des lâchetés. La vieille vertu ſeroit dans la bonne compagnie, comme un ſauvage tranſplanté dans une ville civiliſée : tout l'effrayeroit, elle effrayeroit tout.

Laiſſe-là toute à ta ſœur, ſi elle en veut, (dans ſa ſolitude elle eſt à pluſieurs ſiecles de nous) & à ſa ſotte compagnie. Je l'ai bien reconnue à ces plaiſirs & à ce ſouper que tu m'as dépeint. Elle a cru t'amuſer je gage ? Ces gens-là ſe perſuadent bien qu'ils s'en amuſent eux-mêmes, j'en réponds. Pour M. de Saint-Sever, il eſt de cette eſpece d'hommes qui ſe trouvent bien par-tout, parce qu'ils n'ont pas l'eſprit de s'ennuyer ; bon homme au demeurant, droit, brouillon par déſœu-

vrement ou par un zele toujours gauche, vrai personnage de Comédie. J'ai vu quelque part les Demoiselles de Saint-Albin, jolies statues, il ne leur manque que la parole; c'est assez bon pour femme, & je serois, pour cette fois sans plus, de l'avis de ta sœur, si tu te croyois assez vieux pour te marier. La femme qu'il est le moins nécessaire de trouver aimable, c'est la sienne. Quand on se marie, on épouse le bien d'une fille, & l'on met en liberté sa personne; voilà ce que j'appelle se tirer honnêtement du sacrement. Mademoiselle de Saint-Albin est une fille de condition, riche, elle peut être ta femme sans inconvéniens; mais ce ne sera pas si-tôt. Tu n'as pas seulement encore une maîtresse, comment penserois-

tu petitement à prendre une femme ? Et Léonor . . . . . mais quelle heure eſt-il ? . . . . . Sept heures & demie. Adieu, mon ami, je m'enfuis. J'avois un rendez-vous à ſix heures, je me propoſois d'y être à ſept, en voilà huit bientôt. A demain.

LETTRE XII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 29 Novembre.

Ah ! comment puis-je me tranquilliſer, chere amie ? Je vois mon frere expoſé aux plus affreux dangers. Je n'oſe lui parler. . . . . Qu'il me ſera difficile de me taire ! Dans quel labyrinthe eſt-il donc ? Si des conſeils vertueux & tendres deviennent

dangereux, quelle reſſource nous reſte-t-il ? Mon mari qui n'eſt pas auſſi effrayé que moi prétend guérir mon frere. Il connoît ce M. de la Roche dont vous me parlez ; il croit que cet homme pourra nous aider à déſabuſer le Marquis. D'où M. de Ferval tient-il les choſes qu'il vous a dites ? Sans doute que ce jeune homme vous eſt bien connu, & que nous pouvons ſans riſque nous en rapporter à lui. Aſſurez-le de toute ma reconnoiſſance, animez ſon zele, engagez-le à nous continuer ſes ſoins. Adieu, ma chere amie, je ne compte que ſur vous; ſoutenez-moi.

LETTRE XIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 30 Novembre.

Je connois vos inquiétudes, ma tendre amie, & vous ſavez ſi je les partage. Il ne faut pourtant pas vous livrer à toute votre ſenſibilité, le mal n'eſt point ſans remede. Le zele de Ferval n'a pas beſoin d'être animé, c'eſt un jeune homme tout de feu. Sa mere eſt mon amie. Je l'ai vu au berceau. Il ſe trouve flatté de votre confiance & de la mienne; il eſt charmé de m'être utile, & de voir que je fais aſſez de cas de ſon eſprit & de ſon cœur,

pour l'employer dans une affaire de cette nature. Il en eſt tout occupé, je puis vous en répondre. Elevé par la plus reſpectable des meres, il a les mœurs pures, l'ame belle, le cœur chaud. Son extrême vivacité, qu'on pourroit prendre pour de l'étourderie, n'empêche pas qu'il n'ait une adreſſe infinie pour ſe mettre au fait des détails de mille aventures ſecrettes; il ſait toutes les intrigues, je lui connoiſſois ce talent : d'ailleurs il eſt lié avec votre frere, il ne lui ſera pas ſuſpect. C'eſt par mille petits détours qu'il eſt parvenu à trouver la voie la plus ſûre de ſavoir tout ce qu'il eſt important que nous ſachions.

Il a gagné, je ne ſais comment, la femme de chambre : cette fille lui a donné hier encore de nou-

veaux éclairciſſemens. Le Marquis a confié à Léonor les deſirs que vous aviez de le voir marié ; c'eſt depuis cette confidence qu'elle a redoublé de réſerve avec lui ; à peine peut-il obtenir d'être reçu chez elle. Voilà le manege qu'elle employe à préſent. C'eſt un M. de Valville, ami de votre frere, qui lui a fait faire la connoiſſance de Léonor, il y a déja quelque tems. Il commença par lui donner la fantaiſie d'avoir une maîtreſſe, en l'aſſurant qu'il n'étoit pas convenable qu'un homme comme lui fût ſans intrigue. D'après cette raiſon de convenance, le Marquis chercha, & Valville fit tomber le choix ſur celle-ci, dont il a été lui-même l'amant il y a trois ans. C'eſt une anecdote qu'on a tenue

cachée à votre frere. Il aime cette fille éperduement ; il lui fait des préſens magnifiques ; elle les reçoit avec une décence, ou plutôt une adreſſe admirable. Enfin, Madame, il eſt dans l'yvreſſe, dans le délire ; je vous en avertis, non pour vous effrayer, mais pour vous faire ſentir combien il faut de ménagement & d'art pour le guérir de ce fol amour. Si vous vouliez m'en croire, vous éviteriez de lui parler de rien qui pût avoir rapport à ſa ſituation. Soyez ſur vos gardes, votre amitié pourroit vous trahir. Il eſt très-eſſentiel qu'il ne ſe doute point que vous ſachiez cette intrigue. Ce ſeroit à la fois l'aigrir & l'humilier, & ces deux ſentimens me paroîtroient également dangereux. Je voudrois

bien obtenir de M. de Saint-Sever, qu'il voulût auſſi s'en rapporter à nous ; je vous recommande, ma chere Comteſſe, de l'empêcher de parler & d'agir. Je connois ſon zele & ſa tendreſſe pour vous ; je crains qu'il ne s'y livre avec plus d'ardeur que de précaution. Dans les occaſions délicates, nulle démarche n'eſt indifférente.

Je ne ſais ſi vous connoiſſez Valville ; il paſſe ſa vie dans le grand monde, il en a les graces & les principes ; il ſe croit irréprochable ſur l'honneur & n'en a que de fauſſes idées : l'eſpece de vertu qu'il s'eſt faite, tient chez lui la place de la vraie vertu qu'il mépriſe ; il traite tout de préjugés, & n'a que des préjugés ; il ſe croit honnête homme, & n'eſt qu'un homme du

grand air ; il penſe mal des femmes, paroît les reſpecter, n'en eſtime aucune, s'amuſe avec toutes, badine avec l'amour, ſe fait par décence un devoir de l'amitié ; hait la débauche, cherche le plaiſir, le trouve rarement ; ſon goût eſt délicat, ſon ame foible, ſon cœur froid & gâté ; eſclave des uſages les plus extravagans, il traite gravement les choſes frivoles, légerement les ſérieuſes, & n'a nulle idée de tendreſſe & de ſentiment. Voilà, ma chere Comteſſe, un eſquiſſe du portrait de l'ami de votre frere. Que ce portrait ne vous effraye pas, cet homme pourra nous ſervir beaucoup ; ſon cœur n'eſt pas fait pour traiter l'amour en paſſion. Il ne combattra celui du Marquis que par le ridicule ; mais il

le combattra fortement. Le vice agit plus adroitement que la vertu ; & ſes faux préceptes feront une impreſſion plus profonde que vos principes d'honnêteté. Ne doutez pas que Valville, qui s'affiche pour l'ami, pour le Mentor de votre frere, qui l'annonce dans le monde, qui craindroit que le ridicule de cet attachement ne rejaillît ſur lui s'il étoit connu, ne ſe ſerve de l'aſcendant que dix ans de plus & beaucoup d'expérience lui donnent, pour arracher le Marquis aux dangereux liens dans leſquels il l'a lui-même engagé. Léonor le craint & voudroit l'éloigner ; mais elle n'a encore oſé montrer ce deſir, & votre frere ne s'en apperçoit pas. Je vous le répete, c'eſt un très grand bonheur dans cette circonſtance qu'il ait tant

de confiance & d'amitié pour Valville. Voilà, ma chere Comteſſe, le détail exact & certain de l'état des choſes. Soyez ſûre que je ſerai bien informée, & que je ne vous laiſſerai rien ignorer. Adieu, remettez-vous, & comptez ſur la plus tendre des amies.

LETTRE XIV.

Du Marquis de Roſelle à Valville.

A Paris, 2 Décembre.

QUE tu connois peu l'amour, cher Valville ! Pardonne ; ta lettre m'a révolté. Eh ! qu'eſt-ce donc pour toi que ce ſentiment, ſi tu peux ainſi l'aſſujettir aux circonſtances ? Ah ! que mon

cœur eſt différent du tien ; je brûle, je meurs pour Léonor, & je chéris mes tourmens. Sa vertu, qui me déſeſpere, m'eſt pourtant précieuſe & reſpectable. Que j'aille feindre de ne la plus aimer, parce que je dois la trouver digne de mon eſtime ! Valville, as-tu bien pu me donner ce conſeil ? Eh ! comment le pourrois-je ſuivre ? Non, non, ma tendreſſe, mes ſoins, peuvent ſeuls fléchir ſon cœur ; quel triomphe, cher ami ! Ne regarde point en arriere, oublie les égaremens de cette fille eſtimable aujourd'hui, & tu verras que ſa vertu eſt plus difficile à vaincre, que celle d'une femme qui n'a jamais éprouvé de ſéductions. Elle me permit hier d'entrer chez elle ; quel mêlange admirable d'a-

mour, de modeſtie, de ſageſſe & d'agrémens ! Il faudroit avoir une ame de fer pour ne pas être touché ; je lui dois de la reconnoiſſance ; ſes moindres bontés ſont des ſacrifices ; ſes graces & ſa franchiſe temperent ſeules la ſévérité de ſa réſerve, enfin c'eſt un être adorable..... Ah ! mon ami, dans quel état eſt mon cœur ! Elle m'a réduit au point de ne lui demander rien, mon reſpect égale mes deſirs. Que deviendra tout cela ? Je ne ſais ; mais ſi je ceſſois bientôt d'eſpérer, je ceſſerois bientôt de vivre. Tu m'as refuſé le ſervice que je te demandois, ton amitié fait ton excuſe & m'interdit les reproches. Je prendrai moi-même ces ſoins : ménage Léonor dans tes réponſes, tu dois ces égards à notre amitié ; gar-

de-toi ſur-tout de me propoſer d'autres maîtreſſes. Adieu, cher Valville, ſonges que mon cœur n'eſt ouvert qu'à toi.

LETTRE XV.

De M. de Valville au Marquis.

A Paris, 2 Décembre.

JE t'aime & je te plains, mon cher Marquis, mais je ne flatterai jamais une paſſion extravagante. De grace, ne fais tes confidences qu'à moi. Tu ne pourrois jamais effacer le ridicule que cet amour te donneroit. Tu ne veux pas que j'attaque la vertu de ta maitreſſe; allons ſoit, je la reſpecte, je bannis les ſouvenirs en ta fa-

veur. Mais, mon ami, quand elle ſeroit la femme la plus décente, crois-tu que je t'approuvaſſe davantage ? C'eſt chez toi une frénéſie que l'amour ; l'amour ! ſçaches qu'il ne doit être qu'un amuſement, qu'un préſervatif contre l'ennui. Il faut en intrigues amoureuſes, comme en toutes autres affaires, former un plan d'abord, & ne s'en point écarter, à moins que les circonſtances ne varient. On prend une fille comme Léonor, on la garde tant qu'elle amuſe, on l'entretient décemment ; & on la quitte quand on ne l'aime plus, ou quand elle devient impertinente ; cela ne demande pas plus de façon. Il faut un peu plus d'égards pour les femmes d'un certain état, ce n'eſt gueres qu'à mon âge qu'on en

vient là. Les alentours de ces Dames ſont plus gênans. S'inſinuer dans l'eſprit d'un mari, s'aſſurer de ſes gens, conſerver l'air de décence, ſont des choſes difficiles ; l'uſage du monde peut ſeul les apprendre ; auſſi n'ai-je pas voulu te faire commencer par-là. Léonor étoit ce qu'il te falloit d'abord ; mais-tu perds la tête. Reviens à toi, cher Marquis, c'eſt une fievre chaude qu'il faut éteindre. Avec tant d'envie de mériter de la conſidération, tu dois craindre ſingulierement le ridicule ; ſonges à celui que tu te donnerois ſi ton aventure étoit ſçue. Je te jure le ſecret ; mais ne vas pas te trahir. Adieu, Marquis, pardonne-moi ma franchiſe comme je te pardonne tes erreurs.

LETTRE XVI.

De Madame de Narton à la Comteſſe.

A Paris, 20 Décembre.

Je ſuis extrêmement fâchée d'être forcée de partir pour aller à Varennes, l'une de mes Terres en Lorraine, & de vous quitter, ma chere amie, dans les inquiétudes où vous êtes. Une affaire imprévue & indiſpenſable preſſe mon départ, & je ne ſais trop quand il me ſera poſſible de revenir. Les chagrins que vous donne votre frere redoublent mon affliction ; j'aurois fait ici pour vous & pour lui tout ce que j'aurois pû ; mon

zele ne ſe réfroidira certainement point par l'abſence, & peut-être ſera-t-il plus efficace. Je n'aurois pu agir moi-même, c'eſt M. de Ferval qui nous auroit ſervies; il nous ſervira comme ſi j'étois préſente. Je ſuis voiſine de Madame de Ferval ſa mere; elle s'unira à moi pour engager ſon fils à redoubler d'attention ſur la conduite de votre frere. Il m'a promis de m'écrire exactement, je vous enverrai ſes lettres, ſi elles vous peuvent être de quelqu'utilité. Adieu, ma chere Comteſſe, j'ai le cœur déchiré de m'éloigner de vous.

LETTRE XVII.

De la Comteſſe à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

QUE les affaires qui vous éloignent ſont venues mal à propos, chere amie, & que vous m'étiez néceſſaire, ne fût-ce que pour me conſoler ! Depuis votre départ je n'ai plus entendu parler de mon frere ; il y a quatre jours que j'ignore ce qu'il devient. Mon mari a été chez M. de la Roche, je n'ai pu l'empêcher de ſe livrer à ſon zele. Je n'augure rien de fâcheux de cette viſite, il veut lui-même vous en rendre compte ; je vous

avoue que je n'ai pas l'esprit assez libre pour faire de tels récits ; tout cela m'étonne si fort que je me crois dans un autre monde. Ne m'oubliez pas, chere amie, donnez-moi des nouvelles de mon frere dès que vous en saurez, & des vôtres je vous en prie.

LETTRE XVIII.

Du Comte de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

Je me suis reservé, Madame, le plaisir de vous faire moi-même le détail de ma visite; ma femme prend la chose assez sérieusement pour nous deux. Ce n'est

pas que je trouve ſes craintes déplacées tout-à-fait, le manege de la belle eſt trop adroit pour qu'on ne doive pas s'en défier ; mais notre Marquis n'a pas perdu la raiſon, à ce que j'eſpere, il ne s'agit que de lever le bandeau qui lui couvre les yeux. J'ai pour cela été trouver M. de la Roche, c'eſt une ancienne connoiſſance, je l'ai vu autrefois commencer ſa carriere ; ce ſouvenir n'eſt pas extrêmement flatteur pour lui ; mais je me ſuis bien gardé d'en rapporter les circonſtances fâcheuſes, au contraire j'ai pris le ton de vieille amitié, ce qui m'a paru lui faire un plaiſir extrême, parce que nous étions en préſence d'un jeune Duc qui venoit ſans doute lui emprunter de l'argent. Il a donc été char-

mé de l'eſpece de relief qu'il a cru que cela lui alloit donner. Quand le Duc a été ſorti, j'ai prétexté une affaire, pour donner un motif à ma viſite ; j'ai enſuite vanté ſon hôtel, ſon jardin, ſes meubles, &c. Il m'a promené par-tout, & j'ai trouvé le moyen de me mettre très-bien dans ſon eſprit. Il m'a demandé ce que j'avois fait depuis vingt ans que je ne l'avois vu, je lui ai raconté mon mariage, & tout doucement j'ai amené la converſation ſur le compte de mon beau-frere ; je lui ai dit ſes amours avec une fille d'Opéra, ce ſont les plus aimables, a-t-il répondu ; elles ſont un peu cheres, mais auſſi.... Ah ! lui ai-je dit, je ne crois pas qu'il lui en coûte beaucoup. On m'a aſſuré que cette fille étoit entretenue par

un homme extrêmement riche & de beaucoup d'esprit ; cet homme l'aime éperduement & elle le trompe. Oh ! le sot ! le sot ! s'est-il écrié, peut on ainsi se laisser duper ? Et vous assurez qu'il a de l'esprit ? On dit qu'il en a prodigieusement, & c'est ce qui m'étonne. Mais quelle est cette fille, a-t-il demandé avec vivacité ? On la nomme je crois Léonor, oui, Léonor. Il a rougi jusqu'au fond des yeux, & m'a dit, après deux minutes de silence, qu'il ne la connoissoit point. J'ai beaucoup insisté sur le malheur de celui qu'elle trompoit ; j'ai dit que c'étoit sans doute une belle ame, j'ai peint le bonheur du Marquis des couleurs les plus propres à piquer cet homme, & enfin j'en suis venu à bout. Soit dépit

pit, rage, ou foibleſſe, il m'a tout avoué. Je ſuis ce malheureux, m'a-t-il dit, je ſais me rendre juſtice, à cet âge il faut être généreux, auſſi l'ai-je été. Je lui donne 1500 liv. par mois, tous ſes meubles ſont mes préſens, & 40000 liv. de pierreries par-deſſus le marché. Je lui ai demandé de la fidélité; j'en ai exigé du ſecret; j'ai une femme vieille & dévote, des enfans de trente ans, deux gendres de qualité qui comptent ſur tous mes ſoins à augmenter ma fortune, nous avons d'ailleurs affaire aujourd'hui à un homme dont l'auſtérité ne s'accommode pas de nos plaiſirs, tout cela m'oblige à la diſcrétion; je me flattois qu'on ignoroit ma foibleſſe. La miſérable! elle ſe ſervoit de mes précautions même pour me

tromper. Depuis un mois je n'ai pu la voir que deux fois ; & c'étoit, disoit-elle, parce qu'elle savoit que ma famille nous épioit. Vous êtes galant homme, Monsieur, a-t-il ajouté, vous connoissez le monde, ainsi je ne me repens pas de vous avoir avoué mon secret. D'ailleurs quel ménagement puis-je garder aujourd'hui ? Je suis trop outré. Me voilà revenu pour jamais de ces malheureuses créatures, je ne veux plus avoir de pareilles intrigues ; mais je veux me venger, & voir cette coquine abominable replongée dans la misere, d'où mon imbécillité l'avoit fait sortir. Depuis un an que je l'ai, voyez ce qu'elle m'a coûté ; je ne me le pardonnerai jamais ! Des torrens d'injures ont succédé à cette

réflexion ; je l'ai encouragé à la vengeance, je l'ai plaint, je l'ai embraſſé, & lui ai promis le ſecret ; nous nous ſommes ſéparés les meilleurs amis du monde, & je l'ai laiſſé dans les diſpoſitions où je le voulois. C'eſt un vice qui va en châtier un autre ; il me ſemble qu'il n'en peut rien réſulter que de bon. Adieu, Madame, vous voyez que dans cette affaire il y a des aſpects aſſez plaiſans ; je vous chéris & vous reſpecte de toute mon ame.

LETTRE XIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 14 Décembre.

AVEZ-VOUS beſoin d'être généreux pour être aimable ? Re-

prenez, cher Marquis, reprenez, je vous en conjure, des dons trop magnifiques. Vous ne me ſoupçonnez pas d'ingratitude ; mais ne paroiſſez pas par de tels dons me ſoupçonner d'une avidité mépriſable qui n'eſt pas dans mon cœur. Hélas ! vous jugez de mes ſentimens par ceux de mes ſemblables ! Préjugé cruel ! C'eſt à la vertu à m'en défendre ! Votre eſtime ne le devoit-elle pas auſſi ? Je vous renvoye l'écrin que vous mîtes hier ſur ma toilette ; je vous ſupplie de le reprendre, & d'être sûr que ma reconnoiſſance égale votre généroſité.

LETTRE XX.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 14 Décembre.

AH ! c'en eſt trop, refuſer juſqu'à mes préſens ! C'eſt m'annoncer mon malheur par un mépris qui m'outrage. . . . Je ne le reprendrai point. . . . Vous me haïſſez ! je le vois, je le ſens. . . . . Léonor, au nom de cet amour dont je ſuis pénétré, daigne ne me pas déſeſpérer ainſi ! Accepte au moins ces foibles gages de ma tendreſſe ! chere & trop vertueuſe amante, rends-moi plus de juſtice à ton tour. Hélas ! ſonge que ces dons que je t'offre avec tant de plaiſir, ſont les ſeuls ſoulagemens de ma dou-

leur : m'envierois-tu cette consolation ? Moi te soupçonner d'avidité ! Ah ! Léonor ! est-il possible que tu juges si mal d'un cœur tout à toi, qui ne respire que pour toi ! Si tu étois assez cruelle pour me renvoyer encore cet écrin. . . . . Ah ! garde-toi de me réduire au désespoir.

LETTRE XXI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 14 Décembre.

Vous l'exigez, mon cher Marquis, je me rends, j'accepte ce superbe présent; daignez pourtant ne vous point informer de l'usage que j'en veux faire, & permettez que je ne conserve

que la bague. Que vous me rendez heureuse ! Je puis donc faire du bien !

LETTRE XXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 17 Décembre.

QUE deviens-tu donc, cher Marquis ? Depuis huit jours je n'ai point eu de tes nouvelles. N'as-tu point montré mes billets à ta belle ? Si tu avois poussé la foiblesse jusques-là, je ne m'étonnerois plus de ton silence. Ecoute donc, mon ami, ma foi cela passe la plaisanterie, & c'est très-sérieusement que je t'avertis que tu te perds. Quand cette fantaisie sera passée, tu en seras au désespoir. Voilà un sujet

perpétuel d'épigrammes contre toi. Ces sortes de notes sont désagréables. Si ta maîtresse étoit une Vestale, tu pourrois trouver quelques Bourgeoises, éprises de l'Astrée, qui t'admireroient; mais l'adorateur de Mademoiselle Léonor, n'aura pas même la ressource d'être plaint. On ne peut te trouver chez toi. Viens me voir demain. Il faut te faire changer d'air. J'ai dessein de te présenter chez la jeune Marquise d'Asterre; ce sera une diversion agréable & nécessaire. Le ton de la bonne compagnie, l'habitude de la voir, les comparaisons que tu seras en état de faire, t'ouvriront les yeux. Adieu, mon cher, à demain, n'est-ce pas?

LETTRE XXIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 18 Décembre.

Tu n'imagines pas, Valville, à quel point tu m'affliges ; tu ne veux point ſentir quel outrage c'eſt pour un amant que d'inſulter l'objet qu'il aime. Il faut toute mon amitié pour t'excuſer. Je ne t'avois jamais vu injuſte. Que t'a fait Léonor ? Peut-on condamner auſſi légérement ! Son état eſt vil, je l'avoue ; mais l'a-t-elle choiſi ? Les ſuites inévitables de cet état, les ſéductions qu'il entraîne, & qu'elle a éprouvées, les imprudences qu'elles lui ont fait commettre, ſes fautes peut-

être, ne peuvent-elles être excusées par le malheur de son sort, par l'abandon affreux où elle s'est trouvée ? Ne peuvent-elles être effacées par la vertu dont son cœur est à présent rempli ? Ah ! la noble franchise avec laquelle elle m'a fait des aveux si humilians, répare tout à mes yeux. Qu'ils sont grands ces aveux ! Cher Valville, si tu connoissois son ame ! si tu savois quel usage elle fait de mes présens ! Les diamans que je lui ai donnés ont été vendus pour soulager une famille honnête & pauvre. Elle me le cachoit ; mais hier, tandis que j'étois avec elle, ces infortunés dont sa générosité a réparé les malheurs, vinrent fondant en larmes se jetter à ses pieds, & malgré sa défense firent éclater leur recon-

noiſſance à mes yeux. Elle voulut me la reporter toute entiere, ah! c'étoit moi qui leur en devois à tous! Voilà, Valville, voilà l'objet auquel je ſuis attaché; penſes-tu que je puiſſe en rougir? Que je me trouverois bas de n'oſer honorer la vertu pour elle-même! Adieu, mon ami, ſonge que je ſuis aſſez malheureux ſans que tu m'accables encore. Je ne puis accepter ton offre de me préſenter chez ta jeune Marquiſe. En quoi ce prétendu bon air la rend-il ſupérieure à ma chere Léonor? Je ne veux point de diverſion à mes chagrins. Je les aime, & Léonor ſeule peut les adoucir.

LETTRE XXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 26 Décembre.

Ah ! cher Marquis, c'en eſt fait, ne me revoyez plus, n'exigez plus que je vous voie. L'état affreux où la barbarie d'un homme bas & cruel me réduit, ne me laiſſe d'autres reſſources qu'une mort prompte. Ce miſérable que pour mon malheur j'ai connu dès mon enfance, cet hypocrite, ce lâche ſéducteur, ce la Roche, dont peut-être déja vous ſavez les fureurs, ce monſtre qui, ſous l'ombre de la pitié, du deſir de m'amener à la vertu par les ſecours de l'opulence, de la religion même,

m'a fait accepter des bienfaits..... ah ! je vivrai trop peu pour en rougir assez. Ses intentions étoient criminelles, je m'en suis apperçue ; mais j'avois trop craint de m'en appercevoir, ses secours m'étoient nécessaires ; ce n'a été que par degrés qu'il est parvenu à me demander l'infame prix de ses dons. La haine, la vertu, que sais-je ! l'amour peut-être, tous ces sentimens plus vifs alors que la crainte de l'indigence, m'ont fait rejetter avec un mépris plein d'horreur ses propositions affreuses. La rage dans cette ame de fer & de boue, a bientôt succédé à l'amour. Il a sçu que vous m'étiez attaché ; la jalousie s'est emparée de son cœur : que d'outrages il m'a faits ! Il m'a chassée ignominieu-

ſement de l'appartement que j'occupois ; il s'eſt emparé de mes pierreries, de mes bijoux ; il a tout pris. Ces pertes, très-conſidérables, ne me cauſent point de regrets ; tout ce que je tiendrois d'un tel monſtre me ſeroit odieux ; mais l'éclat indécent des inſultes qu'il m'a faites m'humilie & me déchire le cœur. Hélas ! ſi, dans mon état, on pouvoit ſe flatter de conſerver encore quelqu'ombre de conſidération, le miſérable me l'auroit ravie. Adieu, trop cher & trop tendre Marquis : plaignez une malheureuſe victime des rigueurs de la fortune, mais ceſſez de la revoir. Si j'ai pu mériter de vous quelque eſtime, daignez me conſerver un ſentiment ſi précieux, & je mourrai contente.

LETTRE XXV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, le 26 Décembre.

QUE me dis-tu, chere amante? O ciel! quelle audace! toi mourir, toi... je vole à ton secours! Eh! que ne m'apprenois-tu?.... Mais eſt-il tems de faire ces réflexions? Ce monſtre n'échappera pas..... Ma divine amie, au nom de ma tendreſſe, ne te laiſſe point accabler. Les outrages de cet homme abominable ſont les éloges de ta vertu; qu'ils te tiennent lieu de réputation. Dans deux heures au plus tard je ſuis à toi: les mo-

mens me sont chers..... Calme-toi, je n'ai jamais senti tant d'amour & de fureur.

LETTRE XXVI.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 2 Janvier.

Ai-je besoin d'encouragement, Madame ? Je servirai le Marquis de Roselle de tout mon pouvoir ; mais sa passion est d'une violence qui m'effraye. L'éclat qu'a fait M. de la Roche n'a servi qu'à l'enflammer davantage. Il vient de donner à Léonor un logement superbe, des meubles magnifiques, une garde-robe, des bijoux, un équi-

page, & une penſion plus forte que celle que la Roche lui faiſoit. Il a vendu, pour fournir à cette dépenſe, ſa Terre de Picardie. Il s'eſt brouillé avec M. de Saint-Sever. Il veut poignarder la Roche, qui s'eſt tenu caché depuis qu'il a ſçu cette menace. Voilà, Madame, ce qui s'eſt paſſé depuis quatre jours. M. de Saint-Sever a bien dérangé nos affaires. Tâchez, je vous en conjure, qu'il ne s'en mêle plus. Je ne perds pas l'eſpérance, ſi l'on veut me laiſſer faire. Mon Valet de Chambre (car ce ſont-là les reſſorts que je me trouve obligé d'employer) eſt toujours dans la plus étroite liaiſon avec la Suivante de Léonor; c'eſt par ces petits moyens que j'eſpere parvenir au but. Je

me trouverai le plus heureux des hommes si je puis réussir, & vous convaincre par mon zele de tout mon respect.

LETTRE XXVII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 6 Janvier.

Que j'ai de chagrins, ma tendre amie ! Vous savez l'effet que l'éclat de M. de la Roche a produit. Mon frere vint hier ici. Mon mari ne put s'empêcher de lui parler de la vente de sa Terre, & de lui dire avec trop de vivacité peut-être, ce qu'il pensoit de sa conduite. Il ne lui parla pourtant point de Léonor,

il me l'avoit promis ; mais il lui représenta le tort qu'il se faisoit par des dépenses aussi considérables. Le Marquis voulut sortir sans daigner presque lui répondre : M. de Saint-Sever le retint, & continua de lui répéter ce qu'il s'ennuyoit d'entendre. Il n'y put tenir ; ce frere que j'avois toujours vu si doux, si tendre pour moi, si complaisant pour mon mari, devient fier, & presque brusque. Je n'ai plus besoin de précepteur, lui dit-il, & personne n'a le droit de diriger mes actions : mon censeur ne peut être mon ami. Il partit en colere, je n'osai le rappeller. M. de Saint-Sever étoit trop animé & le Marquis aussi ; peut-être ne le reverrons-nous plus, il va nous éviter. Que de sujets d'inquiétudes ! Mon mari est

furieux contre lui. Adieu, ma tendre amie, mes malheurs augmentent chaque jour.

LETTRE XXVIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 9 Janvier.

VOTRE douleur eſt juſte & naturelle, ma chere Comteſſe ; mais de quoi vous ſert en ce moment que mon cœur la partage ? Hélas ! je ne ſuis point avec vous, je n'eſſuie point vos larmes. Puiſſe au moins le malheur de la tentative de M. de Saint-Sever le rendre plus circonſpect ! Employez, ma chere, tout l'aſcendant que vous avez ſur lui, pour l'engager à

réprimer ſon zele & ſa colere. Eh ! peut-on ſe fâcher ſérieuſement contre un malheureux tyranniſé par la plus violente des paſſions ? Ce n'eſt plus lui qui penſe, qui parle, qui agit. Traitons-le comme un malade dans le délire, comme un de ces hommes dont la nature nous offre le triſte ſpectacle pour nous humilier. Votre frere eſt à-peu-près dans cet affreux état, mais il en ſortira, & ſon repentir alors expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui.

Pour l'amener à ce point deſiré, il faut les plus grands ménagemens. Que M. de Saint-Sever vous conſole en partageant votre affliction : qu'il prenne toujours l'intérêt le plus tendre à votre frere ; mais dites-

lui, je vous prie, que je le conjure de se reposer sur M. de Ferval, des soins qu'il faut prendre. Dites-lui que je prévis tout ce qui arriveroit de sa démarche, dès qu'il m'en eut envoyé le détail. Il ne faut point essayer d'arracher le trait dont l'ame de votre frere est blessée; il faut chercher à le détacher doucement; il faut opposer l'art à l'adresse : le cœur des honnêtes gens est plus difficile à guérir que leur esprit. Ce n'est pas ici un travers, c'est une foiblesse. Ferval met tout en œuvre pour vous servir. Il ne néglige pas les plus petits moyens. La liaison d'un de ses gens avec la Femme de chambre de Léonor, le met à portée de savoir beaucoup de choses, & d'arranger ses démarches suivant les circonstan-

ces. Je ne doute pas que vous ne le voyiez ſouvent. Il ne m'a point confié ſes deſſeins. Peut-être ne vous les dira-t-il pas non plus. Il ſent combien en général les confidences ſont dangereuſes, & n'en veut faire à perſonne. Laiſſons-le agir. Sa mere excite ſon zele, comme s'il pouvoit être plus vif. Les lettres qu'elle lui écrit, ne ſont pleines que de vous, du Marquis, & de toute cette malheureuſe aventure, qui l'intéreſſe ſingulierement. Elle & ſa famille compoſent ma ſociété; je n'en cherche point d'autres.

Il y avoit long-tems que je ne l'avois vue; j'ai retrouvé ſon eſprit, ſes vertus, ſon caractere, comme je les avois laiſſés; mais ce que je n'ai pas reconnu, ce ſont ſes trois filles; l'une de dix-

huit ans, l'autre de seize, l'autre de quinze. Peignez-vous trois Nymphes, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit les plus aimables personnes que j'aie jamais vues. Elles n'ont de l'enfance que la candeur & les graces. Elles ont de la raison; mais une raison charmante, simple comme leur cœur, & qui vous donne l'idée de la belle nature. Si j'écrivois un roman, je ne pourrois m'empêcher de comparer leur raison naissante à la douce lumiere des premiers rayons d'un beau jour. Voilà, chere amie, ce qui m'entoure, & ce qui rendroit ma vie délicieuse, si l'état où je sais que vous êtes, me laissoit la liberté de m'occuper agréablement. Le Marquis ne pourra cesser de vous aimer, j'en suis sûre. S'il marquoit

quoit quelque desir de vous revoir, quelque regret de vous avoir affligée, ma chere, il faudroit saisir cette occasion de lui montrer toute votre tendresse; il faudroit en redoubler les témoignages, & sur-tout éviter toute explication, tout reproche, tout ce qui pourroit enfin l'humilier, ou heurter sa passion. Adieu, ma tendre amie, que je souffre d'être loin de vous!

LETTRE XXIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 Décembre.

La parole que vous m'avez donnée, mon cher Marquis, de ne point voir cet abominable la Roche, peut à peine me rassurer. Oubliez jusqu'au nom de

cet homme, je vous en conjure. Eſt-il digne de votre colere ? Je le mépriſe trop pour vouloir être vengée, & je le crains pour vous. Je le crains, c'eſt une ame vile ; un homme d'honneur n'eſt point en garde contre les crimes des lâches.... Je frémis à la ſeule idée..... Mon cher Marquis, pardonnez-moi mes craintes, & renouvellez-moi votre promeſſe. Daignez auſſi m'accorder la grace de mettre des bornes à votre généroſité. Suis-je faite pour tant de magnificence ? Non, elle m'humilie. Eſt-ce là l'extérieur de la vertu ? Souffrez que je n'accepte plus vos dons. Que je ſerois malheureuſe, ſi j'étois la cauſe de votre rupture avec Madame de Saint-Sever ! Elle aura ſans doute entendu dire que vous m'aimiez ; elle aura ſçu la dé-

penſe que je vous ai occaſionnée; elle aura été pénétrée de douleur, cette ſœur ſi tendre & ſi reſpectable. Rien ne peut lui parler en ma faveur ; elle ne connoît pas mon ame : mon état ſeul doit me rendre odieuſe à ſes yeux. Son mari eſt un homme ſimple, honnête, il vous aime ; ſon âge, ſes ſoins, lui donnent des droits ſur vous. Il eſt perſuadé que vous allez vous ruiner pour moi ; il cherche à vous retirer de ce danger, pourriez-vous le trouver coupable ? D'ailleurs l'envie qu'ils ont de vous marier eſt raiſonnable, & l'attachement que vous avez pour moi met obſtacle à leur deſſein. Je ſuis trop votre ami, je vous dois trop, pour ne pas vous en avertir. Eh ! quelle autre raiſon avois-je de vous éloigner ?

Mon cher Marquis, craignons l'un & l'autre un amour dangereux. Bornons-nous à la simple amitié ; si ses plaisirs sont moins vifs, ils sont moins suivis de peines. Voyons nous rarement, je vous en conjure. Cherchez des secours contre votre passion dans le sein de votre famille. Attachez-vous à quelque objet aimable, vertueux, & digne de votre amour ; & s'il le faut, pour le repos de vos jours, oubliez-moi. . . . Adieu, mon cher Marquis, soyez heureux, tous mes vœux seront comblés.

LETTRE XXX.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 28 Décembre.

Tu me ravis, fille divine ! être adorable ! Que je puiſſe t'oublier ! que je le veuille ! plutôt mourir mille fois. Eh ! que m'importe que mes parens deſirent de me charger d'un joug affreux ? Je ne me ferai point la victime de leurs ſentimens. Je renonce au mariage, & j'y renonce pour jamais. Je ne veux que toi, ma Léonor, tu pourras ſeule remplir mon cœur. Quels ſcrupules te fais-tu ſur mes préſens ? Ah ! je te l'ai déja dit, ne m'interdis pas cette douceur, cette conſolation, la ſeule qui me ſoit donnée & que ma fa-

mille me dispute encore! Je ne verrai point la Roche, je te l'ai promis. Je n'aurois pu me souiller d'un sang si vil que dans les premiers mouvemens de ma fureur; n'appréhende rien de la sienne. Que tu es bonne! Que tu es grande! Tu mérites l'hommage de l'univers. Je relis mille fois ta lettre; mais c'est pour admirer tes sentimens, sans m'y rendre, & pour prendre de tes vertus de nouvelles armes contre toi-même.

LETTRE XXXI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 8 Janvier.

J'ABHORRE le rôle de Censeur, mon cher, mais je ne puis m'empêcher de le devenir pour toi. Tes

folies ſont publiques ; elles rejaillissent ſur moi. Tu t'affiches, tu vends des Terres ; tu te brouilles avec ta famille ; tu choques toutes bienſéances ; je dois t'en avertir. Il n'eſt pas néceſſaire d'aimer ſes parens ; mais il faut vivre décemment avec eux, les voir rarement, mais les voir. Les ruptures & les éclats ſont un tort ; c'eſt ſe manquer à ſoi-même. Il y auroit de la ſottiſe à ſe refuſer les plaiſirs, mais il faut conſerver les dehors. On n'a plus d'hypocriſie aujourd'hui, mais on a de la décence. Tu n'en conſerves point ; tu vas donner tête baiſſée dans une paſſion ridicule. Tu te laiſſes prendre par un faux air de vertu ; quelle extravagance ! Quand cette vertu ſeroit vraie, il faudroit être bien dupe pour s'attacher à une fem-

me qui l'afficheroit. A quoi cela mene-t-il ? Mais celle dont Léonor ſe pare à tes yeux, eſt fauſſe de toute fauſſeté.

Puiſque c'eſt là ce qui t'a ſéduit, s'il le faut, pour te guérir de cette manie, je t'envoyerai la liſte de tes prédéceſſeurs. Elle eſt nombreuſe au moins. . . . . Crois-moi, mon cher, je connois mieux cette fille que toi. . . . Tu es le premier, & tu ſeras l'unique auquel elle faſſe éprouver des rigueurs. Sa prétendue franchiſe, dont tu es pénétré, n'eſt qu'une fauſſeté raffinée. Dans ces aveux ſi beaux, elle ne t'a pas tout dit. Mais eſt-il beſoin de te prouver, par des faits, quelle a été la conduite d'une fille d'Opéra ? Ce titre ſeul l'annonce. L'artifice eſt trop groſſier. Comme je ne te vois

plus, j'ai pris le parti de t'écrire, & de t'informer que tu deviens le ſujet univerſel des plaiſanteries. C'eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un homme de ton âge. Livre-toi aux plaiſirs, aie des maîtreſſes, évite les leçons de ta ſœur & le verbiage de ton beau-frere, tu feras fort bien; mais obſerve les bienſéances d'uſage, le monde l'exige; il n'eſt plus poſſible de lui pallier tes torts. Quitte Léonor ſans balancer, nous tâcherons de réparer le reſte. Adieu, mon ami.

LETTRE XXXII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 9 Janvier.

C'EN eſt trop, Monſieur, vous me pouſſez à bout. Joindre la calomnie à l'outrage. . . . . Vous ignorez ce que c'eſt que l'amour. Je croyois que vous reſpecteriez l'amitié. Votre cœur n'eſt pas fait pour les ſentimens tendres ; j'en exige dans mes amis. Ce ſeul titre vous a pu donner le droit de m'accabler de conſeils ſuperflus & d'avertiſſemens importuns. Supprimez-les, & oubliez-moi.

LETTRE XXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 20 Janvier.

PARDONNE, pardonne, ma Léonor, un mouvement dont je ne ſuis pas le maître. Je n'oſe te l'avouer.... Tu n'eſt pas faite pour être ſoupçonnée; auſſi ma curioſité ne vient-elle pas de jalouſie; elle prend ſa ſource dans l'intérêt le plus tendre... le plus vif... Ah! ma chere, puis-je ſans témérité te demander la grace de m'apprendre ce que c'eſt que la lettre que tu reçus hier à ta toilette? Elle te cauſa une émotion que tu ne pus me cacher. Tu laiſſas tomber cette lettre, & je vis ton inquiétude, pendant que je la ramaſſois; je ne

fis que regarder le deſſus, j'allois te la rendre ; tu me l'arrachas avec précipitation. Ah ! ſi c'étoit quelqu'événement heureux, tu n'aurois pas eu la cruauté de me le laiſſer ignorer. Aurois-tu quelque chagrin que je ne pûſſe ſavoir ? Chere Amante, mon cœur t'eſt ouvert, daignes-y verſer tes peines. Je te vis hier diſtraite, rêveuſe, tu ſoupirois... tu me regardois.... Je ne puis m'empêcher de croire que cette lettre m'intéreſſe. Je n'oſai faire éclater le deſir ardent que j'avois de la voir ; mais elle a troublé mon repos, & je te conjure, ſi les choſes qu'elle renferme ne ſont pas des ſecrets dépoſés dans ton ſein, ſi elle n'intéreſſe pas d'autres que toi, je te conjure de me dire.... Ma Léonor, je ſuis trop tendre pour paroître

indiſcret ou ſoupçonneux ; je ne m'adreſſe qu'à toi pour ſavoir ce que tu as craint de m'apprendre... Adieu ; ſi je te ſuis cher, tu ne me refuſeras pas cette preuve de ta confiance.

LETTRE XXXIV.

De Léonor au Marquis.

Paris, 21 Janvier.

Je ne puis, mon cher Marquis, vous montrer cette lettre. L'honneur me le défend. Le ſecret d'autrui, dans aucun cas, n'eſt en mon pouvoir. Daignez ne pas me preſſer davantage. C'eſt une affaire importante. . . . . Vous ne pouvez la ſavoir ; ne vous inquiétez pas, ce n'eſt point un malheur ; dans d'autres circonſtances, ç'auroit peut-être

été pour moi un événement heureux. Voilà tout ce que la prudence, l'honneur, & même la reconnoissance, me permettent de vous dire. Adieu, mon cher Marquis, vous ne pourriez sans injustice me faire un crime de ma réserve.

LETTRE XXXV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 25 Janvier.

J'AI gagné bien peu de terrein, Madame, depuis qninze jours; mais je vis hier, par l'entremise de mon Valet-de-chambre, Marton, Suivante de Léonor: je vais vous répéter notre conversation, avec tout le verbiage indispensable vis-à-vis d'une Mar-

ton. Cette fille débuta, comme de raiſon, par les proteſtations d'une fidélité à toute épreuve pour ſa maîtreſſe. Elle me dit qu'elle ne reſſembloit point à toutes les femmes de ſon eſpece; qu'elle avoit de l'honneur. Je ſavois par cœur ce préambule; je l'écoutai pourtant, & j'y répondis avec quelques louis. Ma réponſe lui plut, quoiqu'elle fît quelque ſemblant de s'en défendre. Je vois, me dit-elle, Monſieur, que vous êtes un honnête homme, & que ce n'eſt que par un bon motif que vous voulez ſavoir.... Dis-moi tout ce qui ſe paſſe, lui dis-je, & tu n'auras point à t'en repentir. Hélas! dit-elle, Monſieur, j'appartiens à qui me fait gagner ma vie; ſi c'eſt vous qui avez cette charité, c'eſt vous que je ſervirai. Après

avoir ainſi arrangé ſon honneur, ſa conſcience & ſon intérêt, elle me dit que ſa maîtreſſe étoit fort diſcrette, & ne lui avoit jamais rien confié. J'ai bien quelques ſoupçons, ajouta-t-elle, mais je ne puis vous rien dire de poſitif. Je lui demandai quels étoient à-peu-près ſes ſoupçons. Eh! mais, dit-elle, je ne ſais.... elle a bien ſûrement des deſſeins. Il eſt certain qu'elle ne voit plus perſonne que M. le Marquis. Elle voyoit, devant le dernier éclat, M. de la Roche de tems en tems; & c'étoit pour être libre de le recevoir encore, qu'elle ne voyoit M. de Roſelle qu'aux heures qu'elle lui marquoit; mais depuis ce qui s'eſt paſſé, nous ne voyons plus de Meſſieurs au logis. C'eſt de bonne foi qu'elle prie M. le Marquis de

ceſſer de lui faire des préſens. Dans les commencemens elle les recevoit avec joie ; mais je ſais bien que quand on lui apporta l'autre jour le magnifique néceſſaire qu'il lui a donné, elle en fut réellement fâchée. J'ai compris, par quelques mots qu'elle a dits devant moi, qu'elle a deſſein de quitter l'Opéra. Elle parle de vertu, de décence, que ſais-je moi ? Enfin, Monſieur, il y a quelque choſe là-deſſous ; je ne vois pas ce que c'eſt, mais on ne peut changer ſi facilement du noir au blanc. Mais, ma chere Marton, eſt-il poſſible qu'elle ne donne ſa confiance à perſonne ? Je ne dis pas ça, répondit-elle ; Mademoiſelle Juliette . . . . oui, Mademoiſelle Juliette pourroit ſavoir... Quelle eſt, lui dis-je, cette Mademoi-

ſelle Juliette ? C'eſt une Demoiſelle, comment vous dirai-je... une Demoiſelle.... comme ma maîtreſſe. Elle eſt à la campagne à dix lieues d'ici, chez un Monſieur fort riche, avec lequel elle vit. C'eſt la meilleure amie de ma maîtreſſe ; elles s'écrivent ſouvent.... Je ne connois même qu'elle qui lui écrive ; & c'eſt ce qui me donne encore plus d'envie de ſavoir de qui vient une lettre que ma maîtreſſe reçut il y a trois jours d'une autre main que de Mademoiſelle Juliette... Ah ! que je voudrois bien connoître l'objet de cette lettre, qui n'a pas été écrite ni reçue ſans deſſein ! On ne m'a rien dit ; mais j'ai bien vu qu'il y avoit quelque choſe. Elle engagea M. le Marquis à venir chez elle à midi, elle ne l'avoit jamais reçu

à cette heure là; c'eſt ordinairement celle où le Facteur rend les lettres. C'eſt toujours à moi qu'il les remet ; elle me donna dès le matin l'ordre de le faire entrer chez elle. Il arriva effectivement pendant que M. de Roſelle étoit ici, & remit à ma maîtreſſe une lettre qu'elle lut avec des façons.... Elle la laiſſa tomber ; elle l'arracha avec inquiétude des mains de M. le Marquis, qui l'avoit ramaſſée... Tenez, Monſieur, il y avoit quelque choſe.... Elle attendoit ſûrement cette lettre.... Je ne ſais encore ce que c'eſt ; mais elle a quelque deſſein. Aujourd'hui j'ai trouvé ſon ſecretaire entr'ouvert, je l'ai refermé, & lui en ai rendu la clef. De quoi vous mêlez-vous? m'a-t-elle dit; je ſuis ſortie, elle a r'ouvert le

ſecretaire, mais avec précaution. Je la guettois ſans qu'elle me vît, & j'ai bien remarqué que cela n'a pas été fait ſans deſſein. Comment, ai-je ajouté, ta maîtreſſe eſt-elle avec le Marquis à préſent? Oh! Monſieur, il l'adore, & je crois, Dieu me pardonne, qu'il a pour elle du reſpect; car il me ſemble que c'eſt ainſi que j'ai entendu appeller une inaction timide & un air déconcerté. Il n'auroit pas plus d'égards pour une Ducheſſe, & une Ducheſſe n'auroit pas plus l'air d'une femme comme il faut, que Mademoiſelle Léonor quand elle eſt avec lui. Il n'y a pas longtems que je ſuis avec elle; elle a renvoyé celle qui étoit avant moi, parce que peut-être elle ſavoit des choſes.... Quel eſt, lui ai-je dit, à-peu-près le carac-

tere de ta maîtreſſe ? Monſieur, elle n'eſt pas mauvaiſe ; elle eſt aſſez douce à ſervir ; quand elle a de l'argent, elle eſt libérale ; elle ne ſait point diſputer ni marchander ; elle a bien de l'eſprit, à ce que l'on dit ; au reſte, elle ne me parle preſque pas. Depuis quelque tems elle eſt rêveuſe, inquiete, agitée, quand elle eſt ſeule ; mais elle prend un air riant & agréable, dès qu'elle voit arriver M. le Marquis. Ne crois-tu pas qu'elle lui accorde.... Oh ! non, Monſieur, rien du tout, j'en ſuis bien ſûre. Eh ! ſans cela..... Je m'y connois, j'en ai ſervi pluſieurs ; quand on eſt pauvre, l'argent de ces Demoiſelles eſt auſſi bon que celui d'autres perſonnes. Je ſuis honnête, Monſieur, & cela me ſuffit. J'aime réellement Ma-

demoiſelle Léonor ; elle eſt ma maîtreſſe, & je ſais mon devoir. Il faut que ce ſoit vous, Monſieur, pour que je diſe.... Tu m'as promis.... Oh ! oui, c'eſt par bonne intention, je le vois, ainſi je n'y crois pas de mal, & vous aurez ſoin de moi Je t'en réponds, ma chere Marton. Une nouvelle libéralité l'a engagée à de nouvelles confidences. J'ai ſçu d'elle, qu'il y a quelques jours le Marquis envoya des diamans magnifiques à Léonor, qu'elle les refuſa d'abord, & ne les reçut que pour céder aux inſtances redoublées qu'il lui fit: qu'après en avoir vendu pour 6000 liv. elle envoya chercher de pauvres gens, auxquels elle donna cent écus (Ils l'ont dit ſecretement à Marton). Ces gens revinrent le lendemain pendant

que le Marquis y étoit. Ils se jetterent aux pieds de Léonor ; ils lui firent de si pathétiques remercîmens, que Roselle est persuadé qu'elle leur a tout donné. Elle feignit d'être au désespoir qu'ils fussent venus dans ce moment là ; elle joua parfaitement la générosité, la modestie, & acheva de pénétrer le Marquis de la beauté de son ame. Elle a encore envoyé depuis dix louis à ces gens-là, afin qu'ils lui soient dévoués. Elle a d'ailleurs eu l'adresse de ne point spécifier la somme qu'elle leur a donnée, ce n'est que la grandeur des remercîmens qui l'a exagérée ; ainsi nous ne pouvons tirer aucun parti de cette aventure. Elle nous montre seulement à quel caractere nous avons affaire. Voilà, Madame, tout

ce que j'ai pu ſavoir. J'ai fort envie de voir Juliette ; je vais m'informer de ſes alentours. Je voudrois bien auſſi ſavoir ce que c'eſt que cette lettre ; je ne vous laiſſerai rien ignorer. Mais, de grace, ne parlez point de tout ceci à Madame de Saint-Sever : vous connoiſſez ſon mari, il eſt toujours fort en colere ; il dit que ſi tout le monde avoit agi comme lui, le Marquis ne donneroit pas tant de chagrin à ſa famille ; que ſa ſœur l'a gâté, &c. qu'il l'abandonne ; qu'il ne veut plus ſe mêler de ſes affaires ; mais il s'en mêleroit demain s'il le pouvoit, & tant pis pour ſes affaires. Madame de Saint-Sever ne pourroit peut-être lui cacher une partie de ce qu'elle ſauroit ; il eſt plus prudent de ne lui en rien dire, & je vous demande cette grace.

grace. Adieu, Madame; permettez-vous que ma mere partage ici avec vous les assurances de mon tendre respect, & que j'embrasse mes sœurs?

LETTRE XXXVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 23 Janvier.

COMMENT t'avouer mon crime, chere Amante? Mais aussi comment retenir les mouvemens que cette lettre.... Ton secretaire entr'ouvert, j'étois seul dans ta chambre, j'ai reconnu le dessus, j'ai lu... Pardonne, ta réserve augmentoit ma curiosité. Juge, ma Léonor, juge, si tu le peux, de mon inquiétude, de mes craintes..... Accepteras tu? La réponse que

tu me fis hier me rassure. . . . Mais, grand Dieu ! Quelle épreuve ! Si tu ne m'aimes pas avec passion, je suis perdu. Dis-moi, dis-moi, que tu refuses. . . Dois-je empêcher ton bonheur? Je m'opposerois à ta fortune ! Mais puis je consentir à te perdre? Je suis au désespoir, je te renvoie cette lettre fatale! Fatale ! Puis-je appeller ainsi un hommage si parfait qu'on rend à ta vertu ! Je succombe ; adieu, adieu, Léonor, je ne sais ni ce que je desire, ni ce que je crains ; mais l'agitation où je suis, mais ce que je sens, déchire mon cœur. Je suis dans un état déplorable. Dis-moi, de grace, quel est cet homme si grand, si vertueux, si digne. . . . Il peut disposer de sa main. Qu'il est heureux !

LETTRE XXXVII.

Trouvée dans le ſecretaire de Léonor.

A Tours, 11 Janvier.

LES mépris dont vous avez accablé mon amour, Mademoiſelle, après m'avoir ôté toute eſpérance, m'ont deſſillé les yeux. Je croyois être tendre, j'étois cruel, j'étois injuſte; vous m'avez banni pour jamais de votre préſence, je l'ai mérité. Depuis un an que je ne vous ai vue, quels jours, quels jours affreux j'ai paſſés dans ma retraite! Ah! j'ai bien expié le crime de n'avoir pas rendu juſtice à votre ſageſſe. Aveugle que j'étois! Je ne découvrois pas la cauſe de vos refus! Je les pre-

nois pour des caprices, pour de la haine : je ne croyois point vous offenser. Vous l'avouerai-je, Mademoiselle ? Votre état, les préjugés qu'il entraîne, ne me laissoient pas même l'idée de votre vertu. Votre beauté m'avoit séduit, mes desirs étoient brûlans ; je vous aurois sacrifié toute ma fortune, mais je n'aurois sacrifié qu'elle. Quel sacrifice pour vous étoit-ce là ! J'ai suivi vos démarches, Mademoiselle; elles vous assurent mon respect & mon repentir. Heureux si vous daignez me pardonner une offense involontaire, dont je rougis ! Je connois le principe admirable qui vous a fait agir. L'affreuse idée d'être haï ne me tourmente plus. Mes mœurs se sont épurées, votre cœur pourra s'attendrir. Ce n'est plus un séducteur

qui se présente à vos yeux ; c'est un honnête homme, plus sensible encore à vos vertus qu'à vos attraits, qui vous conjure d'accepter, avec l'offre de sa main, un hommage plus digne de vous, & le seul qu'il puisse vous rendre. Oui, Mademoiselle, voilà ce que peuvent mon amour, & vos vertus ; ma résolution est prise. Je puis disposer de ma main ; je méprise les préjugés ; je veux être heureux, & ne puis l'être qu'avec vous. Un nom illustre seroit trop à charge, s'il étoit un obstacle à mon bonheur ; une fortune considérable n'est qu'un motif de plus pour ne consulter que son cœur. Ah ! Mademoiselle, ne consultez que le vôtre pour assurer mon bonheur, & mon destin sera digne d'envie.

LETTRE XXXVIII.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 22 Janvier.

VOUS avez manqué essentiellement, Monsieur, à l'honnêteté & à l'amour. Je vous avois refusé mon secret, le secret d'autrui, & vous me le dérobez d'une maniere indigne. Où est donc la vertu, où est donc le véritable amour, s'ils ne sont pas dans le cœur de ceux qui en parlent si dignement le langage ? Je ne cherche point à démêler les motifs de cette action ; ils seroient peut-être trop offensans pour moi ; j'aime mieux que vous ayez seul à rougir. J'avois sans doute commis une imprudence en laissant mon secretaire

ouvert ; mais ce ne devoit pas en être une vis-à-vis de vous. Les précautions ne ſont point faites pour ſe garantir contre les honnêtes gens ; notre ſûreté eſt dans leur honnêteté même. Et l'amour, l'amour, dont la premiere loi eſt de reſpecter ce qu'on aime, ne vous a pas retenu la main ! Je ne vous reconnois plus, Marquis, vous n'êtes plus l'homme qui m'a inſpiré des ſentimens ſi purs... Si je le croyois.... Non, je ne le crois pas..... Vous avez donc vos momens de foibleſſe.... Je ne ſais pourquoi je ſuis diſpoſée à vous pardonner celle-là ; peut-être mon amour propre eſt-il ſecrettement flatté de vous paroître digne de quelque eſtime. Peut-être eſt-ce lui qui va vous ouvrir entierement mon cœur. Vous m'avez ſurpris

un ſecret, je veux bien ne vous pas céler mes réſolutions. Vous devez avoir des remords. Je vous épargne des reproches; je vous pardonne, pour calmer votre ame, & je vais raſſurer votre cœur.

L'idée que je me ſuis faite du mariage eſt trop belle, trop ſainte, pour que je puiſſe le regarder comme une eſpece de marché. Je ſuis dans un état bien vil, ma naiſſance eſt bien obſcure, je dois redouter l'indigence. Le ſort qu'on m'offroit eût effacé ma honte & terminé mes malheurs; mais toutes ces conſidérations n'ont pu m'engager à jurer un amour que je ne ſentois point, & que je n'aurois jamais pu ſentir. La probité a fait taire l'ambition; je ſerai pauvre, je ſerai peut-être mé-

prisée ; mais à mes propres yeux, je ne serai point méprisable, je n'aurai trompé personne. Voilà, mon cher Marquis, quels sont mes sentimens. Ma réponse est faite, ne vous informez point quel est cet homme honnête & malheureux, je ne puis l'aimer ; mais je lui dois une reconnoissance éternelle, & un secret inviolable.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 28 Janvier.

MADAME de Narton m'a communiqué votre lettre, mon cher fils ; je connois votre cœur, je ne doutois point de votre zele. Nous sommes charmées

de votre ardeur, elle eſt eſtimable. Le ſervice que vous voulez rendre eſt grand, & digne d'un cœur vertueux. Mais, mon cher Ferval, tâchez de n'employer, dans une choſe ſi honnête, que des moyens honnêtes. Il eſt toujours fâcheux de recourir à ceux qui ne le ſont pas ; j'ai voulu moi-même vous en avertir. Léonor, je le ſais, ne mérite point d'égards ; mais on lui doit de la juſtice, parce que c'eſt une dette univerſelle, dont rien ne peut nous affranchir ; & c'eſt y manquer que de corrompre des Domeſtiques. Je ſais que les circonſtances où vous vous trouvez, ſemblent autoriſer cette ruſe. Mais, mon cher fils, redoublez de ſoins, & ne vous livrez qu'à ceux que vous ne pourrez vous reprocher. Peut-

être trouvez-vous ma délicateſſe outrée ; je deſire que non ; cette délicateſſe, mon fils, n'eſt que de la probité ; ſi vous pouviez trouver le moyen de voir Juliette. . . . Que ſais-je ? . . . Je ne puis vous tracer de plan. Rien n'eſt plus honorable pour vous que la confiance de Madame de Narton & de Madame de Saint-Sever. Je ſuis bien ſûre qu'elle ne peut être mieux placée. Les dangers où vous voyez qu'un attachement aveugle entraîne le Marquis, doivent redoubler votre horreur pour le vice ; les démarches que vous faites pour le retirer de cet abîme, ſont autant d'engagemens pour vous à la vertu. Adieu, mon cher enfant ; Madame de Narton vous aſſure de ſon amitié ; vos

sœurs vous embraſſent ; vous ſavez combien vous m'êtes cher.

LETTRE XL.

De M. de Ferval à Madame de Ferval.

À Paris, 31 Janvier.

Je n'ai pas moins de répugnance que vous, ma reſpectable mere, à me ſervir des moyens que j'emploie ; mais le genre de cette affaire, & les intérêts qu'on me confie, exigent que j'en faſſe uſage. Soyez ſûre que s'il s'agiſſoit de ma fortune, je ne voudrois pas m'abaiſſer au point d'avoir recours à de telles voies. Je deſirerois de toute mon ame n'en avoir pas beſoin. Mais ſans le ſecours de Marton, aurois-je pu jamais

voir les deux billets de Juliette que j'ai copiés ? Je n'en ai pu garder les originaux ; voyez seulement par ces lettres, combien les autres jetteroient de clarté sur toutes les démarches de Léonor ; vous allez connoître ses desseins, & s'il est possible à présent de garder quelques ménagemens. Le vice auroit trop à s'applaudir, si la vertu n'osoit employer pour le combattre, que des moyens avoués par la régularité la plus austere. Il est des occasions où l'honnêteté de la fin excuse les moyens, & peut-être même les légitime.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir depuis huit jours. Le Marquis ne voit plus personne. Il passe sa vie à regreter les instans trop courts où Léonor lui a permis de la voir, ou à desirer

qu'ils se renouvellent, pour les regretter encore ; son ame n'est plus remplie que de cet objet. Il est brouillé avec Valville. C'est un grand triomphe pour Léonor, aussi en est-elle charmée. Je me hâte de finir, ma chere maman, pour vous laisser lire Mademoiselle Juliette. Oserai-je vous supplier d'offrir mes hommages respectueux à Madame de Narton ? Mes sœurs savent si je les aime ; je leur enverrai les airs nouveaux qu'elles me demandent. Permettez, ma tendre mere, que je vous renouvelle les assurances de mon respect & de toute ma tendresse.

LETTRE XLI.

De Julie à Léonor, contenue dans la précédente.

18 Décembre.

TON amant eſt d'une eſpece bien étrange, ma chere! Tu t'y prends fort bien; mais ſon amour eſt-il d'une trempe à réſiſter à l'ennui des refus? Voilà ce qui m'inquiete. Accepte tous ſes dons; mets-y toute la décence que tu voudras; mais crois-moi, accepte, accepte; c'eſt toujours autant de pris. Je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir t'envoyer ce petit drôle de Bizac. Il eſt dans ce pays-ci attaché au char d'une veuve, vieille, riche, & folle; elle en eſt éperdue. Il ne peut la quitter ſans riſquer de perdre le

fruit de ſes ſoins ; ſa fortune en dépend. Quel dommage ! Cet adroit Gaſcon auroit joué d'après nature le rival malheureux, vertueux, reſpectueux, généreux, &c. Trouve-moi d'autres moyens de te ſervir. Ton aventure eſt unique. Je n'ai jamais eu l'eſprit de ſubjuguer ainſi des cœurs tout neufs. Mon vieil amant eſt un homme épouvantable, jaloux, tyrannique, ennuyeux & mauſſade. Depuis trois mois que je ſuis ici, je ſeche ſur pied ; mais il me fait de gros préſens, & je prends patience. Il faut bien faire des fonds pour cet hiver. J'ai grande envie de voir ton petit Marquis. Qu'il eſt plaiſant avec ſon reſpect ! Où a-t-il pris ce mot là ? Il doit te paroître étrange. Le pauvre garçon ! Tiens, je l'aime à la folie ;

il eſt ſi ſot ! Tu lui donneras de l'eſprit ; il eſt bien juſte qu'il paye ſon apprentiſſage. Il *commence par être dupe*, il pourra *finir par être fripon*. C'eſt le cours du monde. Adieu, petite coquine. Je n'ai point communiqué ton ſecret à Bizac, dès que j'ai vu qu'il ne t'y pourroit ſervir. Je ſuis folle, mais je ſuis diſcrette. Adieu, ma chere, je t'embraſſe.

LETTRE XLII.

De Juliette à Léonor, contenue comme la précédente dans celle de M. de Ferval.

A Saint-Firmin, 16 Janvier.

TES projets m'étonnent. Toi, ma chere, devenir une femme de qualité ! Vouloir épouſer !... A tout prendre, tu fais fort bien ; que riſques-tu ? Entre nous

pourtant, là, comment pourrois-tu jouer le triſte rôle d'une honnête femme ? C'eſt du haut comique. Voyons comment tu t'en tireras. Je t'aime, de viſer ainſi au grand. Tu vas être, ſi tu réuſſis, le modele & l'héroïne du corps. Que ſait-on ? l'exemple..... Eh ! mais oui, il y a tant de têtes qui ſont, pour ainſi dire, à attendre qu'on leur apprenne à faire des folies. Avec le tems, ces choſes extraordinaires deviennent ſi communes, qu'elles ne ſont plus ſenſation ; c'eſt tout comme pour la laideur. N'y a-t-il pas des momens où mon vieux ſinge m'amuſe ? Ils ſont courts à la vérité, ces momens ; mais que faire à cela ? Tout le monde n'eſt pas né, comme toi, pour les grandes aventures. Voilà ce que c'eſt que

de réunir la beauté, l'esprit, & le courage. Je connois déja tes talens; avec cela, tu m'étonnes encore. Allons, pousse ta pointe, je te servirai de mon mieux. Tes intérêts sont les miens. J'ai copié avec soin la lettre dont tu m'as envoyé le modele; je la fais mettre à la poste de Tours par une occasion sûre. Je ne l'ai point voulu mettre à notre poste d'ici près, l'éloignement de Tours, la grandeur de la ville, tout cela dépaysera mieux le lecteur. Cette lettre t'arrivera sûrement Jeudi à midi, fais sur cela tes arrangemens. J'espere que tu m'apprendras l'effet de ce petit manege. Je voudrois pourtant à ta place, être sûre de quelque chose avant de quitter l'Opéra. Car enfin cette sœur, ce Valville, tous ces gens-là peuvent

arrêter les progrès de la passion du Marquis. Songe donc ce que c'est pour lui que de t'épouser. Ne crains rien de ma part, je te le répete, je n'ai voulu rien dire à Bizac ; il est tout occupé de sa veuve ; il en a déja tiré plus de vingt mille francs : cela vaut mieux que la protection de la Roche. A propos de la Roche, une entrevue du Marquis avec lui eût démonté toutes tes batteries. Tu as prudemment prévu cet accident. Adieu, ma chere ; n'oublieras-tu point ta pauvre Juliette quand tu seras Madame la Marquise ?

LETTRE XLIII.

De Madame de Narton à Ferval.

A Varennes, 6 Février.

Nous voyons clair à préſent, Monſieur, mais cette clarté eſt affreuſe. Pauvre Madame de Saint-Sever!.... Que deviendroit-elle ſi elle ſavoit?... Je me garderai bien de lui laiſſer entrevoir ce danger. Sa douleur trahiroit ſon ſecret; ſon mari acheveroit de tout perdre. Mettez tout en œuvre pour prévenir le triomphe du vice, & élevez-vous un peu au-deſſus des ſcrupules de Madame votre mere, que je me ferois un devoir, en toute autre occaſion, de reſpecter moi-même. Quelle témérité dans les projets de cette malheu-

reuſe Léonor ! Vous ne pouvez prendre de plan fixe, les circonſtances doivent vous déterminer ; vous profiterez de tout, j'en ſuis bien ſûre. Les plus chers intérêts d'une famille reſpectable ſont dans vos mains. Quel honneur à votre âge, de mériter aſſez d'eſtime, pour être chargé d'une affaire auſſi délicate ! Allez de tems en tems, je vous en ſupplie, conſoler ma malheureuſe amie. Je vous le répete, je ne lui manderai rien. Adieu, Monſieur, je n'oublierai jamais toute la reconnoiſſance que je dois à votre zele.

LETTRE LXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

Je n'ai point vu mon frere, ma chere amie, depuis ce qui s'eſt paſſé il y aura bientôt deux mois. J'ai ſçu par ſes gens qu'il ne voit plus perſonne. Il a été plus ſouvent qu'à l'ordinaire chez cette fille depuis huit jours. On ignore ce qui ſe paſſa hier entr'eux; mais le Marquis revint chez lui dans une agitation ſinguliere. Il a paſſé la nuit à ſe promener à grands pas dans ſa chambre; il a écrit à Léonor ce matin, la réponſe qu'il en a reçue l'a plongé dans le trouble; ſes Domeſtiques diſent que

quand mon frere entra hier chez cette créature, elle étoit à demi étendue sur une chaise longue, dans un deshabillé galant, &c. L'espece de désespoir qu'il ne put cacher à ses gens hier au soir en sortant de chez elle, leur fit penser que Léonor étoit malade. Ils s'en sont informés ce matin, sa Femme-de-Chambre leur a dit qu'elle se portoit bien. S'il se pouvoit, ma chere, que quelque mésintelligence conduisît à une rupture!... Je n'ose m'en flatter.

Vous savez sans doute que Mademoiselle de Saint-Albin vient d'épouser le Baron d'Orbi. Ce mariage a encore augmenté mes chagrins. Je n'ai pu m'empêcher de la regretter pour mon malheureux frere; mais il ne faut plus penser qu'à le retirer de

de l'abîme où il eſt. Je ſuis bien reconnoiſſante des ſoins de M. de Ferval. Je crains un peu pourtant qu'il ne ſoit rebuté par les obſtacles. Eſpere-t-il quelque ſuccès ? Il eſt étonnant qu'il ne ſache preſque rien des démarches de mon frere : je les ſais mieux que lui. D'après ce que vous me dites de ſa mere & de ſes ſœurs, je vous trouve très-heureuſe d'être à portée de voir ſouvent cette charmante famille. Adieu, ma tendre amie, priez Madame de Ferval de ſe joindre à nous pour engager ſon fils à ne point ſe laſſer de nous ſervir. Il eſt aimable, il a mille attentions pour moi ; mais je crains qu'il ne ſuive pas cette affaire d'aſſez près. Ne communiquez point cette crainte à ſa mere.

LETTRE XLV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 19 Février.

Tu finis donc, cruelle, par me défendre de te voir? Malheureux que je suis! Eh! quel crime ai-je commis, que celui de t'aimer avec trop de violence? Mais peut-on t'aimer autrement? Tu me défends de te voir! Ah! si tu voulois reconnoître ainsi ma tendresse & mes soins, devois-tu, barbare, laisser croître ma passion jusqu'à ce point terrible où je sens que je n'en suis plus le maître? Peux-tu croire, adorable fille, que je t'aie manqué de respect? Non, ma chere. Hier dans cet instant

fatal, où l'emportement de mon amour.... ne vis-tu pas la honte, le repentir, & l'accablement affreux où tes reproches me plongerent? J'adore ta Vertu, qui me met au déſeſpoir. Je te jure par ce qu'il y a au monde de plus ſacré, de ne jamais offenſer cette pudeur reſpectable; mais laiſſe-moi jouir du ſeul bonheur qui me reſte, de celui de te voir. Songe, ma divine amante, ſonge que mes jours en dépendent. Hélas! je t'ai tout ſacrifié; tu as exigé ma rupture avec Valville, elle eſt faite. Je ne vois plus ma ſœur, ma digne & tendre ſœur! Que je ſuis malheureux! fatale paſſion! liens terribles! Pardonne, pardonne, chere Léonor, cet amour peut faire encore le charme de ma vie; daigne m'aimer, me re-

voir, j'oublierai le reſte du monde. Eh ! que peut-il pour mon bonheur ?

LETTRE XLVI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, le 20 Février.

NON, Monſieur, il ne m'eſt plus poſſible de vous voir ſans danger ; je le ſens, j'en frémis, & je ne m'y expoſerai jamais. Je vous aime.... Voici la premiere fois que je vous le dis, & ce ſera auſſi la derniere. Je ne vous verrai plus ; c'eſt un grand ſacrifice, mais je le dois à la vertu. Après cette malheureuſe épreuve, puis-je ſans une témérité criminelle, compter ſur la retenue que vous me promettez ? Elle eſt impoſſible ; croyez, mon cher Mar-

quis, croyez qu'il m'en coûte de vous éloigner de moi, d'arracher de mon cœur.... Oubliez cet amour fatal; étouffez cette paſſion dangereuſe; vivez heureux, & ſongez, ſi je vous fus chere, que l'honneur eſt le ſeul bien qui me reſte, ne me l'enviez pas. Reprenez tous vos dons, je ne puis en garder aucun; mais mon cœur en conſervera la plus vive reconnoiſſance. Un rayon de lumiere éclaire mon ame.... Ne vous informez point de ce que je vais devenir. Je quitte l'Opéra; que ne l'ai-je quitté plutôt! Enveloppée dans mon innocence & dans mon obſcuriré; ſans fortune, mais ſans remords, je ſubſiſterai par mon travail, ſans avoir beſoin des perfides préſens des hommes. La difficulté que je trouverai peut-

être à contracter l'habitude d'une vie obscure & laborieuse, sera une premiere expiation des fautes que l'état où l'on m'avoit mise m'a pu faire commettre. Ma conscience est pure, laissez-moi bannir de mon cœur une image trop chérie ; remportez sur le vôtre un pareil triomphe. Adieu.

LETTRE XLVII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

J'Ai sçu, Madame, que le Marquis étoit sorti hier au soir de chez Léonor avec l'air du désespoir. J'ai tant fait que j'ai vu Marton aujourd'hui, pour savoir s'il y avoit lieu d'augurer

une rupture, & quelle étoit la cauſe du chagrin du Marquis. Voici ce que j'ai appris de cette fille. Depuis l'événement du ſecretaire ouvert, m'a-t-elle dit, M. de Roſelle eſt venu bien plus ſouvent ; il paſſoit preſque tous les jours avec Mademoiſelle, il me ſemble que ſon amour a redoublé ; de ſon côté elle ne m'a jamais paru ſi jolie. Elle a pris beaucoup plus de ſoin encore de ſa parure ; nous n'en finiſſions pas : un mouchoir à mettre étoit une affaire d'un gros quart-d'heure. Il falloit des façons... mis très-modeſtement d'un côté, dérangé de l'autre comme par haſard, il n'étoit jamais aſſez bien. D'autres fois on remettoit à faire ſa toilette à l'heure où M. le Marquis arriveroit. C'étoit alors des minauderies, des mal-adreſſes

méditées, qui, attendez que je m'en ſouvienne, *qui donnoient à la volupté même les charmes de la modeſtie.* J'ai retenu cette phraſe de M. de Roſelle. Il l'a dite à l'occaſion d'un mantelet qui tomba hier matin. Je ſavois le déſordre de l'habillement de Mademoiſelle, j'étois derriere ſa chaiſe, je m'apperçus que par ſa maniere d'être aſſiſe ſur le bas de ce mantelet, qui n'étoit pas noué, il alloit gliſſer, & la livrer en déſordre aux regards du Marquis : je voulus le relever tout doucement, & le remettre ſur ſes épaules ; elle s'en apperçut, & ſe retournant avec vivacité, tandis que je le tenois, elle le fit tomber tout-à-fait. Il me reſta dans la main ; elle ſe leva, dit que cela étoit horrible, parut vouloir ſe cacher modeſtement

avec ſes mains, mais leur laiſſa faire bien mal leur office, chercha beaucoup des yeux quelque mouchoir. J'avois beau lui préſenter ce mantelet, elle me grondoit. Enfin revenant comme d'une diſtraction, eh ! mon Dieu ! dit-elle, j'en cherche un autre, rendez-moi donc celui-là, & tâchez d'être plus adroite. Je vous aſſure, Monſieur, a continué Marton, qu'elle le fit exprès, & que cela étoit prémédité. Le Marquis la regardoit pendant ce déſordre avec des yeux.... Elle ſe plaignit enſuite de mal à la tête, & dit qu'elle avoit beſoin de repos, le Marquis ſortit ; elle fit alors une toilette recherchée, dans le négligé le plus galant. Une coëffure agréable, renouée d'un ruban couleur de roſe, un manteau de

lit de dentelle doublé de taffetas couleur de rose aussi, un jupon assorti, un corset appétissant, qui marque la taille sans avoir l'air de la serrer.... Elle étoit jolie comme l'amour, c'étoit la plus belle brune du monde: jamais ses grands yeux noirs n'ont été plus brillans que dans l'air de langueur que je lui vis prendre devant son miroir. Cet ajustement relevoit l'éclat de son teint & la beauté de ses sourcils. Un air de tendresse, répandu sur sa physionomie, la rendoit charmante. Je ne sais si vous connoissez son souris. Une très-belle jambe paroissoit avec avantage dans cet habillement. Cette toilette dura très-long-tems; quand elle fut faite, Mademoiselle se pencha sur un lit de repos, appuyée sur une

pile de carreaux ; ſes bras & ſes mains n'ont jamais paru avec tant de graces que dans cette attitude. Elle fit fermer les rideaux des fenêtres, & je ſortis. Le Marquis ne tarda pas à rentrer. Je ne ſais ce qui ſe paſſa ; mais tout-à-coup j'entendis ſonner à coups redoublés ; j'arrive, je trouve le Marquis à ſes pieds, dans une eſpece de ſuffocation & d'égarement. Elle me dit de reſter dans l'antichambre ; je l'entendis ſe lever, & dire au Marquis de ſortir ; au reſte je ne ſais quelle fut leur converſation. Elle parloit d'outrages, de ſurpriſes ; le Marquis étouffoit, je n'entendis que ſes ſanglots. Il ſortit au bout d'un quart-d'heure. En paſſant dans l'antichambre, il avoit ſon mouchoir ſur ſes yeux, je l'entendis pronon-

cer en levant un bras en haut, & en étendant sa main, *malheureux que je suis ! Est-il possible !* Il partit. Ma maîtresse me parut fort intriguée, fort inquiete, elle écrivit une lettre; ce que je sais bien certainement, c'est qu'elle a quitté l'Opéra, d'aujourd'hui; c'est une chose très-sûre. M. le Marquis a envoyé chez elle ce matin; elle étoit dans son cabinet. Je l'ai considérée dans le moment où elle lisoit sa lettre, sans qu'elle me vît; elle a secoué la tête deux ou trois fois pendant cette lecture, avec un air agité; elle a dit, en achevant, *oh ! il faudra qu'il y vienne, il y viendra.* Elle a relu cette lettre, & m'a demandé son écritoire. Elle a été long-tems à faire réponse, très-long-tems. Je crois même

qu'elle a recommencé plusieurs fois sa lettre. Enfin elle l'a envoyée. Voilà, Monsieur, tout ce que je sais de cette aventure. Je ne suis pas assez sotte pour ne pas bien voir que.... Allez, allez, elle ne fait rien sans y songer. Et le mal de tête d'hier, & la toilette.... Marton après cette longue histoire entamoit un commentaire qu'elle jugeoit très-propre a méclairer. J'ai arrêté son verbiage par des preuves solides de ma satisfaction & de ma reconnoissance, comme j'avois fait pour l'engager à parler. Oh! Monsieur, m'a-t-elle dit, en me remerciant, vous me trouverez toujours une fille d'honneur; je ne sais ce que c'est que de tromper personne. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qui résulteroit de cette aventure, dont vous voyez le fond.

Avouons que cette Léonor eſt une adroite créature. Le Marquis me fait une extrême pitié. Je crains . . . . Je verrai Juliette un de ces jours, elle doit venir inceſſamment ici. J'ai ſçu que ce Bizac eſt une eſpece de Chevalier d'induſtrie, d'une figure agréable. Léonor l'a favoriſé, uniquement parce qu'elle l'a aimé. Il n'avoit pas le premier fol ; elle le préſenta à la Roche comme ſon parent, il lui donna un petit emploi, qu'il lui a ôté depuis ſa rupture avec elle. Ce petit homme s'eſt fait aimer d'une vieille folle qu'il ruine ; c'eſt toujours un des meilleurs amis de Léonor. Mais Juliette ſeule eſt ſa confidente. Vous voyez, Madame, qu'on ne peut être mieux informé. Je n'ai point tenté de voir le Marquis aujour-

d'hui ; à quoi bon ? Je ſuis ſûr qu'il eſt plus paſſionné que jamais. Je tâche de raſſurer Madame de Saint-Sever, & je lui cache tout ce qui pourroit redoubler ſon chagrin ; ſa tendreſſe & ſon inquiétude me touchent. C'eſt une femme vraiment eſtimable. Il ne manque à ſon mari qu'un peu de diſcrétion & ... d'eſprit, pour être un très-galant homme ; mais je le redoute extrêmement dans cette affaire. Adieu, Madame, j'eſpere toujours que vous n'aurez point à vous reprocher la confiance dont vous m'avez honoré.

LETTRE XLVIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 22 Février.

QUEL monstre assez barbare pourroit résister à tant de traits ? Je rougirois de moi si je n'étois pas vaincu. Fille adorable, je te suis cher ! C'est pour moi que tu as dedaigné le sort le plus heureux ! C'est pour moi ! Et je pourrois te voir plongée dans la misere ! Ce seroit-là le prix !... Ta vertu plus forte que ton amour me bannit à jamais.... Je l'ai trop mérité. Léonor, ma Léonor, daigne oublier... Que le don de ma main répare mes coupables transports ; daigne l'accepter ; fais le charme de ma vie... Des nœuds secrets, mais

légitimes, scelleront l'union de nos cœurs : vertueux dans le sein des plaisirs, nous jouirons du bonheur le plus pur .... Pardonne, chere amante, les précautions que je dois à mon nom, à ma famille, aux préjugés ; malheureux préjugés! Eux seuls m'ont retenu.... Que ne puis-je t'avouer pour mon épouse à la face de l'univers!... Et ce seroit le plus beau triomphe de la vertu; mais les hommages & la tendresse de ton époux, te tiendront lieu du rang & des honneurs qui te seroient dûs.... Je suis dans une agitation affreuse ; ma Léonor, ne me sera-t-il pas permis aujourd'hui de te voir?... Je ne te parle point du sort que je t'assurerai ; j'offenserois ta délicatesse. Oh ! ma chere, ta vertu, ta beauté, mon amour,

mon respect & ma reconnoissance, voilà tes droits, pourrois-je jamais remplir toute l'étendue des devoirs qu'ils m'imposent ?

LETTRE XLIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 23 Février.

Je sens, comme je le dois, mon cher Marquis, le prix immense du sacrifice que vous me voulez faire. La reconnoissance pénetre mon cœur, mais elle ne l'aveugle pas. Je ne puis accepter votre offre généreuse ; je vous dois ce refus. Le sort, trop cruel peut être, ne m'a point fait naître pour vous. Vous ne pourriez jamais, je le sens, avouer un pareil mariage. La distance qui est entre nous, l'état que

j'avois eu le malheur d'embraſſer, tout enfin s'y oppoſe. Eh! comment s'expoſer aux dangers inevitables d'une union ſecrete? Ah ! cher Marquis, je préfere l'indigence, la miſere même, à l'humiliation. Celle que j'éprouverois, de ſentir qu'en moi l'on mépriſeroit votre femme, me ſeroit affreuſe; le ſecret que vous ſeriez forcé de garder, autoriſeroit ce mépris. Vous prouveriez que vous auriez à rougir de pareils nœuds; mon aviliſſement rejailliroit ſur vous. Vos parens, vos amis, le public, ignorant ou feignant d'ignorer ce mariage, vous lanceroient des traits d'autant plus piquans, que vous n'auriez point d'armes pour les repouſſer. Quelle amertume ſur votre vie & ſur la mienne ! Nos malheurs pourroient s'étendre

plus loin encore. Renoncez, mon cher Marquis, à des projets impossibles ; oubliez cet amour fatal, effacez-en jusqu'au souvenir; ne nous voyons jamais. Jamais ! l'ai je bien pu prononcer ? Sort cruel. . . . . Je ne mériterois pas les sentimens dont vous m'honorez, si je n'agissois pas ainsi. Quelle dignité vous me donnez à mes propres regards ! Je dois respecter en moi la femme que le Marquis de Roselle a daigné élever jusqu'à lui. Quel encouragement à la vertu ! Adieu pour la derniere fois.

LETTRE L.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 24 Février.

Quoi ! barbare, tu peux.... Il y va de ma vie ... Je ſuccombe.... Quelles ſuites effrayantes peux-tu donc enviſager ? Ma fortune eſt à tes pieds : je t'aſſure par mon mariage les deux tiers de mon bien. Ah ! tu ſais s'il eſt en mon pouvoir de faire plus..... Malheureux que je ſuis !..... Léonor, eſt ce bien toi qui as pu tout à l'heure me défendre l'entrée de ta maiſon?... Que deviens-je ? Tout-à-la fois furieux & foible.... vil jouet des paſſions & des préjugés.... Quel état, juſte Ciel ! Ah ! Léonor, au nom de ta vertu même, ſauve-moi du déſeſpoir.

LETTRE LI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 24 Février.

C'EN eſt fait, mon cher Roſelle, dûſſai-je en mourir de douleur, dûſſiez-vous me haïr, ma réſolution eſt priſe. Souffrez que je vous donne un exemple de courage. Je n'accepterai jamais la main d'un homme qui rougiroit d'être à moi. Je trouve la miſere, la mort même, moins affreuſe que cet aviliſſement. Ne vous prenez qu'au ſort des malheurs qui nous accablent. Si j'étois née. . . . Ecartez même juſqu'à cette ſuppoſition. Baniſſez, juſqu'à mon image; vous ne me reverrez plus. Je ſuis morte pour vous, & vous vivrez éter-

nellement dans mon cœur.... Qu'ai je dit! malheureuſe! Si vous m'avez trouvé quelques vertus; ſi je me ſuis rendu digne de votre eſtime, reſpectez des malheurs que vous avez cauſés. Ceſſez de vouloir troubler mon repos. Je reſpecte le vôtre.... N'attendez point d'autre reponſe. L'adverſité m'a rendue forte, imitez-moi. Eh! quelle comparaiſon de votre ſort au mien! Votre rang, votre fortune, votre âge, tout vous annonce l'avenir le plus brillant: & moi, ſans reſſources, ſans biens..... je ne veux point vous préſenter ce tableau. Adieu, cher & trop tendre Marquis. Je ne vous écrirai plus; je craindrois pour moi-même un attendriſſement que je dois combattre. Malheureuſe que je ſuis! Le

pourrai-je ? Pour vous, l'honneur que vous aurez d'avoir vaincu votre passion, d'avoir sçu respecter vos devoirs, d'avoir sacrifié à votre nom ce que vous croyiez votre bonheur ; cet honneur que tant d'efforts vous assurent, vous dédommagera bientôt du sacrifice.

LETTRE LII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Février.

MON frere est très-mal, ma chere amie, on craint pour sa vie. . . . Je viens de le voir. . . . . Grand Dieu, soutenez-moi. . . . . Je succombe, ma chere. M. de Ferval vous donnera de nos nouvelles.

LETTRE

LETTRE LIII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 2 Mars.

VOUS ſavez déja, Madame, l'extrêmité où s'eſt trouvé notre cher Roſelle. Léonor, quatre jours après la ſcene dont je vous ai parlé, lui fit refuſer ſa porte. Il revint ſuffoqué ; il lui écrivit. La réponſe qu'il reçut d'elle (je n'en ſais pas le ſujet) acheva de le déſeſpérer. Il tomba ſans connoiſſance, tout ſon ſang porté à la tête & le col enflé. Malgré la ſaignée qu'on lui fit ſur le champ, une fievre ardente le retient au lit depuis trois jours ; on l'a déja ſaigné quatre fois. Hier matin il eut un accès

violent. Il nomme Léonor à chaque instant dans son transport ; il croit la voir, lui parler ; il prend pour elle tout ce qui approche de lui. Ces redoublemens sont longs. Je retournai hier au soir chez lui, je le trouvai plus tranquille ; l'accès étoit passé, il n'avoit presque pas de fievre ; mais son abbattement étoit affreux, j'en fus pénétré. Je vis des larmes rouler dans ses yeux. Je m'approchai, il me remercia des preuves que je lui donnois de mon amitié ; il me pria de continuer à venir chaque jour, & de ne pas l'abandonner. Je lui promis que je ne le quitterois point. Je saisis ce moment pour lui parler de sa sœur. Ne voudriez-vous pas la voir, lui dis-je ? Il soupira tristement, & se cacha le visage dans ses

couvertures. J'allai avertir tout de ſuite Madame de Saint-Sever de la maladie de ſon frere, mais avec tous les ménagemens que je pus garder. Elle partit dans le même inſtant pour l'aller voir. Ils ſe regarderent avec attendriſſement, pleurerent l'un & l'autre, & ne ſe dirent preſque rien. Le Médecin craignit que l'émotion cauſée au malade par cette entrevue n'eût des ſuites fâcheuſes, il fit retirer la pauvre Madame de Saint-Sever. Elle eſt revenue ce matin, elle a été ſpectatrice du tranſport de ſon frere. Il ne l'a reconnue qu'à la fin de ce terrible accès. Elle ne veut point le quitter. Il eſt un peu mieux ce ſoir. Je vous en donnerai des nouvelles chaque jour.

3 Mars.

Il a encore été très-mal cette nuit. Madame de Saint-Sever, après avoir demandé au Médecin ce qu'il auguroit, a cru devoir elle-même faire songer son frere à se préparer à la mort; cette digne sœur, rassemblant toutes ses forces, s'est approchée du lit à la fin de l'accès, & lui a pris la main. Je suis bien mal, je crois, ma sœur, a-t-il dit. Votre état n'est pas désespéré, mon frere, il s'en faut bien; votre jeunesse, la bonté de votre tempérament, sont de grandes ressources. Mais votre maladie est dangereuse, elle peut changer d'un moment à l'autre, le moindre trouble, la moindre agitation..... J'en ai

beaucoup, ma ſœur, je ne ſuis pas tranquille. Une entiere ſoumiſſion aux volontés de l'Etre ſuprême, mon frere, une grande confiance en ſa bonté, une conſcience pure.... La mienne ne me reproche que des foibleſſes..... Mais, ma ſœur, croyez-vous?... Je crois, mon cher ami, que Dieu vous rendra à nos vœux; mais je penſe que ce n'eſt qu'en lui que vous trouverez cette tranquillité dont vous avez beſoin. Vous n'êtes point mourant, mais vous êtes malade. Ah! je ne regretterois point la vie.... Il faut, mon frere, ſavoir la quitter avec force quand Dieu l'ordonne. Cette parfaite réſignation aux décrets de la Providence, eſt néceſſaire; un Chrétien doit l'avoir. Ah! ma ſœur, d'autres cauſes... Ne vous

occupez que des choſes du Ciel, mon cher ami, détournez vos regards de tous autres objets. Eh! le puis-je? Oui, vous le pourrez avec le ſecours d'en-haut. Tranſportez-vous dans un monde nouveau. Ma ſœur, croyez-vous que je meure? Le croyez-vous? Répondez-moi. J'eſpere que vous ne mourrez pas; mais Dieu le ſait. Suis-je en danger? Vous y avez été, vous y pouvez retomber encore. La volonté de Dieu ſoit faite; mais j'ai beaucoup de choſes à arranger. Je vous prie..... Ma ſœur, vous ſerez mon Exécutrice; c'eſt à vous que je confierai mes volontés. Ah! mon cher ami, j'eſpere.... oui... le Ciel me préſervera du malheur de les exécuter; mais comptez.... J'y compte. Une foibleſſe, qui lui

ôta la connoiſſance, interrompit leur entretien. Il fut très-mal. Il revint à lui peu à peu au bout d'une demi-heure ; mais dans un aſſoupiſſement & un accablement extrêmes. Madame de Saint-Sever ferma ſes rideaux, & a paſſé le reſte de la nuit à ſon chevet, ſans lui parler. Il a dormi deux heures ; le redoublement a été bien moindre. Ce matin, les Médecins le trouvent beaucoup mieux. Je n'ai pu m'empêcher de dire à Madame de Saint-Sever combien je l'avois admirée. Hélas ! Monſieur, m'a-t-elle dit, qu'il en coûte dans ces terribles occaſions ! Mais peut-on ſe refuſer à ces triſtes devoirs ? C'étoit à moi de préparer mon frere ; des annonces faites avec plus d'appareil l'auroient effrayé, il ſe ſeroit

cru mort ; & cet effroi, joint à la foibleſſe que lui donne ſa maladie, n'auroit ſervi qu'à abattre ſon ame, au lieu de la ſoutenir. On ne peut trop tôt faire ſonger un malade à recourir à Dieu; mais il faut éviter de lui donner des terreurs, auſſi pernicieuſes peut-être pour l'ame que pour le corps. Il faut le préparer, lui faire ſavoir ſon état ; mais c'eſt à des amis chéris à ſe charger de lui dire cette effrayante vérité ; la tendreſſe & la confiance ſont-elles jamais auſſi néceſſaires ? Le Marquis a voulu à la fin de ſon accès parler d'affaires à ſa ſœur, & mettre ordre à ſa conſcience. Vous êtes mieux, a-t-elle dit, il vous faut du repos ; tranquilliſez-vous, mon cher, n'appréhendez rien, je ſuis toujours auprès de vous. Si je retombois en dan-

ger.... Je m'en appercevrois, mon ami, & je vous en avertirois. Vous me le promettez ? Oui, je vous le promets. J'aurois un legs considérable à faire. Mon frere peut-il écrire sans danger, Monsieur ? a-t-elle dit au Médecin. Il a répondu qu'il seroit très-imprudent de lui permettre cette agitation. Hé bien, a dit Roselle, je vous dirai.... si je meurs.... je n'ai pas besoin de testament avec vous.... Mais M. de Saint-Sever ? Je vous réponds de lui comme de moi. Mais peut-être, ma sœur, l'objet de ma générosité ne vous en paroîtra pas digne. Ah ! mon frere, si j'étois assez malheureuse pour avoir ce triste devoir à remplir, ce ne seroit point l'objet de vos dons, quel qu'il fût, que je verrois, ce seroit vous.

Je ſaurois reſpecter.... Elle n'a pu retenir ſes larmes, ni étouffer ſes ſanglots. Le Marquis, levant avec peine la tête, l'a regardée dans cet état. Il lui a ſerré tendrement la main, ils ont ceſſé de parler; & peu à peu il s'eſt aſſoupi. J'ai engagé Madame de Saint-Sever à profiter de cet intervalle pour prendre un peu de repos.

4 Mars.

Le mieux continue; le Médecin eſpere beaucoup. La fievre diminue, le ſommeil d'hier fut ſuivi d'un réveil doux. Le redoublement de cette nuit s'eſt pourtant encore fait ſentir; mais le tranſport n'a pas été ſi violent. Il nomme toujours Léonor, je n'ai pu diſtinguer que ce mot, & ceux-ci : *la religion*, *l'honneur*,

l'amour, quelquefois, *ma ſœur.... ma chere ſœur.... pardonnez.... pardonnez.... la vertu....* Il s'agitoit beaucoup en prononçant ces paroles. L'accès n'a pas duré. Il a été fort tranquille ce matin. M. de Saint-Sever ne bouge pas de l'antichambre. Il veut abſolument entrer ; mais comme nous craignons tout ce qui pourroit cauſer quelques émotions au malade, & qu'il n'a pas revu ſon beau-frere depuis ce qui ſe paſſa entr'eux il y a ſix ſemaines, nous n'avons encore oſé l'introduire ; c'eſt même un ſurcroît d'embarras pour ſa femme & pour moi. Elle ſoutient toute cette fatigue avec une force & un courage étonnant ; elle eſt exactement la garde de ſon frere.

5 Mars.

Ne vous l'ai-je pas toujours dit, Madame, que M. de Saint-Sever ne ſavoit que déranger & faire mal en voulant faire bien? Le malade avoit paſſé une aſſez bonne nuit, le redoublement a été plus court & moins violent que celui d'hier. Le Marquis dormoit profondément ce matin à huit heures. Madame de Saint-Sever & moi nous dormions auſſi dans tout l'accablement où jettent pluſieurs nuits de veille. M. de Saint-Sever a profité de ce moment de liberté pour entrer. Il a écarté les gens, & s'eſt jetté à corps perdu ſur le pauvre Roſelle qu'il a réveillé en ſurſaut. Eh! bon jour, mon ami; eſt-ce que tu ne voudrois plus

me voir ? Je t'aime comme mon fils. . . . Il pleuroit. Le Marquis tout étonné, ne ſavoit qui lui parloit ; le bruit que nous avons entendu nous a fait accourir. Quoi ! Monſieur, l'auriez-vous éveillé ? a dit Madame de Saint-Sever. Eſt-ce qu'il dormoit ? Eh ! ſans doute. Je ſuis fâché d'avoir ſi mal pris mon tems ; auſſi pourquoi m'avez-vous empêché d'entrer dans d'autres momens? Mon enfant, a-t-il dit au Marquis, ne me ſais pas mauvais gré ; je n'y pouvois tenir davantage. Je vous remercie de votre amitié, a répondu le malade. Tu me parois bien foible. On te gouverne mal. Si tu voulois t'en fier à moi . . . . de bons reſtaurans, de vieux vin de Bourgogne . . . . Que propoſez-vous, mon cher ? a dit la Comteſſe, la fievre n'eſt point

encore passée.... Je ne propose rien, mais.... Enfin, tu as été bien mal, on t'a cru mort; ma foi je l'ai pensé aussi : voilà une terrible secousse, mon ami. Hé bien, ferons-nous encore des folies ? J'ai sur le cœur que tu m'aies sçu mauvais gré.... Petit mutin, que je t'embrasse encore. Les signes que lui faisoit Madame de Saint-Sever pour l'empêcher de pousser trop loin cette conversation n'auroient pu l'arrêter. L'arrivée du Médecin l'a seule interrompu. Seroit-il plus mal ? a-t-il demandé en entrant, effrayé sans doute de nous voir tous auprès du lit. Il a trouvé un peu d'émotion au malade, & l'auroit jugé moins bien s'il n'avoit appris l'événement de son réveil. Il nous a fait retirer tous. M. de Saint-Sever

prétend que c'eſt un ignorant, & vouloit nous amener deux ou trois Charlatans qu'il protege. Sa femme l'a prié de laiſſer faire le Médecin ordinaire. Le Comte s'en eſt allé, en diſant que puiſqu'on ne vouloit pas l'en croire il ne s'en mêleroit plus. Roſelle a réellement été beaucoup moins tranquille depuis ce réveil. Le redoublement a été plus fort ; il eſt mieux à préſent, l'accès eſt fini, mais l'accablement eſt toujours extrême.

6 Mars.

Nous n'avons plus, graces au Ciel, à craindre pour ſa vie, il n'a plus de fievre : une petite émotion, cette nuit, a ſeule marqué l'heure de l'accès. Le Médecin aſſure que c'eſt le der-

nier ; mais je crois que la convaleſcence ſera longue. Sa langueur, ſa mélancolie ne font qu'augmenter. Il a fait appeller ſon Valet-de-chambre tantôt. Il a voulu qu'on le laiſsât ſeul. J'ai ſçu que c'étoit pour demander ſi Léonor avoit été inſtruite de ſon danger. On lui a dit que Marton étoit venue tous les jours ; il a recommandé qu'on la lui fît parler. Je ſaurai ce qu'il lui dira.....

Elle vient d'arriver ; il l'a vue ; nous nous ſommes retirés à ſa priere. Voici ce que Marton m'a répété. « Je ne puis écrire à votre » maîtreſſe ; mais dites-lui que » j'ai bien expié.... qu'elle ſeule » m'attache à la vie, & que ſi » je reviens..... Priez-la de m'é- » crire, une ligne, un mot.... » Elle ne voudroit pas me venir

» voir?.... Au moins qu'elle » m'écrive. Adieu, Marton ». De profonds soupirs ont interrompu souvent ce discours. Il m'a paru extrêmement rêveur depuis ce moment; nous avons été deux heures auprès de lui sans qu'il nous ait rien dit. A la fin, s'adressant à Madame de Saint-Sever, il lui a demandé si elle n'étoit pas excédée. Elle l'a voulu rassurer. Reposez-vous, ma sœur, je vous en conjure; je ne suis plus en danger, retournez cette nuit chez vous. Mais continuez-moi vos soins pendant le jour. Elle vouloit rester encore, mais il l'a priée avec instance de s'aller reposer. Il a exigé la même chose de moi. Nous allons le quitter ce soir. Je ne vous écrirai plus chaque jour comme j'ai fait jusqu'ici; mais je vous informe-

rai de tout ce qui pourra vous intéreſſer, & ſur-tout des progrès de la guériſon. Adieu, Madame, la reconnoiſſance de Madame de Saint-Sever me confond; de grace ne me parlez plus de la vôtre.

LETTRE LIV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 8 Mars.

Le Marquis eſt abſolument hors de danger, Madame; depuis trois mois la fievre a ceſſé, les Medecins le trouvent dans la meilleure convaleſcence; mais ſon eſprit & ſon cœur ne ſont pas guéris. Madame de Saint-Sever paſſe encore les journées entieres auprès de lui. Il me pa-

roît rêveur, triſte & contraint. Je crois que ſon ame eſt déchirée par quelque violent combat. Je tremble d'en avoir deviné la cauſe. Il regarde ſa ſœur de tems en tems; il ſoupire & baiſſe les yeux. D'autres fois il s'agite. Il s'anime par ſes réflexions, & au mouvement de ſes levres je juge qu'il parle ſeul. Nous ne pouvons le retirer de ſes profondes rêveries. Je ſais qu'il a reçu ce matin un billet de Léonor. Il l'a relu bien des fois, & l'a mis ſous ſon chevet. Je l'ai trouvé moins triſte depuis, mais plus diſtrait encore. Ne ſoyez plus inquiete de ſa ſanté, Madame; je ſuis moi-même pleinement raſſuré. Les ſoins que j'ai eu le bonheur de lui rendre m'en ont, je crois, fait un ami ſincere, & je ſens qu'ils m'ont attaché plus fortement à lui.

LETTRE LV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 8 Mars.

QUELLE épreuve pour ma tendreſſe, mon cher Marquis! Ah! je n'aurois pu vous ſurvivre. Je me ſuis preſque reproché des réſolutions.... un ſacrifice. La vertu, l'honneur devroient-ils donc cauſer des remords...? J'ai tremblé pour votre vie. Le Ciel vous l'a rendue, puiſſe-t-elle être fortunée! Vous ſavez s'il m'eſt poſſible de vous aller voir. Ecartez ce deſir, cher Roſelle, ſongez à quel combat vous me livrez. Adieu. Si vous vivez, ſi vous êtes heureux, je ne ſerai pas tout-à-fait malheureuſe.

LETTRE LVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 11 Mars.

J'ÉTOIS encore si foible il y a trois jours, que je ne pus te répondre, chere & tendre amie. Je profite du premier instant où je puis tenir la plume, pour te remercier. L'aspect horrible de la mort m'a fait voir tous les objets dans leur vrai point de vue.... Dans ces momens les préjugés disparoissent, l'orgueil s'anéantit. Je ne livrerai plus de combats à ta vertu, je brûle de te voir; mais la bienséance exige que tu ne viennes pas.... Adieu, chere idole de mon ame, chere moitié de moi-même. L'accablement où je suis encore, ne

me permet pas de me livrer plus long-tems au plaisir de t'écrire.

LETTRE LVII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 15 Mars.

Le malade commença à se lever il y a quatre jours, Madame ; ses forces reviennent. Valville est venu tantôt à sa porte. Le Marquis m'a prié de faire ensorte qu'il n'entrât point. Je suis descendu, & je lui ai dit que Roselle ne recevoit encore personne. Il ne m'en a point paru persuadé ; mais il a pris ce refus en souriant. Je ne sais point me fâcher contre un frénétique, m'a-t-il dit, je vois que son cerveau est entrepris ; quelle extra-

vagance ! Il m'a demandé ſi le Marquis n'étoit pas toujours paſſionné pour Léonor. Je lui ai dit que je n'étois point ſon confident ; mais que je ne croyois pas que ſon amour fût rallenti, & que j'en avois un véritable chagrin. Il eſt honteux que cette fantaiſie dure ſi long-tems, a-t-il dit, j'en rougis pour lui, cela eſt d'une ſottiſe. . . . Adieu, Monſieur, j'attendrai que cette folie ſoit paſſée, pour le revoir, je ne ſais point forcer les barrieres. D'ailleurs la chambre d'un malade eſt un lieu de ſupplice pour moi. Il n'eſt plus en danger, cela me ſuffit. Je crois, Madame, que cet homme doit avoir le cœur dur. J'ai trouvé en entrant Madame de Saint-Sever ſeule avec ſon frere. Il avoit l'air tendre & fort agité,

J'ai, m'a-t-il dit, mon cher Ferval, des affaires importantes à communiquer à ma sœur; permettez-vous?..... Je vous laisse, ai-je dit, & je suis sorti. Je ne sais point ce qu'il vouloit lui dire; mais je crains ce que je n'ose même penser. Vous le saurez par Madame de Saint-Sever.

LETTRE LVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 17 Mars.

Oh! ma secourable amie, quelle scene j'ai à vous décrire! Je ne sais si j'en aurai la force, mon ame s'est épuisée dans la crise, elle est encore dans la vive agitation qui succede à de violens efforts. Je tâcherai pourtant

tant de reprendre mes esprits.... Que j'ai besoin de me fortifier contre ma tendresse & ma compassion pour un frere malheureux!

Nous étions restés seuls le Marquis & moi; il me paroissoit en être bien-aise. Je démêlai dans ses regards & dans son embarras qu'il avoit quelque chose à me dire; il n'osoit: des témoignages de ma tendresse aiderent sa confiance & ouvrirent son cœur. C'est une sœur bonne & généreuse que j'embrasse, dit-il, en jettant ses bras au tour de mon col, elle daignera m'écouter, je l'espere, & je l'en supplie. Je lui répondis par des caresses affectueuses. J'ai recouvré ma santé, continua-t-il; mais la cause de mon mal n'est pas détruite, elle est dans

le fond de mon cœur. J'aime ; ce seul mot vous rendra raison de toute ma conduite passée envers vous. Je vous l'ai caché, tant qu'en le découvrant, je n'aurois fait que vous accabler de mes peines, & que je me suis flatté de mettre des bornes à ma passion. Aujourd'hui qu'elle m'a conduit aux portes du tombeau, & qu'il n'est peut-être qu'un moyen de me rendre à la vie, je dois vous exprimer l'excès de mon amour, pour intéresser votre tendresse. Ah ! si je vous parlois des maux que j'ai soufferts ! Vous pouvez en juger, ma sœur, par l'état où vous m'avez vu, & dont vos soins généreux viennent de me tirer ; achevez votre ouvrage, & permettez que je cesse d'être malheureux, & que je vive encore pour vous.

Moi, mon frere ! La moitié de ma vie eſt à vous, ſi elle peut contribuer à votre bonheur. La perſonne que vous aimez eſt-elle digne de vous ? .... Oui, ma ſœur, elle eſt honnête & vertueuſe : l'honnêteté & la vertu ſont les ſeules diſtinctions des ames ; avec de tels ſentimens, elles ſont toutes égales, & naturellement unies. Sur le théâtre, ou ſur le trône, elles méritent également l'hommage de nos cœurs. L'état aviliſſant auquel le ſort a condamné ma Léonor. .... Léonor ! Oh ! mon frere ! Hélas ! ma ſœur, c'eſt un malheur pour elle que ſon état, ce n'eſt pas un crime, ce n'eſt pas même un engagement au crime.

Quoique prévenue, je n'avois pu m'empêcher de me récrier

au nom de Léonor. Cependant pour ne pas rebuter mon frere, je compoſai mon viſage, & je lui dis, d'un air aſſez tranquille, que le choix ſeul d'un tel état étoit un titre ſuffiſant de condamnation. Comment en effet peut-on croire honnête une fille qui proſtitue volontairement ſon nom à la honte ? La vertu ſe tient enveloppée dans l'honneur ; & lors même qu'une femme vient de la bannir de ſon cœur, elle tâche d'en conſerver les apparences ; il n'y a que le vice qui puiſſe embraſſer par choix l'infamie. Eh ! ſavez-vous, ma ſœur, ſavez-vous comment elle a été réduite à cette extrémité ? m'a-t-il dit ; il ne faut pas ſe hâter de juger les malheureux. Reſpectons-les, leurs fautes ne ſont ſouvent que

de nouveaux malheurs involontaires. L'indigence les traîne au premier asyle qui se présente ; & si, quand ils s'apperçoivent de ce qu'ils ont perdu dans l'opinion publique, ils se renferment dans la vertu qui leur reste, ne méritent-ils pas toute notre indulgence, toute notre compassion ? Plaignons-les, plaignons-les, ma sœur, pleurons sur eux avant de les juger. . . . Je sais, mon frere, qu'envers les malheureux l'indulgence est justice ; mais ne vous laissez point abuser par votre sensibilité. Pouvez-vous croire que si votre Léonor eût été vertueuse, l'Opéra eût été pour elle une ressource, son unique ressource ? La vertu embrassera la misere pour s'affranchir de la honte ; elle n'aura point recours à la honte pour se

ſouſtraire à la miſere. Léonor pouvoit vivre du travail de ſes mains, de ſes ſervices, des bienfaits des ames charitables. La ſervitude choiſie par beſoin eût offert du moins en elle une miſere reſpectable ; en préférant l'Opéra, ſon cœur s'étoit livré d'avance à la corruption & au crime. Pourroient-elles vivre du ſeul produit de leurs talens, ſans celui de leurs charmes, ces malheureuſes qui ſouvent n'ont pour elles que leur beauté, & qui fondent leurs projets de fortune ſur les paſſions déréglées qu'elles allument ? Mais quand leurs intentions ſeroient pures, continuellement attirées au crime par tous les enchantemens imaginables de la ſéduction, eſt-il poſſible qu'elles ſe tiennent attachées à la vertu, qui ne leur offre que des privations & des peines ?

Celle qui ſera capable d'un attachement ſi courageux, ſera forcée, par ſa vertu même, de s'éloigner du danger ſi preſſant de la perdre. . . . Eh ! quoi ! s'écria-t-il, avec l'air d'un homme qui fait effort pour ſe contenir, il ne pourroit y avoir une fille d'Opéra vertueuſe ? Le Public, Madame, le Public qui eſt méchant & injuſte, qui flétrit ces filles avant que leur conduite les ait deshonorées, le Public en nomme ! . . . Ne nous échauffons pas, lui dis-je, il n'y auroit plus moyen de raiſonner, nous oublierions bientôt que nous ſommes frere & ſœur, & nous laiſſerions là notre objet. Permettez-moi donc de vous dire qu'en général les Actrices qui paſſent pour honnêtes, ne ſont peut-être que les plus

décentes ; que s'il en eſt qui obtiennent de juſtes égards, ce ſeront des filles à talens, qui n'ayant fait que céder à l'impulſion du génie & au deſir de ſe diſtinguer, pourront ne s'occuper qu'à mériter les ſuffrages du Public, & la conſidération flatteuſe attachée aux grands ſuccès. Mais il me ſemble (ne vous en offenſez point, mon frere), il me ſemble que Léonor n'eſt nommée ni parmi les Actrices que l'on admire, ni parmi celles que l'on ménage. . . . Que m'importe, ma ſœur, l'opinion publique, ſi je me ſuis aſſuré qu'elle eſt injuſte ? Livreriez-vous un innocent à la fureur d'une populace prévenue, que la calomnie auroit ſoulevée ? Je conviens, mon frere, qu'il faut ſe défier des préjugés du Public ; mais il

le faut bien plus encore de nos paſſions. Vous êtes jeune, droit, honnête, franc. Ces filles habiles à prendre toutes ſortes de viſages, & à jouer toutes ſortes de rôles, ſavent combien l'hypocriſie peut en impoſer à la candeur, & juſqu'où un maſque de vertu peut mener un cœur comme le vôtre. Tant de gens plus expérimentés, & plus clairvoyans que vous, ſe ſont laiſſé prendre à leurs maneges, elles ont fait le malheur, la ruine, la honte..... Je le ſais, m'a-t-il dit; mais j'ai tant de preuves de la vertu de Léonor, je l'ai trouvée ſi franche, ſi noble, ſi déſintéreſſée! Il ne lui manque qu'un état, qu'un nom plus reſpectable, pour être la femme la plus digne de tous les hommages. Qui me blâmeroit de

récompenſer ſa vertu? Des gens qui n'en auroient pas ſans doute. Je réparerai vis-à-vis d'elle les torts de la fortune; je la ferai ce qu'elle doit être; & le Public qui calomnie Léonor, aura des égards pour la Marquiſe de Roſelle.

Il s'arrêta, & ſoupira, comme un homme qui vient de ſoulager ſon cœur d'un grand poids. Je l'obſervois; il me parut pendant quelques inſtans ne s'occuper que de ce plaiſir; & animé comme il l'étoit, je crus qu'il ne m'écouteroit pas, qu'il ne m'entendroit pas, ſi je combattois dans ce moment là ſon deſſein. Il avoit d'abord voulu le juſtifier par une apologie préliminaire. Je n'aurois pas dû peut-être conteſter ſi long-tems ſur un point que je pouvois lui paſſer, ſans

affoiblir les grands coups que j'avois à lui porter. Mais la vérité & l'indignation m'avoient entraînée. Après un assez long silence, le Marquis revint comme d'une distraction, & me regarda d'un œil qui me demandoit une réponse. Je l'avois toute prête.

Aurez-vous assez de sang-froid pour m'écouter, & de courage pour m'entendre, lui demandai-je ? Je l'espere, me répondit-il, je le dois, je tâcherai ; mais ma sœur, ajouta-t-il, en me souriant, le préjugé a son yvresse, ses fougues, comme la passion. C'est pour vous, mon frere, que je plaide. Il faut passer quelque chose au zèle d'une sœur ; mon premier préjugé, dans cette cause, est pour vous ;

c'eſt un préjugé d'entrailles ; il commande à tous les autres, & il n'y a que le devoir, & vos vrais intérêts dont il ne me preſcrive point de me relâcher. Je ménagerai même autant qu'il me ſera poſſible l'objet de votre paſſion. Ah ! plût au Ciel, mon frere, plût au Ciel, que cette fille fût telle que vous la voyez, je me repoſerois ſur elle du ſoin de votre honneur. Si elle eſt vertueuſe, elle vous ramenera à des ſentimens délicats & honnêtes, qu'une aveugle paſſion peut ſeule vous faire trahir. Si l'honneur parloit encore à ſon ame, elle auroit horreur de vous avilir pour s'élever. Si elle vous aimoit, elle ne conſentiroit jamais à vous expoſer aux dégoûts, aux chagrins, aux repentirs, aux malheurs, qu'entraîne une démar-

che flétriſſante. Si elle étoit ſage, elle fuiroit un état où elle ne ſentiroit ſon élévation que par des amertumes.

Ne vous flattez pas, mon frere, votre nom n'eſt pas aſſez beau pour effacer toute l'ignominie du nom de Léonor, pour n'en être pas lui-même terni. Vous ſeriez plus flétri de ſon nom, qu'elle ne ſeroit honorée du vôtre ; & quand le Public auroit quelques égards pour la Marquiſe de Roſelle, eſpérez-vous qu'il vous ménageroit, ce Public que vous n'auriez pas reſpecté, ce Public qui ſait que votre naiſſance vous impoſe le devoir de vivre avec plus de décence & de dignité, ce Public ſi jaloux de venger l'honneur dont il eſt le légiſlateur & l'arbitre, qui eſtime que c'eſt dans le cœur de

vos pareils qu'il doit réſider dans toute ſa pureté, dans toute ſa majeſté, & qui frappe d'opprobre tous ceux qui oſent en violer les loix ſacrées ? Vous trouverez ſans doute des approbateurs parmi ces frondeurs vains & mépriſables, qui toujours oppoſés au Public, s'élevent contre les opinions les plus légitimes, pour être diſpenſés des devoirs & des bienſéances qu'elles impoſent ; hommes faux & vils, dont l'inſolent ſuffrage eſt une tache. Vous trouverez des partiſans, parmi ces amis lâches, ces complaiſans intéreſſés à vous flatter ; vous en trouverez encore parmi ces hommes capricieux & bizarres, qui prennent plaiſir à approuver & à défendre les écarts de ceux qui ne les intéreſſent pas ; mais interrogez la conſcience de ces

gens-là, demandez-leur s'ils feroient de sang-froid la même démarche, s'ils l'approuveroient dans leurs enfans, dans leurs freres ; leur ame se soulevera contre cette idée, & j'oserois défier leur bouche de démentir leur sentiment intérieur. Tout ce que vous pourriez attendre de plus consolant, ce seroit la pitié des ames sensibles & indulgentes, la compassion que l'on a pour les malheureux, & les insensés ; oui, mon frere....

Il avoit la tête baissée & les yeux à demi-fermés, en homme qui écoute avec une attention profonde. Comme je m'arrêtois, il me dit en levant la tête, qu'il n'iroit point chercher sa justification & son bonheur dans l'opinion d'autrui, & qu'il auroit pour lui sa bonne conscience,

ſon amour, ſa Léonor .... & du vrai honneur, ajouta-t-il vivement, en faiſant un geſte de fierté, du vrai honneur, Madame, la vertu ..... La vertu, m'écriai-je, (je ſentois ma tête s'échauffer & mon ame s'exalter) la vertu, mon frere, votre conſcience? vous en attendriez votre conſolation & votre repos! Elles vous puniroient tous les jours de votre vie de votre indigne alliance, où vous les auriez pour jamais abjurées aux pieds des Autels. Elles vous mettroient tous les jours ſous les yeux la bienſéance, la juſtice, la raiſon, la nature, offenſées & violées dans cet odieux ſacrifice de vos devoirs. De quel droit, vous citoyen, vous décoré de prérogatives & d'honneurs, de quel droit intervertiriez-vous l'ordre de la

ſociété, qui, en diſtinguant les conditions pour le bien de l'État, s'eſt promis à juſte titre, que ceux qu'elle plaçoit dans un rang honorable, ne ſeroient ni aſſez lâches, ni aſſez ingrats pour en troubler l'harmonie par leur propre aviliſſement? Elle a attaché des devoirs aux diſtinctions, & vous en violerez audacieuſement les loix, parce que ces loix, qui s'accordent avec la religion & la vertu, ne ſe ſont choiſi pour dépoſitaires que vos cœurs, pour garans que votre délicateſſe, pour vengeurs que la honte & le mépris public! De quel droit vous, plus particulierement chargé par votre rang du dépôt auguſte des mœurs publiques, dégradez-vous la Nation, en lui raviſſant, autant qu'il eſt en vous, ces

mœurs précieuſes dont vos ayeux vous avoient tranſmis l'exemple ? Il faut donc que vous ceſſiez d'être citoyen, & que vous vous déclariez l'ennemi de l'ordre ; & cet ordre vous ne l'aurez pas ſeulement enfreint pour vous-même, vous l'aurez auſſi troublé dans les autres : la contagion de votre exemple entraînera une foule de jeunes inſenſés, ſéduits par ces malheureuſes, qu'un tel ſuccès aura rendu plus entreprenantes. Que répondrez-vous à votre patrie, qui vous reprochera de n'avoir nourri en vous de ſon plus pur ſang, qu'un enfant indigne & dénaturé ? Que lui répondrez-vous, lorſqu'elle vous reprochera cet aviliſſement des ames, cette baſſeſſe devenue plus commune, dont vous aurez été, même ſans le vouloir, un

des principaux instrumens? Que répondrez-vous à tant de familles éplorées & divisées, qui vous accuseront d'avoir frayé pour leur désolation le chemin du deshonneur? Que répondrez-vous à votre propre famille, qui vous demandera pourquoi vous avez flétri son nom? Ce nom n'est point à vous, puisqu'il n'est point à vous seul, & la tache que vous y imprimerez sera un crime contre tous ceux qui le porteront. Ils se verront tous les jours confondus avec vous & vos enfans; ils seront tous punis pour un seul coupable. Cette famille honorée jusqu'à vous, jusqu'à vous, fait pour la venger de quiconque oseroit la flétrir, vous n'aurez vécu que pour attacher à son nom une célébrité d'infamie.... & vos enfans!...

Le Marquis de Roſelle donneroit à ſes enfans Léonor pour mere ! Léonor ! Et quelle autre mere leur donneroit leur plus cruel ennemi ? Vous leur devez un ſang pur comme vous l'avez reçu de vos peres. Ce ſang s'éleveroit contre vous ſi vous le mêliez avec un ſang vil & corrompu.... Vous frémiſſez..... Jettez les yeux ſur ces enfans, malheureux à jamais par leur naiſſance, qui portent ſur leur front dans la ſociété un caractere de proſcription. Ils ſont là comme des coupables humiliés par le ſentiment de leur indignité. Ils voyent fuir devant eux les familles & les honneurs qui venoient au-devant de leurs ancêtres. Ils ont tous les jours des ſujets de pleurer leur naiſſance ; tous les jours ils ont à rougir de

leur mere ; le Public les appelle les enfans de Léonor, comme s'il disoit les enfans de l'opprobre. Ils transmettent leur honte & leur malheur à leur postérité, cette tache héréditaire est encore empreinte sur le front de leurs petits fils ; & vous ne préféreriez pas la mort à la douleur, au tourment d'être pere à ce prix ?...

Hé bien, mon frere, votre amour, votre Léonor, suffiroient-ils à votre félicité ; Léonor qui elle-même ne pourroit jamais être heureuse ? Elle est aujourd'hui tout pour vous, parce que vous ne la possédez point, & que dans votre yvresse vous n'avez que le sentiment d'un amour qui desire. Mais si vous la possédiez, vous éprouveriez en perdant peu-à-peu de cette yvresse, qu'il manqueroit

de jour en jour quelque chose à votre bonheur. Vous sentiriez renaître en vous les anciens besoins d'une ame honnête ; vous entendriez insensiblement la conscience, l'honneur, la nature, vous redemander leurs premiers droits. L'amour seul ne remplit pas tous nos devoirs, il ne peut faire seul notre bonheur. La passion est une illusion, un état violent de l'ame, elle ne sauroit ni durer, ni nous tromper toujours. Les bouillons de l'âge se calment, les charmes qui vous ont séduit se flétrissent, & le tems arrive où l'on se juge soi-même plus sévérement que n'ont fait les autres, parce qu'on est aigri contre soi par le repentir & les remords. On rougit de ses folles amours ; on pleure sur des fautes irréparables, & l'on don-

neroit la derniere moitié de ſa vie pour racheter la premiere. Oh ! mon frere, ſur quoi vous flatteriez-vous que vous ſerez toujours amoureux, toujours aimé, toujours heureux ? Qui vous le garantit ? Léonor ? Votre cœur ? Tant de paſſions ont fini par le déſeſpoir avec de pareils garans !

Le Marquis étoit interdit & immobile ; je crus ſon ame ébranlée, j'inſiſtai. Je ſuppoſe, comme vous le voyez, que Léonor a toutes les bonnes qualités qu'elle affecte ; qu'elle ſent toute la paſſion qu'elle vous témoigne ſans doute ; que votre illuſion ſur les premieres années de ſa vie ne ſe diſſipera jamais ; qu'elle vivra comme ſi elle étoit née de votre ſang, comme ſi elle avoit été élevée dans votre

famille ; qu'elle gouvernera & conduira votre maiſon avec autant de dignité que de ſageſſe ; qu'elle ſera auſſi tendre mere que fidele épouſe ; qu'elle pourra donner à vos enfans, des principes, des ſentimens, des exemples, une éducation qu'elle n'aura point reçue ; que.... Et moi je ſuppoſe, s'écria-t-il tout d'un coup dans une ſorte de fureur, qu'une ſœur qui aime ſon frere, le plaint s'il ſe trompe, & ne l'inſulte pas ; que le Marquis de Roſelle ſent mieux ce qui peut le rendre heureux que la Comteſſe de Saint-Sever, & qu'il eſt libre, indépendant, maître de diſpoſer de lui, malgré tous ceux qui s'y oppoſeroient. A ces mots il ſort bruſquement. Je cours à lui, je l'arrête ; il réſiſte. Mon frere.... Je n'ai point de ſœur ; il

il fait un mouvement pour ſe dégager. Il m'échappoit. O mon pere ! m'écriai-je, ô ma mere ! venez à mon ſecours. A ces noms ſacrés, il treſſaille, s'arrête, & ſe laiſſe conduire ſur un ſopha. Je reſtai debout devant lui ; ſes yeux étoient fermés, ſa reſpiration s'embarraſſoit dans ſes ſoupirs. Juſques-là pendant notre entretien la chaleur du zele m'avoit ſoutenue & élevée au-deſſus de moi-même : j'étois dure, je ne penſois pas qu'il ſouffrît de mes diſcours ; j'examinois ſeulement s'il réſiſtoit ou s'il s'ébranloit. Il n'étoit pas alors queſtion de le plaindre, mais de le terraſſer, de changer ſon cœur. Je frappois, je tonnois ſans égards, ſans ménagemens, ſans pitié. Mais ici la tendreſſe & la ſenſibilité re-

prirent tous leurs droits. Je craignis pour la ſanté de mon frere, mon attendriſſement ouvrit mon cœur aux larmes, j'en arroſai une de ſes mains que je ſerrois dans mes mains tremblantes. Il ouvrit les yeux, ſon regard me reprochoit tendrement ſon état & ſollicitoit ma compaſſion. Il mêla ſes pleurs aux miens. O ma ſœur! s'écria-t-il. O mon frere! lui dis-je, pardonnez-moi ma cruauté; je ſuis toujours votre ſœur. Oui, vous l'êtes, repliqua-t il d'une voix entrecoupée; pardonnez, & je ſuis votre frere. Nous reprîmes peu à peu nos eſprits; je crus même entrevoir ſur ſon viſage un rayon de ſérénité. Il me dit d'une voix douce, d'une voix qui eût pénétré l'ame la plus inſenſible, ma ſœur! il accompagnoit ce mot

d'un ſourire, (c'étoit le ſourire de l'affliction & de la tendreſſe tout-à-la fois) ma ſœur, je crains de vous avoir dit quelque choſe d'offenſant, je ne le ſais pas; mais ſi cela eſt, nos larmes viennent de l'effacer. Vous avez vu l'excès de ma paſſion pour.... (Il ne nomma point Léonor). Mon deſſein vous le marque aſſez : vous l'avez combattu, vous le deviez ; mais vous raiſonniez contre un homme amoureux ; il ne pouvoit être perſuadé. Je n'ai rien répondu à la plûpart de vos raiſons ; je ſentois pourtant dans mon cœur que j'avois quelque choſe à vous répondre. Je ne pourrois vous dire quoi ; vous ne l'auriez peut-être pas goûté. Il me paroiſſoit à moi ſans replique. Pardonnez-moi, ma ſœur, je ne puis renoncer à

ma réſolution ; tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt de ne pas en hâter l'exécution, comme je l'avois projetté. Je penſerai à tout ce que vous m'avez dit, & je vous donne ma parole d'honneur que je ne ferai aucune démarche relative à cet objet ſans vous en informer ; êtes-vous contente ? Il me ſemble que c'eſt aſſez gagner ſur moi. Que ma ſœur faſſe à ſon tour quelque choſe pour ſon frere, elle eſt mon amie, elle aime mon repos ; elle ſe mettra à ma place, elle ſentira l'horreur de mon état, & peut-être, a-t-il ajouté en baiſſant la tête & la voix, peut-être conſentira-t-elle à mon bonheur.

Il avoit les yeux remplis de larmes. Je lui répondis de la maniere la plus affectueuſe ; je

le remerciai de la promeſſe qu'il m'avoit faite : nous nous embraſſâmes tendrement. Le Comte de Saint-Sever entra quelque tems après.

Que dois-je craindre, que dois-je eſpérer, ma tendre amie ? Nous avons gagné du tems, c'eſt quelque choſe ; mais il eſt ſi épris de cette créature, ſi faſciné ! Tout eſt perdu ſi nous ne le déſabuſons ſur l'idée qu'il a de ſa vertu, ou il faudra que des voies rigoureuſes.... O ma chere ! il en mourroit de douleur. Son honneur ou ſa vie, quelle alternative ! Soutenez-moi, affermiſſez-moi. Je l'aime, & s'il profitoit de certains momens où mon cœur eſt tout à l'amitié, je le ſens, je ne lui réſiſterois pas. Comme je deſirerois que cette fille n'eût contr'elle que la pau-

vreté & une naiſſance obſcure ! J'irois la chercher & l'amenerois par la main à mon frere. Je fais cas de la naiſſance, parce que c'eſt une obligation de plus d'être honnête ; mais c'eſt au fond un préſent du haſard, ſouvent inutile au bonheur ; & je ſuis bien loin de mépriſer ceux qui n'en ont pas. Rien n'eſt bas à mes yeux que le vice. Dès qu'une telle femme porteroit le nom de mon frere ; reſpectable par ſa vertu, honorable par le nom de ſon mari, elle deviendroit mon amie, ma compagne. Ma familiarité avec elle ſeroit pour le Public un témoignage de ſon mérite ; & quand elle ſeroit aimée & portée par une famille, d'où ſa naiſſance ſembloit l'exclure, le Public n'oſeroit point ne la pas reſpecter, il ceſſeroit bientôt de

blâmer mon frere. Mais un état infame, une vie scandaleuse ! Non, ma chere Comtesse, je serois la derniere des femmes, si je donnois les mains à une pareille horreur. Aidez-moi, ô mon amie! Consolez moi, plaignez-moi, conseillez-moi.

LETTRE LIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 20 Mars.

QUELS conseils puis-je vous donner, tendre & sage amie, que vous ne puisiez vous-même au fond de votre cœur ? C'est lui, c'est lui seul qui vous a guidée, il vous a bien conduite ; mais vos raisons, si solides, si justes, ne pouvoient que glisser

ſur l'eſprit de votre malheureux frere ; ſa paſſion l'aveugle. La tendreſſe que vous lui avez montrée ; ce trait de ſentiment, qui m'a fait répandre des larmes ; le ſouvenir ſacré d'un pere & d'une mere que vous lui avez rappellé ſi pathétiquement : voilà ce qui l'a forcé à vous entendre, à vous promettre de retarder au moins ce mariage affreux, & de ne le pas faire ſans vous en avertir. Continuez, ma chere Comteſſe, à le combler des preuves de votre amitié ; qu'il voye que dans tout ce qui eſt juſte, honnête, raiſonnable, vous ſerez toujours prête à ſeconder, à prévenir ſes deſirs ; mais qu'il voye auſſi à travers vos tendres careſſes, une fermeté que rien ne pourra vaincre ; éludez le plus qu'il vous ſera poſſible tous

les discours qui pourroient ramener à ce fatal sujet ; que ce soit dans vos yeux, sur votre physionomie qu'il lise l'espece d'horreur que vous causent le nom & l'idée de Léonor. Vous ne pourriez que lui répéter ce que vous lui avez dit ; l'impression seroit moindre, l'attendrissement pourroit ne pas toujours finir ces entretiens ; & si l'aigreur prenoit la place, tout seroit perdu. Adieu, ma chere amie, vous savez qu'il n'est personne au monde qui partage vos chagrins comme moi.

LETTRE LX.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Mars.

Je vous écris dans le trouble & dans le déſeſpoir, ma tendre amie ; M. de Saint-Sever a tout perdu. Sans me conſulter, ſans me le dire, il fut hier chez Léonor, il la traita horriblement, & finit par la menacer de la faire enfermer. Il vint le ſoir me raconter cette ſcene ; ſur le chagrin qu'il vit que ſa démarche me donnoit, il ſe fâcha, & me dit qu'il ne l'avoit faite qu'à cauſe de moi, & pour mettre fin à mes alarmes ; qu'il ne pouvoit ſupporter de me voir en proie aux agitations où j'étois

livrée ; que le seul moyen de guérir mon frere de cette extravagante passion, étoit de lui en ôter l'objet. Le mal étoit fait, ma chere, les raisonnemens auroient été inutiles, je n'en fis point ; mais je prévis ce qui est arrivé. Mon frere sort d'ici, je suis encore émue. . . . Bon Dieu ! Quelle fureur ! Il a sçu par cette misérable les menaces de M. de Saint-Sever. Quels emportemens ! Sans ma présence, qui même lui étoit importune, je n'ose songer aux excès où la colere l'auroit pu conduire. Mon mari a voulu lui dire tout ce qu'il pensoit & ce qu'il savoit de Léonor ; un regard lancé avec indignation a été sa réponse. M. de Saint-Sever a continué de lui parler, & lui a demandé, d'un ton ironique,

s'il faiſoit des préparatifs pour ce beau mariage. Mon frere, furieux, l'a interrompu, & nous a dit qu'il n'avoit plus rien à ménager ; que ſon parti étoit pris ; qu'il mettroit cette fille à l'abri de nos perſécutions ; qu'elle ſeroit ſa femme ; que ſes préparatifs ne ſeroient pas longs ; & qu'il ne devoit compte de ſa conduite qu'à lui. Mes larmes qui couloient en abondance ont paru le toucher. Il m'a regardée avec émotion ; il a fait un pas pour s'approcher de moi ; & tout de ſuite, ſe retournant bruſquement, il eſt ſorti & m'a laiſſée dans l'état le plus affreux. Ah ! chere amie, qui ne ſuccomberoit à tant de maux !

LETTRE LXI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 27 Mars.

Je ne pui ſupporter l'idée de vous cauſer du chagrin, ma ſœur, je connois votre ame, je ſuis ſûr que vous n'avez point trempé dans l'horrible projet de votre mari ; vos pleurs m'ont pénétré, vous ſavez ſi vous m'êtes chere. Je donnerois mon ſang pour arrêter le cours de vos larmes, & je ne me pardonne pas de vous en avoir fait répandre. Si l'état violent où j'étois m'eût permis de réfléchir, vous n'auriez point été préſente à cette accablante ſcene. Je vous aime, ma ſœur, je ſais & ce

que je dois à vos soins, & tout ce que vous devez attendre de moi. Eh! le devoir a-t-il besoin de se faire entendre quand le cœur parle ? Mais pourquoi M. de Saint-Sever abuse-t il des sentimens que j'ai pour vous, & de l'ascendant que vous avez sur moi ? De quel droit ? Par quelle autorité ?..... Je souffre plus que vous, ma sœur ; ma plus grande douleur est d'être forcé de renoncer au bonheur de vous voir..... Ma digne sœur, ma tendre amie, plaignez un frere malheureux, ne condamnez point un penchant invincible... L'objet en est vertueux. Aimez-moi toujours ; pardonnez des emportemens que je déteste, que j'aurois dû vous cacher, & ne partagez pas les sentimens de votre mari. Ma sœur, per-

mettez-vous que je vous embraſſe encore avec la plus tendre amitié ?

LETTRE LXII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 27 Mars.

RENONCER à me voir! Ah! mon frere, l'avez-vous pu prononcer ? Hélas! je ne ſurvivrois pas à ce malheur ; non, vous ne me le ferez pas éprouver, je m'en fie à votre cœur ; vous m'aimez, vous aimez dans votre ſœur les parens que nous avons perdus; vous raſſemblez pour moi tous les ſentimens que vous auriez pour eux. Ne pardonneriez-vous pas à mon mari l'intérêt vif qu'il prend à vous ? Son zele, trop

ardent peut-être, a fait ſon crime. Il ſait, mon cher ami, qu'il n'a point de droits ſur vous que ceux de la tendreſſe. Il ne cherche point à en uſurper d'autres ; mais il eſt votre frere, votre ami ; c'eſt à ces titres qu'il s'intéreſſe à vous. Je meurs d'envie de vous voir ; ſi je ne craignois de vous être importune, je volerois chez vous, je vous menerois M. de Saint-Sever : nos regrets, nos larmes, notre tendreſſe effaceroient pour jamais le ſouvenir de ces momens affreux ; notre amitié n'en éprouveroit que des tranſports plus vifs ; ne vous y dérobez pas, mon frere.

LETTRE LXIII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Mars.

MA chere, ma tendre ſœur, je ne puis réſiſter aux expreſſions de votre tendreſſe; mais il m'eſt impoſſible de prendre ſur moi de revoir M. de Saint-Sever. Peut-être ſera-t-il bien-aiſe de m'éviter auſſi. Puis-je vous trouver ſeule ce ſoir? Si vous me le promettez, j'irai chez vous à ſept heures. Je n'y pourrai reſter qu'un inſtant; mais je vous aurai vue, je vous aurai renouvellé les aſſurances de mon éternelle amitié.

LETTRE LXIV.

De la Comteſſe à Madame de Narton.

A Paris, 29 Mars.

AH! ma chere, il n'y a plus de reſſources! Je n'avois pas encore perdu l'amitié de mon frere, ſon cœur l'avoit rappellé ; mais il avoit exigé que mon mari s'abſentât, pendant la viſite qu'il me voulut faire hier au ſoir. Malgré tous les reproches de foibleſſe que j'eus à eſſuyer, j'obtins, je crus du moins avoir obtenu cette complaiſance. M. de Saint Sever m'avoit promis de me laiſſer ſeule, j'en avois aſſuré mon frere. Il ſort effectivement. Le Marquis arrive, il m'aborde de l'air le plus tendre. Après nos pre-

miers épanchemens, il me demande ma parole qu'on n'attentera point à la liberté de Léonor ; qu'on ne lui fera aucune violence ; autrement, me dit-il, je ſerois forcé de manquer à la promeſſe que je vous ai faite, & je ne pourrois plus retarder .... J'allois lui répondre. M. de Saint-Sever entre d'un air moitié plaiſant, moitié fâché. Ma ſurpriſe ne put perſuader à mon frere que je n'avois pas contribué à le tromper ; un ſeul regard qu'il jetta ſur moi me dit tout ce qui ſe paſſoit dans ſon ame ; il ſe leva & voulut ſortir. Mon mari l'en empêcha, & lui dit qu'il étoit étonné qu'il l'eût fait prier de ſortir de chez lui ; qu'il n'étoit point accoutumé à ces procédés-là ; que ce qu'il lui avoit dit étoit pour ſon bien ; qu'il ne

ceſſeroit point de lui répéter qu'il ſe perdoit ; que ſon honneur l'obligeoit d'arrêter les progrès d'une ſéduction épouventable ; qu'il empêcheroit le deshonneur de la famille ; qu'il ne ſouffriroit point que ſon beaufrere fît un mariage abominable ; je ferai, dit-il, enfermer cette créature ; & s'il en eſt beſoin, je te ferai interdire. Oh ! ajouta t-il, ta ſœur t'a gâté, je ne te gâterai pas. Tout cela fut prononcé avec une telle volubilité qu'il n'auroit pas été poſſible de l'interrompre. Mon frere d'un air calme, mais fier & dédaigneux, ſe leve, & me dit : ſont-ce là vos promeſſes, Madame ? Adieu. Je voulus le retenir, il me repouſſa avec indignation, & partit ſans m'entendre. C'en eſt fait, je ne le reverrai jamais ;

peut-être avant huit jours le fatal nœud ſera formé..... J'abrege les réflexions, ma chere, mais que je ſuis à plaindre ! Nous n'avons plus que les moyens violens à employer ; malheureuſe & foible reſſource ! Mon frere n'eſt-il pas ſon maître ? Si ſa réſolution eſt priſe, ce que nous empêcherons aujourd'hui ſe fera dans un mois, dans un an. D'ailleurs, quel droit avons-nous d'attenter à la liberté d'une citoyenne ? Suis-je ou plus ſage, ou plus puiſſante que la loi ? J'ai prié M. de Ferval de venir. Je vais l'inſtruire de tout ceci. Hélas ! je n'ai d'eſpoir qu'en lui, & qu'eſt-ce encore que cet eſpoir ? Je n'avois jamais éprouvé un tel découragement. Adieu, ma digne amie.

LETTRE LXV.

De M. de Ferval à Madame de Narion.

A Paris, 3 Avril.

Nos alarmes n'ont jamais été si vives & si bien fondées, Madame ; le Marquis se croit à présent dégagé de la promesse qu'il a faite à sa sœur. La crainte qu'il a eue qu'on ne fît enfermer Léonor, & peut-être la peur qu'elle en a elle-même, l'ont engagé non-seulement à la faire cacher chez une personne de confiance, mais encore à hâter ce mariage. Je sais du Notaire qu'il veut signer le contrat ce soir. J'épie ses démarches, tout est prêt....

Je reçois dans ce moment un paquet que j'attendois ; ce sont

des lettres de Léonor.... Adieu, Madame, je vole chez ce malheureux. Puiſſai-je arracher le bandeau fatal qui lui couvre les yeux !

LETTRE LXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 4 Avril, à une heure du matin.

JE ſuis le dernier des hommes, un être abominable, un monſtre, daignerez-vous encore m'appeller votre frere? Ferval..., Excellent ami!... J'ai plongé mes mains dans ſon ſang..... Ah! ma mort expiera..... Les Chirurgiens aſſurent que la bleſſure n'eſt pas mortelle.... Je ſuis auprès de lui; ma ſœur, ve-

nez, venez rendre le calme à mes sens, donner des soins à mon ami, à cet ami qui m'a sacrifié sa vie ; il avoit pris des précautions pour préserver la mienne ; ah ! falloit-il que ce fût son sang qui lavât mes fautes, mes horribles fureurs ? Passion affreuse, exécrable..... J'abhorre à présent le vil & indigne objet.... Ah ! je m'abhorre moi-même.

LETTRE LXVII.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 4 Avril.

QUELLE crise, chere amie ! Comment vous annoncer, comment annoncer à Madame de Ferval que son digne fils a pensé devenir

devenir la victime de son zele & des fureurs de mon frere ? C'est vous, ô Dieu, qui avez conservé les jours de ce tendre ami, vous protégiez notre généreux bienfaiteur ! Il n'est point en danger ; je dois commencer par-là cet effrayant récit, je dois encore vous dire, pour l'honneur & la justification de mon malheureux frere, que c'est de lui que je tiens les affreux & humilians détails que je vais vous rendre. Ferval vouloit me les dérober ; c'est même à son insçu que le Marquis me les a faits.

Hier au soir, à huit heures, M. de Ferval se rendit chez mon frere ; il entra, malgré les défenses que les Domestiques avoient reçues de laisser entrer personne. Il trouve un Notaire,

un contrat de mariage prêt à être signé, Léonor, mon frere & deux autres personnes. La colere du Marquis ne tarda pas à se manifester sur ce qu'il appelloit l'indiscrétion de Ferval; mais elle devint bien plus vive, lorsqu'il vit que l'intention de ce jeune homme étoit de l'empêcher de signer cet acte abominable. De quel droit entrez-vous ici malgré mes ordres? lui demanda-t-il d'un air menaçant. Par quelle autorité venez-vous m'y donner des loix? Sortez, Monsieur, ou.... Je ne vous demande qu'un quart-d'heure, lui dit Ferval; passons ensemble dans un autre appartement. Quand notre entretien sera fini, vous serez libre de.... Oui, oui, dit mon frere en fureur, passons-y, venez, Monsieur, me rendre

raiſon de cet inſultant procédé. Je ſuis prêt à vous la rendre, lui dit Ferval, d'un air doux & tranquille, liſez les lettres contenues dans ce paquet. Je ne lis rien, je n'entends rien, que je ne ſois vengé : ſortons. Léonor fort inquiete vouloit le retenir; donnez-moi ce paquet, Monſieur, dit-elle à Ferval; s'il eſt important que M. le Marquis le liſe, je le lui ferai lire, on peut s'en fier à moi; ſortez, de grace, retirez-vous auſſi je vous prie, dit-elle au Notaire, attendons la fin d'un éclairciſſement que M. de Ferval juge ſi néceſſaire, & qui ne peut être fait que dans des momens plus tranquilles. Ferval refuſe de confier ce paquet à Léonor; le Marquis l'arrache des mains de Ferval & le jette au feu; Ferval eſt aſſez

prompt, assez adroit pour le retirer sans qu'il soit endommagé ; le Notaire veut sortir, le Marquis le retient, & entraîne Ferval dans le jardin. Défendez-vous, lui dit mon frere, en mettant l'épée à la main. Ferval forcé de tirer la sienne, pare plusieurs coups ; enfin il en reçoit un dans la poitrine. Il tombe ; son sang qui sort en abondance éteint la fureur de mon frere. Il veut relever son ami ; il appelle du secours, on vient. Quel est son étonnement quand il apperçoit l'épée de Ferval tombée auprès de lui, coupée d'un doigt à la pointe. Quelle arme est-ce là, Ferval ? Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti ?.... J'avois prévu votre violence, mon cher Roselle, lui dit-il d'une voix foible ; j'avois d'avance prévenu le malheur

d'attenter à vos jours; le combat, une bleſſure pouvoient m'échauffer & m'emporter hors des bornes que je devois me preſcrire. J'ai craint pour vous & ma vivacité, & votre propre furie; & je ne ſuis entré chez vous qu'après avoir pris une précaution qui m'a paru néceſſaire pour mettre votre vie à couvert. Mon deſſein n'étoit ni de vous offenſer, ni de vous bleſſer; je venois empêcher votre malheur & votre honte. Il en eſt tems encore; mon amitié, dont vous ne douterez plus, mon ſang que vous faites couler, ma vie que je vous ai ſacrifiée exigent au moins que vous ayez la complaiſance de lire ce paquet. Ah! cher ami, dit mon frère, en ſe jettant ſur lui, je ne puis ſonger qu'à vous dans cet affreux moment. Le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher ar-

riva; il banda la plaie. Mon frere accompagna Ferval & lui donna ſon appartement : l'état du Marquis étoit plus affreux que celui de ſon ami. Il n'y a rien à craindre pour ſa vie, le ſang qu'il a perdu cauſe ſeul ſa foibleſſe. Le Chirurgien aſſure que dans huit jours il ſera guéri. Après les premiers momens de trouble & de déſeſpoir, Ferval exigea que le Marquis ouvrît le paquet & qu'il le lût. C'étoient des lettres de Léonor à Juliette, fille de ſon eſpece. La miſérable y a peint ſa baſſeſſe & ſes intrigues. Je vous en envoye les copies. Mon frere, frappé comme d'un coup de foudre, rejette avec horreur ces lettres ſur la table. Il ſe promene à grands pas, la fureur dans les yeux; la vue de ſon ami, qui de ſon lit lui tend la main, le rappelle à lui. Quelle humiliation,

s'écrie-t-il ! Quelle honte ! Il m'écrit, il me prie de venir ; j'arrive, je le trouve dans cet affreux état. Ferval veut me cacher le sien ; non, non, mon ami, que j'expie au moins s'il se peut ma faute, en avouant tout à ma sœur. Ferval l'interrompt encore. Le Chirurgien nous fait signe que notre entretien inquiete le malade & l'agite. Nous passons dans un autre appartement, & ce fut là que d'une voix entrecoupée par des sanglots, mon frere me fit une partie de ce récit. Nous rentrons, il me donne ces lettres, je les lis, & les lui rends en silence. Hé bien, ma sœur, suis-je assez humilié ? Etes-vous assez vengée ? Je me leve, je l'embrasse, je presse son visage baissé contre mon sein ; je mêle mes larmes aux siennes, & je ne lui parle

pas. Après un quart-d'heure de ſilence, de fureur, & d'attendriſſement, il ſe leve; Ferval, dit-il, Ferval, mon cher Ferval, je te dois le prix de tes bienfaits, je dois à ma ſœur.... Eh! je me dois à moi-même de me venger de cette infame.... Je vais laver dans ſon ſang cette épée teinte du tien.... Arrête, arrête, s'écrie Ferval, eſt-elle digne de ta fureur? Oublie, mon ami, oublie cet amour funeſte, c'eſt la ſeule vengeance que tu doives tirer de cette vile créature. Songe qu'un éclat deshonorant rejailliroit ſur toi.... Je le ſerrai dans mes bras, je le conjurai de ne nous pas quitter; & enfin il prit le parti, après mille mouvemens divers, d'écrire à cette fille le billet dont je vous envoye auſſi la copie. Elle eſt partie dans l'inſtant qu'elle l'a

reçu ; elle a pris vis-à-vis des gens un air de fierté, & s'eſt retirée chez elle. Nous avons quitté Ferval à ſix heures du matin. J'ai emmené le Marquis chez moi ; un peu plus tranquille alors, il m'a recommencé les détails de cette cruelle aventure. Je ſuis reſtée avec lui juſqu'à huit heures que je ſuis entrée chez M. de Saint-Sever. J'ai ſi bien prévenu mon mari ſur ce qu'il devoit faire, que je ne crains pas que le Marquis ait à s'en plaindre. Il repoſe à préſent. Ferval eſt auſſi bien qu'il peut être. Je viens d'envoyer chez lui ; nous allons le voir dans deux heures. Adieu, ma chere. Quels aſſauts ! Et quel chagrin pour Madame de Ferval ! Elle n'a pourtant rien à craindre, graces au Ciel, qui a tout conduit pour le mieux.

* LETTRE LXVIII, & Ière,

De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 Décembre.

Tu me fais grande pitié, ma Juliette ; aussi pourquoi t'aller confiner dans ce triste château ? C'est s'ensevelir toute vivante ; autant vaudroit être une honnête femme; c'est même encore pis. J'avoue que ton tyran est riche, enrichis-toi donc : voilà tout ce que j'y sais. Bizac va passer quelque tems dans le canton que tu habites. S'il t'est permis de le voir quelquefois, je te plaindrai moins. J'ai un nouvel amant, ma chere, il se nomme le Marquis de Roselle ; il est Officier de Gendarmerie. Il a vingt ans, une belle figure, une

* Cette lettre & les quatre suivantes sont celles dont il est parlé dans la précédente.

belle taille, & une fortune considérable. C'est un certain M. de Valville, dont tu te souviens peut-être, qui m'a fait faire cette connoissance; ce Marquis a le cœur tout neuf & l'esprit romanesque. Depuis un mois que nous nous voyons, il m'a fait des présens magnifiques, & n'en a point exigé le prix. Il veut, dit-il, atteindre par degrés au bonheur. J'ai soin d'entretenir cette flamme respectueuse: je t'assure que je joue d'après nature, la dignité, le sentiment, la délicatesse, &c. & que ce jeu m'amuse. D'ailleurs un tel amant peut me faire un sort. Il est d'une extrême générosité: la distance où je le tiens, & qu'il n'ose franchir, entretiendra long-tems son amour. Rien n'est plus plaisant; il me traite en Princesse,

& je le traite en Berger. Ne crois pas qu'il manque d'esprit, il en a beaucoup ; mais il a le cœur tendre, l'ame délicate ; je suis sa premiere inclination. Il n'a aucune expérience, & ne sait ce que c'est que nos intrigues. Juges, ma chere, quel parti on peut tirer d'un tel homme. La Roche ne s'apperçoit de rien, tu sais comme je le mene. Il ne s'agit que de prendre d'abord un certain empire sur ces animaux-là. Et puis la peur qu'a ce vieil hypocrite qu'on ne sache ses allures, en fait un amant discret. J'ai renvoyé tous les freluquets, cela ne mene à rien, & n'auroit pu que me nuire. Juliette, songes y bien ; d'un côté le Marquis, dans l'esprit duquel il faut entretenir cette idée de respect ; de l'autre côté la Roche à ména-

ger ; les recevoir l'un & l'autre, & empêcher qu'ils ne se rencontrent, monter son esprit au ton si différent de ces deux hommes, amuser chacun selon son genre ; être tour à tour agréable, douce & décente avec l'un ; vive, capricieuse & folle avec l'autre ; crois-tu que ce soit assez d'affaires ? Jespere m'en tirer bien. Adieu, ma Juliette.

---

*LETTRE LXIX, & 2e,

De Léonor à Juliette.

A Paris, 7 Janvier.

Tu sais, ma chere, toute la peur que m'avoit donnée cette algarade de la Roche : hé bien ! tout n'en a été que mieux. L'a-

* *Nota.* Il y a plusieurs lettres de Léonor qu'on n'a point.

mour du Marquis en a redoublé. Tu vas t'écrier à l'ordinaire : l'habile créature ! J'avoue qu'il m'a fallu de l'adreſſe dans cette criſe ; mais cette adreſſe a bien réuſſi. Sais-tu que tout ceci pourroit devenir ſérieux ? Que je voudrois bien que Bizac pût venir ! Il me ſeroit très-utile, tâche de me l'envoyer. Qu'il feroit bien le rôle d'un rival, & que ce rôle ſeroit néceſſaire pour donner un aiguillon de plus à l'amour de Roſelle, qui eſt pourtant, s'il ſe peut, encore plus paſſionné ! Le reſpect ſeul retient ſes deſirs ; mais ce reſpect lui coûte. . . . . J'acheverai de le ſubjuguer en lui montrant des vertus. . . . Tu ris. Oh ! je te jûre que je le menerai loin. J'en ai déja refuſé beaucoup de préſens, & ces refus ont produit de plus beaux

dons, que je n'ai acceptés que par force. Quelques actions de générosité adoitement faites, de la sagesse sans dureté, quelques nuances fines d'amour, mais sans foiblesse, acheveront sa défaite. Si Bizac ne peut venir, ne lui dis rien. Tu connois le danger des confidens. Je t'embrasse.

---

*LETTRE LXX, & 3e,

De Léonor à Juliette.

A Paris, 14 Janvier.

Ce Marquis combat plus que je ne le pensois, ma chere. Une sœur dévote, une famille importante, un nom, tout cela forme de terribles obstacles. Il

* Dans cette lettre étoit contenu le modele de celle que le Marquis trouva dans le secretaire de Léonor.

faut faire jouer des machines extraordinaires. Voici un modele de lettre que je t'envoye. Je te prie de le copier toi-même, tel qu'il eſt, avec grand ſoin ; adreſſe-moi cette lettre, fais la mettre à la poſte ; mais que ce ne ſoit qu'après m'avoir mandé quel jour préciſément elle arrivera à Paris, afin que je puiſſe dreſſer mes batteries ſur l'avis que tu me donneras. Tu m'entends à demi-mot, & je feroistort à ton intelligence ſi je t'expliquois mon deſſein. Adieu, ma chere.

LETTRE LXXI, & 4e,

De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 Février.

LA lettre a produit ſon effet, ma chere ; malgré cela mon Marquis ne ſe rend point encore. J'ai quitté l'Opéra. Je ſais ce que je riſque ; mais il eſt des occaſions où il faut ſavoir riſquer. Tant que je reſterois Actrice il ne m'épouſeroit point. Ne pourrois-tu venir ici ? Tu me ſerois utile ; il faudroit paroître une femme d'un état honnête, un peu de mes parentes, demeurant en Province, & qui ſachant mes malheurs & mes vertus.... viendroit m'arracher aux ſéductions. Entends-tu cela ? Tâche, tâche, ma Juliette, de

me faire ce plaisir. Tu sens que ma fortune seroit la tienne ; que dans quelque rang que je fusse, tu serois ma meilleure amie, & que je saurois donner à ma parente tout le lustre qu'il faudroit. Je t'assure que si je deviens femme de qualité, j'en saurai prendre le ton. Eh ! que sais-je ? Peut-être alors deviendrois-je tout-à-fait honnête femme. Celles qui le sont, l'auroient-elles été, si elles avoient éprouvé nos situations & nos besoins ? La vertu est affaire de circonstances. Oui, tout de bon, je crois que je m'arrangerois à être vertueuse, jusqu'à ce que cela m'ennuyât. Tu le deviendrois peut-être aussi. Oh ! que cela seroit plaisant !

LETTRE LXXII, & 5e,

De Léonor à Juliette.

A Paris, premier Mars.

OH! si tu ne peux t'arracher que dans huit jours à ce tyrannique amant, j'espere que mon sort sera décidé quand tu arriveras. J'ai employé toutes les ressources, j'ai rallumé tous les desirs, je l'ai amené au point de me proposer un mariage secret, & je l'ai refusé. Que tu me vas trouver hardie! Il faut qu'il me donne le nom & le rang de la Marquise de Roselle, je n'en rabattrai point. Il n'y a plus qu'un pas à faire, je le tiens fait. Ah! ma Juliette, quel bonheur!....

J'apprends dans le moment qu'il est très-mal. . . . . .

Quel contre-tems ! S'il meurt, quelle folie d'avoir quitté l'Opéra ! Mais s'il en revient ! . . . . Qu'y gagnerai-je ? Sa famille va l'entourer. . . . . Auſſi c'eſt ma faute, j'ai voulu aller trop vîte.... Pouvois-je imaginer ce revers ? Que j'ai mal fait de refuſer le mariage ſecret ! Il m'offroit les deux tiers de ſon bien ! Oh ! que j'ai mal fait ! Adieu. Puiſſe-t-il en réchapper, afin que j'aye le tems de réparer ma ſottiſe !

LETTRE LXXII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 4 Avril.

AME vile & trompeuſe, quelles expreſſions peuvent peindre l'horreur que m'ont donnée les preuves de tes noirceurs, de ta

baſſeſſe !... Eſt-il poſſible, bon Dieu ! que ce fût à cette ame monſtrueuſe que je vouluſſe ſacrifier mon honneur, ma famille, mon être tout entier ? J'ai lu, je tiens les lettres que tu as écrites à ta mépriſable confidente, à Juliette. Je vois les reſſorts que tu as fait jouer pour ſubjuguer ma raiſon..... Quoi ! dans mon agonie, dans ce tems où réduit par un amour funeſte à deux doigts de la mort..... tu ne regrettois que mon bien ! Monſtre affreux ! Eloigne-toi pour jamais de ma vue, je ne pourrois retenir ma fureur : je vengerois ſur toi le ſang de mon ami. Miſérable !... Quoi ! c'eſt pour toi que j'ai pu verſer ce ſang précieux ! Garde mes dons, comme autant de marques de ton infamie & de

ma foibleſſe. Sur-tout évite de te montrer à mes yeux. Je te défends de me répondre ; les caracteres que ta main traceroit me ſeroient un objet d'horreur.

LETTRE LXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris 11 Avril.

MONSIEUR de Ferval eſt parfaitement retabli, ma chere, ſes forces reviennent chaque jour ; la cicatrice de ſa bleſſure n'eſt déja plus que la marque reſpectable des ſentimens les plus beaux. C'eſt dans le cœur de mon frere que ſera, & que doit être éternellement, une plaie douloureuſe. Qu'il eſt digne de pitié ! A ſes terreurs ſur

le danger de Ferval a succédé la joie de la guérison de ce tendre ami ; le mêlange d'horreur, de repentir & de reconnoissance qui a bouleversé son ame pendant les deux premiers jours, lui donnoit une agitation cruelle, mais moins affreuse que l'abattement, que la noire mélancolie où je le vois se plonger. Il est toujours chez moi : Ferval vint hier nous y surprendre pour la premiere fois. Quelle attention cet estimable ami n'apporta-t-il pas pour écarter jusqu'à l'idée de sa blessure ! Quelles tendres caresses ne fit-il pas à mon frere ! Il lui proposa mille projets d'amusemens. Il ne nous entretint que de nouvelles, & de petits événemens intéressans ou agréables. M. de Saint-Sever entra, qui lui voulut parler de

ſa ſanté ; à ce ſeul mot je vis Fervai rougir. Par l'adreſſe la plus aimable, il força mon mari de changer de diſcours. Mon frere ſoupiroit, & ne put retenir ſes larmes. Il ſortit ; & rentra pluſieurs fois. En vérité des ſecouſſes ſi terribles me font trembler pour ſa vie, d'autant plus que ſa ſanté n'étoit pas encore bien affermie. Il lui faudroit au moins des diſſipations, il ne ſera de long-tems ſuſceptible de plaiſirs. Léonor, à ce que j'ai ſçu, eſt allée loger dans un quartier éloigné ; elle y a emporté ſes meubles & tous les dons de mon frere. Puiſſions-nous n'entendre jamais parler d'elle ! Le Marquis ne s'en informe point, & n'a pas même prononcé ſon nom depuis quatre jours. Adieu, ma tendre amie ;

je

je retourne auprès de ce cher objet de ma tendreſſe & de ma pitié. Comment exprimer à Madame de Ferval tout ce que je ſens ? Soyez, de grace, mon interprete, & faites-la lire dans mon cœur.

LETTRE LXXV.

De M. de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

A Paris, 20 Avril.

Je ſuis dans le plus cruel embarras, chere ſœur, vous ſavez ce qui s'eſt paſſé. Le bonheur de la réuſſite m'a trop récompenſé de mes ſoins. Mais ce que vous ne ſavez pas, & ce que j'ai cru ne devoir dire à perſonne, c'eſt que pour avoir les lettres de Léonor, il m'a fallu

les payer. Je les dois aux hauteurs même & à l'imprudence de Léonor. Et ſans cela je ne les aurois pas eues, car j'avois une invincible répugnance à corrompre des domeſtiques juſqu'à ce point, & je n'avois pas beſoin là-deſſus des leçons renfermées dans une lettre de ma mere. Mon cœur ſeul me les donnoit. Heureuſement, Juliette preſſée d'argent s'eſt adreſſée à Léonor, & n'en a reçu qu'un refus aſſez mal coloré. Léonor s'eſt même cru d'avance avec elle la Marquiſe de Roſelle. Juliette outrée du refus, & vivement preſſée par des pourſuites inquiétantes, a prêté auſſi-tôt l'oreille aux inſinuations de la Femme-de-chambre de Léonor; & pour ne pas laiſſer vendre ſes meubles, elle m'a fait offrir les lettres.

Trois cent louis en ont été le prix. Je n'avois pas cette ſomme ; je ne voulois pas m'ouvrir là-deſſus à Madame de Saint-Sever, vous en ſavez les raiſons. Il a donc fallu les emprunter. Je n'avois pas le tems de choiſir mes prêteurs ; je me ſuis adreſſé à ce la Roche, dont vous avez ſçu les intrigues & la fureur. Sa colere, qui duroit encore, m'a bien ſervi. Il m'a prêté, ſans intérêt, cette ſomme, dont il a ſçu la deſtination ; mais comme il eſt auſſi avare que vindicatif, il me preſſe de la lui rendre. Je ne crois pas devoir informer de cela M. de Saint-Sever, & je vous avoue que je ne pourrois prendre ſur moi de lui en parler. Dois-je le dire à ma mere ? Vous ſavez qu'elle m'a fait part de ſa répugnance ſur les moyens que

j'employois. Pouvois-je cependant faire autrement? Il faudra bien qu'elle le sache.... Donnez-moi votre conseil, chere sœur, pour sortir de cet embarras. Répondez-moi promptement. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXXVI.

De Mademoiselle de Ferval à Monsieur de Ferval.

A Ferval, 23 Avril.

La cause de votre embarras est trop belle, mon cher frere, pour que je ne le partage pas du fond de mon cœur. Vous avez agi en héros; &, ce qui me touche davantage encore, en ami. Vous ne devez point parler de cet emprunt à Monsieur ni à Ma-

dame de Saint-Sever. Je ſais qu'à enviſager la choſe ſous le premier aſpect, ils devroient plutôt payer cette ſomme que vous ; mais il eſt des procédés juſtes qui ſont malhonnêtes, & il me ſemble que celui-là ſeroit tel, parce que vous n'avez pas dû diſpoſer de leur bourſe ſans leur aveu. Je ne veux point non plus en parler à ma mere : je ſais bien ce que ſon cœur lui dicteroit, mais elle n'eſt pas en état d'être généreuſe ; la médiocrité de ſa fortune, ce que vous lui coûtez, ce que lui coûte ſa maiſon, qu'elle tient honorablement, ne donnent déja que trop de motifs à ſon économie. Je connois l'état de ſes affaires, puiſque c'eſt moi qui ſuis chargée de tous les détails, & je ſais qu'elle ne pourroit, ſans ſe déranger beau-

coup, vous fournir cet argent. Il ne faut point lui donner ce chagrin ; mais demain je ferai partir pour vous en secret, & par une occasion sûre, mes boucles d'oreilles : elles sont à moi, par le don que ma tante m'en a fait en mourant, ainsi je puis en disposer. Je tâcherai qu'on ne s'apperçoive pas qu'elles me manquent ; mais si ma mere me demande où elles sont, je lui dirai l'usage que j'en ai fait, elle ne le blâmera pas. Ne me remerciez point de ce sacrifice, je vous le fais avec le plus grand plaisir, mon cher ami, d'autant plus que c'est un motif excellent qui vous a mis dans ce besoin. En vérité, je suis glorieuse d'être votre sœur. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que les moyens dont vous vous êtes

ſervi ſont un peu haſardés. Il eſt triſte d'être obligé de recourir à de telles voies. Mais, dites-vous, il le falloit : je ne puis que gémir de cette néceſſité. Quel monſtre que le vice, s'il force ainſi la vertu même, à emprunter quelquefois ſes détours ! Adieu, mon cher frere, je ſuis bien ſenſible à la confiance que vous avez en moi. Que vous m'avez cauſé d'inquiétude & d'admiration, & que j'ai d'envie de vous revoir & de vous embraſſer !

La colere où cette miſérable Léonor doit être contre vous me fait peur. Des êtres auſſi corrompus ſont capables de tout.

LETTRE LXXVII.

De M. de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

A Paris, 28 Avril.

QUE vous êtes bonne & prudente, ma chere ſœur ! Je ſuis pénétré du ſacrifice que vous me faites. J'ai reçu vos boucles, je les ai vendues, & me ſuis acquitté. Mais je ſuis au deſeſpoir de vous dépouiller ainſi. Il eſt beau, mais il eſt triſte d'avoir l'ame ſenſible, grande & généreuſe, quand la fortune ne nous ſeconde pas. Ne craignez rien de Léonor, ces filles ſont trop avilies & trop baſſes pour pouvoir ſuivre une vengeance. Le Marquis eſt toujours plongé

dans une triſteſſe ſombre qui m'inquiete. Il écrivit pourtant hier à Valville. Les torts qu'il a eus avec lui & qu'il cherche à réparer, les vont rendre peut-être plus amis que jamais ; j'en ſuis fâché. Valville n'eſt pas digne d'être l'ami de Roſelle. Mais cet infortuné Marquis cherche à s'accrocher à quelque choſe. Je ſens qu'il doit ſe trouver dans un vuide affreux : je le plains. Je vous embraſſe & vous aime de tout mon cœur, ma chere ſœur, ma tendre amie, & je vous renouvelle tous mes remercîmens.

LETTRE LXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 27 Avril.

M'ABANDONNERAS-TU, cher Valville ? Je ſuis puni, je ſuis humilié, tu dois être aſſez vengé Je reconnois & j'abjure tous mes torts ; je t'en demande pardon. Ah ! mon cher, que je ſuis malheureux ! Le vil objet d'une paſſion qui m'a cauſé tant de maux n'en étoit pas digne, je le ſais, je l'abhorre aujourd'hui ; mais mon cœur ſaigne encore. Viens me voir, cher ami, redonne-moi la force que j'ai perdue ; j'eſpere beaucoup de tes ſecours, & je ſens que j'en ai beſoin.

LETTRE LXXIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 27 Avril.

Je penſois bien, mon cher Marquis, que ta bouderie ne dureroit pas. Cette petite épreuve te rendra ſage; je ſuis bien-aiſe que tu l'aies faite. Te voilà au réveil d'un ſonge extravagant. Oublie promptement cette folie. J'irai te voir ce ſoir, & je te préſenterai demain chez Madame d'Aſterre; c'eſt une femme charmante, elle a des ſoupers divins, une maiſon délicieuſe. Mais au moins, mon cher, plus de ſentimens romaneſques; il ne ſeroit plus poſſible de ſe mêler de tes affaires. Ta maladie m'a réellement inquiété. Adieu, cher Roſelle, tu es ma foi plus heureux que ſage.

LETTRE LXXX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 29 Avril.

Hé bien, mon cher Marquis, tu veux donc donner dans tous les excès ? Je t'avertis que celui de la misantropie est le pire de tous. J'aimerois encore mieux te voir amoureux passionné. Je te mene hier chez la Marquise d'Asterre ; la meilleure compagnie y étoit, les plus jolies femmes ; la Marquise te fit des prévenances qu'un autre acheteroit bien cher, & tu ne daignas y répondre que par la plus froide politesse ; pas une épigramme, pas une saillie. Tu fus d'une stupidité qui me déconcertoit, qui m'anéantissoit. Je t'y avois an-

noncé, tu n'y pouvois paroître ſous de meilleurs auſpices. Elle eſt aimable cette femme, & j'ai balancé quelque tems entr'elle & Madame de Clarival. Mais par des raiſons de convenance, j'ai donné la préférence à celle-ci, & je me pique de conſtance. Il ne faut point avoir la cruauté de déſeſpérer une femme : voilà mes principes. Je ſais allier l'honneur & les plaiſirs. Allons, allons, reviens à toi, reviens à nous, rentre dans le monde; je te donne encore rendez-vous demain chez Madame d'Aſterre. Je veux abſolument t'attacher à cette femme; je veux te voir à elle en titre. Tu ne me remercies point, Marquis, de te ménager ſi généreuſement une place deſirée par tout ce qu'il y a à Paris d'hommes ai-

mables, & que peut-être j'aurois dans quelque mois arrangée pour moi-même. Bon soir, cher Marquis ; à demain.

LETTRE LXXXI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 30 Avril.

Je te rends graces de tes soins, cher ami ; je reconnois ton amitié dans les avis que tu me donnes ; je voudrois pouvoir bannir des souvenirs, dont l'amertume affreuse se répandra sur le reste de ma vie. . . . J'ai résolu de ne plus parler de la malheureuse & détestable passion dont j'ai été la victime ; je tâche même de n'y pas penser. Ce cruel effort retombe sur moi avec violence. Je n'aime plus, j'abhorre ; mais

que je souffre! & que mon erreur me rendoit heureux!..... Ah! pardonne, ami, ce regret d'un bonheur qui n'est plus. Je le croyois réel. Mon cœur s'étoit accoutumé à ce charme. Hélas! Il me semble que je ne tiens plus à rien. Veux-tu que je t'ouvre mon ame toute entiere? Sans l'honneur, sans ce sentiment auquel je saurai sacrifier tous les autres.....j'irois.....je reprendrois mes fers, & me trouverois encore moins malheureux que je ne suis. La misérable! Je la haïrai, je l'espere; je la mépriſe. Mais je croyois la haïr, la déteſter, je m'apperçois que la colere m'aveugloit. Oh! Léonor! Léonor!.....

Je viens de relire le commencement de ma lettre que j'ai écrite ce matin. Le trouble où

j'étois m'a fait tomber la plume de la main. J'ai honte de ce désordre ; mais tu verras l'état de mon ame. Aies en pitié, cher Valville ; songe qu'il n'eſt peut-être rien de ſi cruel, de ſi humiliant que d'être contraint de haïr & de mépriſer ce qu'on a paſſionnément aimé ; je crois que l'amour propre prête encore des traits à l'amour pour déſeſpérer mon cœur ulcéré. En vérité mes idées ſont ſi confuſes, que je ne puis m'en rendre compte. Si tu ſavois les divers mouvemens qui bouleverſent mon ame ; la rage, l'amour, la honte, y font naître ſucceſſivement des deſſeins dont je rougis après un moment de réflexion....

Ne crains rien de bas de ma part, cher ami, l'honneur fera ſur moi plus que la raiſon ; j'ai-

merois mieux mourir que de la revoir. Si je m'occupe d'elle, ce n'eſt que pour la bannir de ma mémoire, car je réponds de moi à préſent ; mais la plaie ſaigne encore, il faut la refermer. Ce ne ſera point en reprenant de nouveaux liens. J'abjure l'amour pour le reſte de ma vie, la cruelle épreuve que j'en ai faite me le rend odieux ; & quand je ſerois libre, les femmes dont tu me parles ne me toucheroient point. Eh ! quels ſentimens veux-tu que j'aie pour Madame d'Aſterre ? Je ſuis honnête homme, elle doit être vertueuſe ; je n'entends rien à tes arrangemens : le ton qui regne dans ſa maiſon eſt trop bruyant pour moi. Que me veux-tu dire de Madame de Clarival ? Son état & ſon maintien me l'ont fait croire

une femme respectable. N'es-tu pas l'intime ami de son mari ? Permets, mon cher, que je ne me livre point à cette nouvelle société. J'irai chez ma sœur, je resterai chez moi, je te verrai, cela me suffit. Je sens que je joue un triste personnage dans le monde, & je ne puis le souffrir. Viens me voir demain si tu peux, & dispense-moi de retourner chez Madame d'Asterre.

LETTRE LXXXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 30 Avril.

QUELLES fausses idées tu te fais, mon cher ami ! Elles n'ont pas le sens commun ; personne ne pense comme toi, cela est pitoyable. Vis avec les vivans,

ſois heureux, ſois tranquille, amuſe-toi : voilà tout ce qu'on te demande. Sais-tu que Madame d'Aſterre t'a diſtingué, malgré ton triſte & froid maintien ? Elle m'a demandé ſi tu ne reviendrois pas ce ſoir chez elle ; & je m'y connois, tu peux compter qu'il ne tient qu'à toi d'en être aimé. Quelles idées gauloiſes as-tu donc ? Eh ! ſans doute, elle eſt vertueuſe, cette femme ; mais cela n'empêche pas d'aimer un galant homme. Tu ne ſais pas, je le vois, ce que c'eſt que l'honneur des honnêtes gens. Un homme qui veut paſſer ſa vie agréablement, choiſit parmi les femmes les plus aimables, celle qui lui convient le mieux. La beauté, le mérite, l'eſprit ne doivent pas ſeuls le décider. Il faut encore trouver

les convenances ; voir, par exemple, si le mari est un homme sur lequel on puisse compter ; si l'on en peut faire un ami ; si sa maison n'est point triste & ennuyeuse ; si une dépense brillante y appelle le plaisir. Toutes ces choses se trouvent-elles réunies ? On cherche à plaire à la Dame ; si l'on ne réussit point après quelques semaines, on tourne ses vues ailleurs ; si l'on réussit, on s'arrange. Une femme doit exiger la décence, les égards pour son mari, la constance autant qu'il est possible.... & qu'elle même l'observe ; mais en cas qu'on s'ennuye l'un de l'autre, point de rupture, on fait une retraite honnête. Si par malheur il survient une rupture en forme, jamais d'éclats, jamais de propos. Voilà le devoir

d'un galant homme. Celui d'une femme eſt d'être fidelle à cet amant tant qu'elle n'en aime pas un autre ; de n'en avoir qu'un ; de conſerver les dehors, & d'avoir pour ſon mari les meilleures manieres ; de ne le retrancher jamais avec humeur d'une partie d'où il eſt impoſſible de le chaſſer ; de ne point s'informer de ſes liaiſons ; de tourner même à l'avancement d'un mari qui ſait vivre, les amis qu'on s'eſt faits par ſes agrémens, &c. & c'eſt ce qu'on appelle une femme aimable, une femme importante, une femme qui peut beaucoup, une femme qu'il fauts avoir, ou avoir eue. Ne ſais-tu pas qu'aujourd'hui tout roule ſur le plaiſir, qu'il eſt le pivot des plus grandes affaires, & qu'il faut le ſentir ou le fein-

dre ? Mais je rougis pour toi, Marquis, d'ignorer ces premiers élémens de la ſociété du grand monde. Où diable as-tu donc vécu ? En Province apparemment, car je ne te ſoupçonne pas de t'être retréci à Paris dans quelques cotteries bourgeoiſes. Je t'irai prendre ce ſoir, & je te veux abſolument remener chez Madame d'Aſterre. Secoue tes idées noires. Adieu, mon ami.

LETTRE LXXXIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 22 Avril.

VOUS méritez bien, chere amie, que je vous prouve, au moins par mon attention à vous donner de nos nouvelles, toute ma reconnoiſſance. Mon frere

eſt toujours à-peu-près de même, & ne me quitte preſque point. Vous ſavez combien je trouve de douceur à le voir ; mais je ſens qu'il lui faut des diſſipations & des plaiſirs, que je ne puis lui procurer. J'eus hier toutes les peines du monde à l'engager à ſuivre M. de Valville, qui vint pour le mener chez une jeune Dame où ſe raſſemble, m'a-t-on dit, une ſociété extrêmement agréable. Il y fut, & en revint auſſi triſte qu'il y étoit allé. Il ſe promene ſeul, il rêve, il ſoupire, & ne parle preſque point. Sa ſanté ne ſe rétablit pas ; il a des maux d'eſtomac qui m'inquietent. Oh ! ma chere, quels tyrans que les paſſions ! Je ſuis pourtant charmée qu'il n'ait pas ſuivi mes projets, &, épouſé

Mademoiſelle de Saint-Albin. Le croiriez-vous ? Cette fille ſi douce, ſi bien élevée, ſi réſervée, & que je regardois comme un tréſor de vertus, donne, à ce qu'on m'a dit, les plus grands chagrins à ſon mari. Elle n'eſt plus la même, ſon caractere eſt devenu d'une aigreur & d'un entêtement inſupportables; c'eſt un vrai tyran domeſtique. Elle a commencé par chaſſer tout ce qui rempliſſoit depuis ſi longtems la reſpectable maiſon du Baron d'Orby. Un pauvre Valet-de-chambre, qui avoit ſervi fidélement le pere & le fils pendant cinquante ans, eſt renvoyé comme les autres, & n'a pas de pain. Ce n'a été là que le préliminaire; elle s'eſt brouillée avec ſon beau-frere, & avec une parente de ſon mari, âgée, infirme, qu'il

qu'il logeoit chez lui depuis vingt ans, qui avoit rendu des ſervices à ſa famille, & qui ſe trouve forcée de ſe retirer dans un Couvent, ſans avoir aſſez de fortune pour s'y donner les commodités néceſſaires. Madame d'Orby l'a en quelque ſorte chaſſée pendant que ſon mari étoit abſent. A ſon retour il a été furieux; il a écrit à cette Demoiſelle pour lui faire de tendres excuſes, & la prier de revenir; mais elle m'a dit qu'elle aimeroit mieux manquer de tout, que de s'expoſer de nouveau à de telles humiliations. Suivant le récit qu'elle m'a fait, je ne crois pas qu'on puiſſe être plus dure & plus opiniâtre que cette Dame; elle fait une dépenſe exceſſive pour elle, car elle s'embarraſſe peu des autres. Sa maiſon eſt pleine de

confusion & de désordre. Elle se fait des querelles perpétuelles avec tous les amis de son mari ; & avec tout cela elle se croit d'une vertu sublime, parce qu'elle ne met point de rouge, & qu'elle ne va point aux spectacles. Elle a quelques pratiques de dévotion qu'elle observe exactement, & croit qu'il n'y a qu'elle d'estimable. Enfin cette pauvre Demoiselle m'en a fait un portrait qui m'a fait trembler. J'ai rendu graces au Ciel de ce qu'il a empêché l'exécution de mes desseins ; & j'ai vu que vous aviez raison. Oh ! que je voudrois bien une belle-sœur de votre main ! Mais bon Dieu ! il n'est pas tems d'y songer.

Adieu, ma très-chere amie, je vous embrasse & vous chéris ; ne m'oubliez pas, je vous prie,

auprès de Madame & de Mesdemoiselles de Ferval. Que je vous félicite de jouir de leur société! Ma reconnoissance pour cette famille sera éternelle.

LETTRE LXXXIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 25 Avril.

VOTRE cœur doit bien souffrir, ma chere Comtesse, de l'état où vous voyez votre frere. Il est à plaindre, & son mal sera long; mais j'espere qu'il en guérira. Ne le contraignez point, la liberté est pour lui la chose la plus nécessaire. Il fuit les plaisirs; hé bien! il ne faut point lui faire violence là-dessus, ils lui seroient encore plus insuppor-

bles ; le tems, le tems, voilà le grand consolateur, car la raison.... Laissez-le vivre à sa fantaisie, cette épreuve lui va mûrir l'esprit. Il ne fera plus de sottises. Sa santé m'inquiete ; je voudrois qu'il fût à la campagne ; cette dissipation que donnent les champs & le bon air, est la plus naturelle & la plus efficace.

Je suis fâchée, ma chere, du malheur qu'éprouve M. le Baron d'Orby dans son nouveau lien ; je le connois & je le plains, c'est un très-honnête homme. Mais je ne puis m'empêcher d'être bien-aise que vous soyez désabusée sur le compte de sa femme. Voilà le fruit de l'éducation qu'elle a reçue. La dissimulation qu'on inspire aux jeunes personnes est la source de tous les vices.

Une petite dévotion puérile rétrécit l'esprit & endurcit le cœur. Le portrait de cette Dame est celui de presque toutes les dévotes de profession ; l'idée de supériorité qu'elles ont d'elles, les rend d'ordinaire insupportables. Médisantes avec un air de charité, orgueilleuses avec humilité, prodigues pour elles, avares pour les autres, minucieuses, aigres, ignorantes, opiniâtres & impitoyables : voilà leur caractere. D'où cela vient-il ? Peut-être d'un mauvais fond ; mais le fond fût-il excellent, on le gâteroit avec une éducation telle que Madame d'Orby l'a reçue. Je suis sûre qu'on ne lui a jamais donné les vraies notions de la piété, de cette vertu sublime qui est la source & la perfection de toutes les autres vertus. On

l'a accoutumée de bonne heure à cacher ſes défauts, on n'a pas cherché à les détruire. On n'a cultivé ni ſon cœur, ni ſon eſprit ; la ſuperſtition y a pris la place de la religion ; l'orgueil celle de la grandeur d'ame ; elle n'a jamais rien lu ni rien ſçu. Les petites auſtérités de ſon Couvent, ſa toilette & ſa muſique ont été ſes ſeules occupations ; on lui a dit que tant qu'elle auroit un air ſevere avec les hommes, qu'elle ne parleroit point, qu'elle ſe tiendroit bien droite, & qu'elle ſeroit bien coeffée ; elle ſeroit une perſonne accomplie. Elle l'a cru, & ne s'eſt mariée que pour être ſa maîtreſſe, & prendre ſa revanche du tems de gêne qu'elle a paſſé ; s'embarraſſant fort peu quel ſeroit ſon mari, qu'on lui avoit bien

répété qu'elle ne devoit aimer qu'après le mariage, & auquel sûrement elle n'avoit jamais parlé auparavant. Voilà l'histoire de son éducation : vous en voyez la suite. Il seroit bien à souhaiter, ma chere, que ces exemples fussent plus rares. Si vous voulez que votre frere soit heureux, ne lui cherchez point une femme élevée de la sorte. Défiez-vous de ces éducations austeres, & trouvez-lui une femme aimable. Il en est ; mais la fortune semble jalouse de la nature, & n'accorde ordinairement ses dons qu'à celles que le Ciel a privées de mérite & de graces. Puissiez-vous trouver pour ce cher frere tous les avantages réunis ! Il en sera digne, vous verrez.

LETTRE LXXXV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 29 Avril.

QUE vous peignez bien, ma chere, & que vous me rendez ces prétendues dévotes mépri-sables ! M. d'Orby, outré des mauvais procédés de sa femme, veut qu'elle aille dans un Couvent. Ne voilà-t-il pas un homme bien malheureux, lui qui pour trouver une femme de tout point accomplie avoit cru ne pouvoir la chercher qu'au fond du Cloître ! Malgré cette injure qu'il faisoit à toutes les meres qui élevent leurs filles, je plains son erreur & sa bonne foi ; & je le plains d'autant plus sincerement,

que j'avois été séduite comme lui à la vue de Mademoiselle de Saint-Albin. Votre esprit & votre expérience vous ont fait juger d'elle plus sainement. Cela achève de me persuader qu'il faut avoir vêcu dans le monde, & l'avoir beaucoup vu pour le connoître. Cette connoissance est bien nécessaire ; je ne l'ai pas, mais vous l'avez, & j'emprunterai vos yeux. M. de Valville a proposé à mon frere d'aller passer huit jours à la campagne chez Madame d'Asterre. Il ne le vouloit pas ; mais d'après ce que vous m'avez dit du besoin qu'il en avoit, je l'y ai engagé, & il est parti ce matin. J'augure bien de cette partie de plaisir, & j'espere qu'à force de soins nous le guérirons. M. de Ferval couronne son ouvrage par ses assi-

duités : ce jeune homme eſt charmant. Je lui parle quelquefois de ſes ſœurs, il les aime avec la plus vive tendreſſe, & il a pour ſa mere la plus grande vénération : cela fait l'éloge de toute la famille. Que cette union ſi rare eſt reſpectable ! Adieu, ma très-chere amie, je ne vous parle plus de mon amitié.

LETTRE LXXXVI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 3 Mai.

PARDONNE, ami, mon départ précipité. Mais en vérité, il ne m'étoit plus poſſible d'y tenir. Quoi ! c'eſt-là ce qu'on appelle la bonne compagnie ! Hé bien, apprends que Léonor, toute mépriſable qu'elle eſt, me

paroît, ainſi que ſes pareilles, moins mépriſable que ces femmes-là. Ces ſortes de filles font leur métier, elles s'affichent pour ce qu'elles ſont; malheur à qui s'y trompe, malheur à moi qui m'y étois ſi cruellement trompé; mais tes femmes!... Ah! mon ami, ton cœur peut-il être gâté au point de les pouvoir eſtimer? Quoi! joindre l'hypocriſie de la dignité à la baſſeſſe du crime, ſans en rougir, ſans en avoir de remords! Traiter de gentilleſſe l'adultere, la perfidie, n'avoir pas même l'idée de la vertu! C'eſt le caractere le plus abominable qui ſoit dans la nature. Je t'avoue que la curioſité, autant que tes efforts, m'a déterminé à te ſuivre chez Madame d'Aſterre. J'ai voulu voir un peu ces gens du monde,

je les ai vus ; mais loin de me plaire, ils m'ont révolté. Je t'ai observé toi-même avec ta Madame de Clarival ; je m'y connois, mon ami, & je t'assure que tu ne l'aimes point, & qu'elle ne t'aime pas davantage. Votre lien est un tissu formé par la vanité & le désœuvrement; & l'on prend cela pour l'amour, pour cette passion terrible qui nous ôte presque l'usage de la raison, & rend en quelque sorte nos fautes excusables ! Mais ces sortes d'*arrangemens*, comme tu les appelles, quand même ils ne seroient pas criminels, sont la plus sotte occupation qu'un galant homme puisse avoir. Quelle petitesse en effet de vouloir paroître amoureux quand on ne l'est pas, & de traîner par-tout à sa suite une femme dont on rougit

intérieurement, mais qu'on affiche par air! Je te le répéte, c'eſt le tems le plus ſottement perdu. Madame de Clarival tire vanité de ta conquête, & de ta conſtance, apparente ſans doute: tu trouves commode d'avoir cette maiſon: vous vous payez réciproquement ces avantages par des ſoins, qui vous coûtent, je m'en ſuis apperçu. Ne m'as-tu pas dit que tu t'ennuyerois beaucoup s'il te falloit paſſer deux jours à la campagne avec elle, mais que ſi elle l'exigeoit tu lui devrois ce ſacrifice? Ce ſacrifice! Eh! peut-on en faire à ce que l'on aime? Ne deviendroient-ils pas les plus grands plaiſirs? Et d'ailleurs peux-tu placer dans un même objet l'ennui & l'amour? Quoi! tu redoutes pendant deux jours une préſence

dont un amant feroit ſon bonheur ! Si tu as jamais aimé, mais non, à quel prix n'aurois-tu pas acheté un tête à tête ? Ah ! mon cher, je te le répéte, tu n'aimes point ; laiſſe-donc là cette intrigue, baſſement criminelle. Quoi ! tu trahis de ſang-froid M. de Clarival, ton ami, qui t'as rendu les plus grands ſervices, tu me l'as dit ! Pour prix de ſon amitié tu ſéduis ſa femme, que tu n'aimes pas ! C'eſt l'outrage le plus ſanglant que tu lui puiſſe faire. Pardonne, cher Valville ; mais de bonne foi eſt-ce là le rôle d'un honnête homme ? Ce n'eſt point un Prédicateur qui parle. Je ſais que ce ton ne me réuſſiroit pas avec toi ; c'eſt en homme du monde que je te dis qu'il n'eſt gueres de crimes plus atroces que celui-là ;

qu'il entraîne après lui l'impoſture, la trahiſon, le malheur des familles, & leur deshonneur. Ne me parles jamais de Madame d'Aſterre. Elle m'a fait des avances indécentes, & je t'avoue que ç'a été pour m'y dérober que je ſuis parti ce matin avant que perſonne fût lévé. Elle penſera de moi ce qu'elle voudra, je m'en embarraſſe peu, & j'aime mieux paſſer à ſes yeux pour être ridicule, que d'être en effet vicieux. Je n'imagine pas comment ces femmes-là peuvent ſéduire. La femme d'autrui ne m'inſpire que du reſpect quand elle en eſt digne, ou du mépris quand elle ne l'eſt pas. En éloignant même l'idée du vice, (qu'il n'eſt cependant pas facile d'écarter) comment compter ſur la fidélité d'une femme qui

n'eſt pas fidelle à ſon mari ? J'ai eu de grandes foibleſſes, mon ami ; hélas ! elles feront le malheur de ma vie ; mais j'ai au moins la conſolation de n'avoir à me reprocher que des foibleſſes. Mon cœur, trop tendre, n'eſt point gâté. Et je te le répéte, Léonor, cette infame Léonor, que je dois déteſter, que j'aime peut-être encore, mais que je mépriſe aſſez pour ne la plus craindre, Léonor me paroît moins coupable. N'exige plus de moi de retourner dans cette maiſon, cela m'eſt impoſſible ; mais tu peux compter ſur un ſecret inviolable, je me le doit à moi-même.

LETTRE LXXXVII.

De Valville au Marquis.

A Monteſſon, 5 Mai.

Oh ! ma foi, Marquis, voilà qui eſt fini ; dès que tu donnes dans la haute morale, je n'ai plus rien à te dire, ni rien à faire pour toi, tu es un homme noyé. C'eſt dommage pourtant, tu aurois réuſſi dans le monde. Une naiſſance diſtinguée, une grande fortune, de l'eſprit, une jolie figure & des graces ; voilà ce que tu vas enfouir. Ta maudite paſſion pour Léonor & ta maladie ont affoibli ton cerveau. Je m'en ſuis apperçu à la longueur de ta lettre Paſtorale ; car quel autre nom lui donner ? Ne m'aſſaſſine plus de pareilles

épîtres. Je ne vais jamais au ſermon, parce qu'il m'ennuye; mais des épîtres de cette eſpece ſont un guet-à-pens. Je ſuis fâché de ton état, & ce n'a été qu'en avouant cet état à Madame d'Aſterre, que j'ai pu te ſauver auprès d'elle du travers que tu t'étois donné. Oh ! ne crains pas, je ne te propoſerai pas d'y retourner, tu m'as guéri de l'envie que j'avois de te produire. Tu m'as donné une humiliation terrible, & j'ai eſſuyé mille brocards à ton ſujet ; qu'auroit-ce été ſi l'on eût vu ta lettre ? Adieu, mon ami, reſtaure-toi par de bons conſommés, donne à tes idées une couleur plus gaie, monte ta raiſon & tes mœurs au ton de ton ſiecle : cette courte leçon vaut bien les tiennes. *Tes mœurs !* Quelle mauſſade ex-

preſſion employé-je là ! La contagion me gagne. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 6 Mai.

L'AMOUR m'a égaré, & l'amitié me corrompoit ! Ah ! Valville ! tu tournes mes réflexions en ridicule. Et qu'ai-je donc dit que la Nature n'ait mis dans tous les cœurs, & qui ne doive être dans le tien ? En revenant d'une erreur, ai je pu m'empêcher de rentrer en moi-même, & de m'épancher dans le ſein d'un ami ? J'ai fait des fautes : il ne me reſte que la conſolation d'en profiter ; ne me l'envie point. A la vue de mes foibleſſes, mon ame ſe pénetre de plus en plus des princi-

pes & des ſentimens qui ont empêché qu'elles ne devinſſent criminelles. Avec quel plaiſir je vois que mon cœur eſt reſté droit & pur au milieu de mes égaremens! L'honnêteté, le goût du bien & de la vertu s'y étoient heureuſement conſervés. C'eſt à ces ſentimens précieux que je dois, dans le plus grand emportement de ma paſſion, de n'avoir pas oublié les droits qu'avoient ſur moi des amis, une ſœur, une famille, & de n'avoir pas tramé à leur inſçu un mariage qui feroit à préſent ma honte & mon déſeſpoir : c'eſt à ces ſentimens que je dois, après avoir découvert l'exécrable perfidie .... d'avoir laiſſé entre ſes mains des dons multipliés, dont une baſſe vengeance, telle que celle de ce la Roche, l'auroit privée : c'eſt

à eux que je dois de n'avoir pas cédé aux derniers & violens efforts de l'amour, lorſqu'il me portoit à ſubir le joug de cette ame vile, même après que j'eus dévoilé ſa baſſeſſe. C'eſt à eux auſſi que je dois ma juſte averſion pour ces liaiſons adulteres, qui ſont vos amuſemens & vos jeux. De tout ce que j'ai fait dans le monde, ce ſont-là preſque les ſeules actions dont je puiſſe m'applaudir. Quel eſt donc le charme des actions honnêtes? Tu en as fait ſans doute : réponds-moi de bonne foi, n'as-tu pas trouvé dans ces actions mêmes leur récompenſe? N'as-tu pas goûté une ſatisfaction intérieure & pleine, telle que doit être celle du bonheur? Avois-tu éprouvé quelque ſcrupule avant que de faire le bien? As-tu ſenti

quelque remords après l'avoir fait ? Non, mon ami, le bien eſt bien, même pour l'ame des méchans. J'ai vu que les paſſions ne faiſoient qu'agiter & troubler l'ame : j'ai vu que vos plaiſirs ne faiſoient que l'étourdir & l'enivrer : la vertu, au contraire, la calme, la ſatisfait, la rend heureuſe, parce qu'elle la rend contente d'elle-même ; & ce ne peut être là l'ouvrage que de la vertu. Les paſſions n'ont qu'un objet : les plaiſirs n'ont qu'un tems : la vertu embraſſe, pour ainſi dire, tout l'homme ; elle remplit toutes ſes deſtinations, de citoyen, d'époux, de pere, d'ami ; elle eſt d'uſage dans toutes les circonſtances de la vie. Plus on la pratique, plus on l'aime. Eſt-ce donc dans les paſſions & dans les plaiſirs, ou bien eſt-ce dans la vertu

qu'il faut que je cherche le bonheur?

Valville, je t'ennuye: ceſſe de me lire; c'eſt pour moi que j'écris. Vous autres gens aimables, qui fondez votre principal titre ſur un mépris abſolu de tout ce qui s'attiroit avant vous la vénération des pauvres humains, vous voudriez anéantir juſqu'au nom de *mœurs*. Ne vous en ſervez point: vos bouches profaneroient ce nom ſacré. Mais s'il y a dans la ſociété des devoirs à remplir, des droits à reſpecter, des regles à ſuivre, il faut des mœurs. Je ne parle ni de la religion, ni des loix: ces deux ſujets paſſent mes forces; je ſuis encore trop profane pour l'un, trop peu éclairé pour l'autre; je ne parle que d'une morale, dont tout homme eſt bientôt inſtruit

& convaincu, s'il l'étudie & la juge de bonne foi. Tu m'annonces, avec un air d'assurance & presque d'oracle, qu'il faut monter sa raison & ses mœurs au ton de son siecle. Et moi je te dis, sans vouloir faire le censeur à l'âge de vingt ans, qu'il faut monter sa raison & ses mœurs au ton de la droite raison & de la saine morale, qui sont de tous les tems & de tous les pays. Voilà la maxime qui forme l'homme, ou l'ami de ses freres : le grand homme, ou le protecteur de ses semblables.

Qu'attendra-t-on de celui qui réduit le système de sa conduite à prendre le ton de son siecle, & à suivre l'empire de la mode? Qu'en attendra-t-on, sinon de le voir, ou s'avilissant en esclave au milieu de la licence, ou n'ayant qu'une

qu'une exiſtence empruntée, que des vertus de convention, qu'un mérite de manieres & d'étiquette ? Et voilà où vous en êtes, vous tous gens du bon ton : rapportant tout à un vain deſir de plaire, enivrés de prétentions puériles & de petits ſuccès ; toujours agréables, toujours brillans, vous ne connoiſſez pas les grands devoirs : vous ne connoiſſez pas les liens ſacrés qui étendent & fortifient notre être : vous n'aurez jamais ni patrie, ni amis, ni femmes, ni enfans. Oui, mon ami, avec tes maximes on ſera l'homme des ſoupers fins, l'homme délicieux, l'homme du jour : avec des vertus & des mœurs, on ſera l'homme de la patrie, & ſi les circonſtances s'y prêtent, l'homme de la poſtérité. Je ne prétends pas à un

tel honneur ; mais je tâcherai d'être bon, honnête, vertueux, pour être heureux. Le malheur a mûri ma raiſon. J'ai vieilli de bien des années, ſi c'eſt vieillir que d'acquérir des lumieres avant le tems, & d'oſer en faire uſage.. Adieu Valville.

LETTRE LXXXIX.

De la Comteſſe de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 4 Mai.

MON frere eſt de retour d'hier, ma chere amie : je ne ſais à quoi attribuer ce prompt départ. Mais loin d'être revenu plus gai, je l'ai trouvé d'une triſteſſe & d'une langueur qui m'inquietent ſérieuſement. Il faut prévenir les ſuites que ſon état pourroit avoir. Mon Médecin conſeille les eaux

de Plombieres ou de Bains *. Je préfere ces dernieres, parce que mon frere ſera près de vous & que je n'en aurai pas d'inquiétudes. Je vous prie, ma très-chere, de lui trouver un appartement commode ; il ne pourra loger dans votre château, parce qu'il faut qu'il prenne les eaux à la fontaine même, & qu'il y a un peu trop d'éloignement. Adieu, ma chere amie, j'envie le ſort de mon frere, puiſqu'il vous verra plutôt que moi.

* *Nota.* Bains eſt ſitué à quatre lieues de Plombieres en Lorraine.

LETTRE LXXXX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 7 Mai.

QUE vous me faites de plaiſir, ma chere Comteſſe, en m'annonçant votre frere ! Et pourquoi ne pas loger chez moi ? Je prends les eaux tous les ans, on me les apporte ici, & elles y ſont tout auſſi bonnes. Je ne ſuis qu'à une demi-lieue de la fontaine. Quoi qu'il en ſoit, pour ſuivre vos intentions j'ai retenu un logement commode, & notre cher Marquis n'a qu'à arriver. Nous ferons notre poſſible pour l'amuſer ; c'eſt peut-être là l'eſſentiel. Le cœur guéri, l'eſtomach guériroit bientôt ; ſi les

plaisirs factices de Paris ne lui ont pas émoussé le goût, les nôtres, tout simples, tout naturels, lui plairont peut-être. Je compte beaucoup sur la maison de Madame de Ferval. Enfin, je ne négligerai rien de ce qui pourra donner à notre cher malade les dissipations dont il a besoin.

LETTRE LXXXXI.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Mai.

MON frere partira demain matin, ma chere amie, pour vous aller trouver. Il est bien heureux pour lui & pour moi qu'il soit à portée d'éprouver les

bontés que votre tendre amitié nous assure. Sa mélancolie vous touchera ; j'espere encore plus de vos obligeantes attentions que des eaux. L'aimable M. de Ferval est du voyage. En vérité c'est un digne ami. C'est lui qui a fait tous les apprêts nécessaires pour cette route. Son zele ne se dément point. Mon frere vous supplie de trouver bon qu'il ne loge pas chez vous ; son Médecin lui a persuadé que la meilleure façon de prendre les eaux, c'est d'aller boire tous les matins à la source. Il compte bien vous voir chaque jour, & ce sera son plus grand plaisir. Je ne vous recommande point ce cher malade, ce seroit faire outrage à votre amitié. C'est avec une joie extrême que je le vois

partir. J'eſpere qu'à ſon retour ſon corps, ſon eſprit & ſon cœur ſeront guéris : du moins il ne peut être en de meilleures & de plus habiles mains.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

Par Madame E. D. B.

NOUVELLE EDITION.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES,

Et se trouve

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, grand'Salle du Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXIV.

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRE XCII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, *6* Juin.

MADAME de Narton vous a appris notre arrivée, ma sœur. La route m'a fait du bien; j'espere beaucoup des eaux, de l'air

de ce pays, & de l'agrément que Madame de Narton s'efforce de m'y procurer. Je ne puis trop vous faire auſſi l'éloge de l'amitié de mon camarade de voyage. Il n'eſt point d'attentions qu'il n'ait eues pour moi. Sa famille eſt ici depuis deux jours, elle me paroît aimable; la mere & les ſœurs ont une amitié ſi tendre & ſi vraie pour le cher Derval, que le ſpectacle de leur entrevue m'a attendri. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus reſpectable qu'une pareille union. Ces trois jeunes Demoiſelles ſont jolies; l'aînée ſur-tout a une phyſionomie charmante, & je lui crois beaucoup d'eſprit & de douceur. Il me paroît que c'eſt la favorite du frere, quoiqu'il aime beaucoup les autres. Elles ſont peu riches, à ce que

m'a dit Madame de Narton, parce que la Coutume de cette Province ne donne presque rien aux filles : c'est un reste de barbarie que je déteste. Je plains ces jeunes personnes. Voilà, chere sœur, tout ce que je puis vous apprendre de ce pays, qui va devenir plus fertile en événemens. Les buveurs d'eau s'y rassemblent, il en arrive beaucoup chaque jour. Donnez nous exactement de vos nouvelles, je vous donnerai des nôtres. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, & votre mari aussi.

LETTRE XCIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 9 Juin.

Vous me tranquillisez, mon frere, de m'apprendre que vous vous trouvez déja mieux. Votre lettre m'a fait un plaisir infini; ne songez qu'à vous amuser, & profitez des bontés de notre excellente amie, pour vous procurer des plaisirs simples & champêtres; vous les préférez aux plaisirs bruyans, & vous avez raison. Je suis charmée que la société où vous vous trouvez vous paroisse agréable. Madame de Narton m'a fait bien des fois l'éloge de Madame & de Mesdemoiselles de Ferval. Je plains

comme vous le ſort de ces jeunes Demoiſelles ; autrefois le mérite & les graces tenoient lieu de fortune. Il n'en eſt plus ainſi ; j'en ſuis fâchée pour l'honneur de notre ſiecle, & pour ſon bonheur..... Mon mari vous embraſſe, & vous exhorte à vous bien réjouir ; & moi, mon cher, je vous prie de m'aimer toujours.

LETTRE XCIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 13 Juin.

NOTRE malade va bien, ma chere Comteſſe, & je vous aſſure qu'il n'eſt point triſte. Il fut hier fort gai à la promenade. Nous nous aſſimes tous ſur le gazon, & nous jouâmes de petits

jeux qui l'amuſerent. Mademoiſelle de Ferval avoit mis beaucoup de gages : pour les retirer il fallut chanter. Elle a la plus belle voix du monde, & chante avec des graces ſi naturelles, qu'il eſt impoſſible de n'en être pas charmé. Le Marquis le fut, & chanta avec elle un Duo. Le ſoir il l'engagea à chanter encore ; elle, ſa ſœur cadette & M. de Ferval firent un petit concert, dont le Marquis fut ravi. Il ne s'attendoit point à trouver de pareils talens dans nos rochers. C'eſt aujourd'hui qu'il devoit aller à Bains. Il a ordonné qu'on lui apportât les eaux ici ; comme je les prends à préſent, & que ces Dames ont la complaiſance de ſe lever de très-grand matin pour ſe promener avec moi, il m'a dit qu'il

eſſayeroit de m'imiter, & que tout conſideré, il aimoit mieux reſter chez moi que d'aller ſeul à Bains : ce projet m'a fait le plus grand plaiſir. Vous ſavez, ma chere, le goût décidé de votre frere pour la gaieté & la liberté. Sa malheureuſe aventure a altéré ſon caractere, mais il peut revenir dans ſon état naturel. Nos jeunes perſonnes ſont gaies avec eſprit & décence ; voilà ce qui convient à une homme de mérite. Je vous avoue, ma chere Comteſſe, que je ſerois au comble de la joie ſi le Marquis étoit aſſez heureux pour s'attacher & pour plaire à Mademoiſelle de Ferval. Ils ſont aimables l'un & l'autre ; le haſard les a raſſemblés, je laiſſerai faire cet heureux haſard & ne m'en mêlerai pas ; je gâterois

tout. Mais je vous inſtruirai des mouvemens de votre frere ; fût-il mille fois plus fin, je les démêlerai. Mademoiſelle de Ferval a l'eſprit formé, l'ame ſenſible & le cœur tout neuf. Je ne m'y tromperai pas non plus ; mais je verrai ſans voir. Il faut que je compte bien ſur la nobleſſe de votre ame, ma chere Comteſſe, pour vous communiquer une telle penſée. Cette charmante perſonne n'a preſque pour dot que ſon mérite, ſa vertu & ſa beauté ; car le peu de bien qu'elle eſpere n'eſt rien en comparaiſon de la fortune du Marquis. On ne manqueroit pas de dire, en langage du monde d'aujourd'hui, qu'il feroit une ſottiſe. Mais moi qui ſuis peut-être plus intéreſſée que tous les gens qui parleroient ainſi, puiſ-

que je ne regarde de vrai bien que le bonheur, & que d'ailleurs la richeſſe de votre frere le met au-deſſus des conſidérations auxquelles on eſt quelquefois forcé de deſcendre ; moi, vous dis-je, je ſoutiens que cette union rendroit ſon ſort digne d'être envié de tous les gens qui ſavent penſer & ſentir. L'économie de Mademoiſelle de Ferval, & ſa ſimplicité pourroient encore, en les calculant bien, être un ſupplément de dot. Elle conduit la maiſon de ſa mere ; c'eſt elle qui depuis deux ans eſt chargée de tous les détails, elle s'en acquitte avec une aiſance étonnante ; à peine s'en apperçoit-on. Je tiens de Madame de Ferval que jamais il n'y avoit eu tant d'ordre & de tranquillité chez elle, que depuis le

tems où ſa fille a pris les rênes de ce petit gouvernement. Les Domeſtiques l'adorent ; elle trouve le moyen de faire beaucoup de bien, à peu de frais, à quelques familles de ſon voiſinage. L'on m'a appris d'elle mille traits de bienfaiſance, petits par eux-mêmes, grands par les motifs qui les lui font faire & par l'effet qu'ils produiſent. Ces ſoins coûtent plus à ſon activité que l'or ne coûteroit à un millionnaire. Ouvrir ſa bourſe aux malheureux quand on eſt riche ne devroit pas être un grand effort ; mais ſavoir ſuppléer par ſon habileté au défaut de richeſſes pour les ſoulager, il me ſemble que c'eſt une double généroſité.

Adieu, chere Comteſſe, mon eſpérance pourra s'évanouir,

car elle n'eſt peut-être fondée que ſur mes ſouhaits. Mais qu'importe ? Les projets agréables font toujours paſſer d'heureux momens, & je ne puis regretter le tems que j'emploie à prévoir ou à déſirer des actions honnêtes, encore moins à m'en entretenir avec vous.

LETTRE XCV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 7 Juin.

J'AUROIS été bien humiliée, ma chere amie, ſi vous n'aviez pas jugé de mes ſentimens par les vôtres. Votre projet eſt le mien. Mon frere eſt aſſez riche pour ne ſonger, en ſe mariant, qu'à ſe rendre heureux. Quand

même il auroit moins de fortune, dès que je le saurois au-dessus des besoins, j'applaudirois à un tel choix. Les malheureuses entraves que nous ont données nos mœurs présentes forcent de penser à la fortune, sur-tout dans le mariage. L'énormité de nos dépenses fait rapporter tout à soi, double le fardeau, & ferme, de la part même des peres, les mains secourables qui pourroient en diminuer le poids. Notre luxe a tout placé dans la classe des besoins. Deux personnes qui n'auroient aucun bien & qui s'aimeroient me paroîtroient fort à plaindre, parce qu'elles seroient imprudentes de se marier, & malheureuses de ne se marier pas. Mais mon frere n'est point dans cette situation : riche comme il

eſt, je le trouverois trop heureux d'aſſurer ſon bonheur, en faiſant celui d'une femme bien née, vertueuſe & aimable. Vous ne voulez pas vous en mêler; il me ſemble pourtant que vos avis devroient être d'un grand poids: au reſte, vous ſavez mieux que moi ce qu'il faut faire dans cette circonſtance. Voulez-vous bien aſſurer mon frere de mon amitié, & Madame de Ferval de mon reſpect? Elle m'en inſpire un ſincere. Il faut de grands talens pour former des enfans comme elle a formé les ſiens. Ne m'oubliez pas auprès d'eux non plus, je vous prie.

LETTRE CXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 19 Juin.

En vérité, ma sœur, je dois beaucoup à votre Médecin de m'avoir donné un si bon conseil. Je ne suis plus le même ; ma santé se fortifie tous les jours, & je me sens un fond de gaieté que je n'avois pas eu depuis longtems. L'air de ce pays est admirable. Je suis resté chez Madame de Narton ; les eaux m'y font tout autant de bien. Le genre de vie que j'y mene est charmant. On ne peut s'amuser mieux. Quelle différence de cette société à celles que j'avois vues !

Ne croyez pas que nos plaisirs

ſoient coûteux ou recherchés ; rien n'eſt plus ſimple & plus aimable. Je ne pourrois vous en rendre compte, parce que l'occaſion ſeule les fait naître, les varie chaque jour, & que nous ne prévoyons rien. Meſdemoiſelles de Ferval, qui ſont l'ame de nos amuſemens, ont un agrément, une fineſſe, une bonté que je chéris. La bonté ſemble être une qualité héréditaire dans cette reſpectable famille. Madame de Ferval l'inſpire à tout ce qui l'entoure. Je veux, ma ſœur, vous faire partager le plaiſir délicieux que j'ai goûté à la vue d'un événement attendriſſant qui ſe paſſa hier en ma préſence. Il prouve que la meilleure façon de rendre les hommes bons, juſtes & honnêtes, c'eſt de leur faire du bien. Ah ! ſi les hommes ſavoient

combien peu coûtent les vrais plaisirs !

Un Colporteur entra dans la cour du château avec deux chevaux extrêmement chargés. Nos Dames voulurent le renvoyer. Il demanda Madame de Ferval, & la fit prier de permettre qu'il lui parlât. Elle s'en défendit, croyant qu'il ne se proposoit que de vendre. Mais il insista ; on le fit entrer. Cet homme, d'une physionomie heureuse, âgé de trente ans, salue Madame de Ferval avec un air de respect & de saisissement. Que me voulez-vous, mon ami, lui dit-elle ?

Il bégaye ; il ne peut parler, & lui présente une bourse. Voilà, dit-il, Madame, ce que j'aurois voulu vous apporter plutôt..... Il y a dedans sept milles francs.

Pourquoi m'apportez-vous cet argent ?

Il eſt à vous, Madame.... Il eſt à vous, bien à vous.

A moi ?

Oui.... Vous le ſavez bien..., Ce n'eſt pas ma faute ſi je ne l'ai pas apporté plutôt.

Vous vous trompez aſſurémsnt, mon cher, je n'ai rien perdu, on ne m'a rien pris, & ſi c'eſt une reſtitution....

Oh ! non, non, Madame, vous m'avez prêté..... Vous ſavez.... Il vous ſouvient....

Je n'entends pas ce que vous me voulez dire; vous me prenez pour une autre aſſurément?

Oh ! Madame, pourrois-je prendre une autre pour Madame de Ferval ! Il avoit les yeux pleins de larmes, & la preſſoit toujours de prendre la bourſe.

Je ne puis recevoir cet argent, mon cher, il n'eſt point à moi.

Quoi ! Madame, vous ne me reconnoiſſez pas ! Ah ! je le vois bien. . . . . Vous avez oublié le petit Jaco. . . . . ce pauvre orphelin. . . . qui avoit une petite malle. . . . qui vous portoit des épingles. . . .

Eſt-il poſſible ! Quoi ! vous êtes cet enfant ? . . .

Eh ! oui, Madame ; ce louis d'or que vous me prêtâtes il y a dix-huit ans. . . .

Hé bien ?

Il a fait ma fortune. J'ai travaillé ; j'ai eu bien de la peine, mais enfin j'ai gagné du bien avec ces vingt-quatre livres, qui ont été mon unique fonds.

Et combien avez-vous gagné ?

Quatorze mille francs. Oh ! Madame, j'ai été bien exact. Il y en a ſept mille dans la bourſe. J'ai toujours tenu mes comptes

avec grand ſoin, & j'ai dans toutes les occaſions calculé ſéparément votre profit.

Mon profit!

Eh! ſans doute, c'eſt notre marché.

Quel marché?

Vous n'avez ſûrement pas oublié, Madame, que ce jour là après que vous eûtes examiné ma petite malle....

Ah! je me rappelle cette malle, dit-elle en ſouriant; il n'y avoit pas pour un écu de marchandiſes, & rien n'étoit plus propre & plus adroitement arrangé.

Vous me demandâtes comment je ferois pour gagner ma vie à ce métier-là....

Cette queſtion vous fit beaucoup pleurer, je m'en ſouviens.

Hé bien, Madame, vous devez donc bien vous ſouvenir auſſi

que je vous dis que faute d'argent je ne pourrois peut-être jamais rien faire. . . .

Vous m'expliquâtes vos petits projets de commerce, ils étoient pleins de sens & d'intelligence.

Vous eûtes la bonté de me demander, Madame, combien il me faudroit d'argent pour me mettre à mon aise.

Je crois que vous me dites douze francs? Oui, douze francs; cela me frappa.

Eh! que n'étoient pas douze francs pour moi dans ce tems-là? Vous me donnâtes un louis d'or, à condition que vous seriez de moitié dans mon profit. . . . .

Miracle de probité! Quoi! mon cher ami, vous avez cru sérieusement. . . .

Eh! sans doute, Madame; j'aurois été un fripon si je n'a-

vois pas partagé fidelement. Je vous apporte mes comptes, il n'y a pas un sol d'erreur.

La surprise, le saisissement, la joie de Madame de Ferval l'empêchent de parler. Le Marchand dénoue les cordons de la bourse, renverse l'or sur une table, & commence à le compter. Madame de Ferval se leve & l'arrête. Gardez, mon ami, gardez cet argent, il vous est trop bien acquis....

Non, Madame, c'est le vôtre, il ne m'appartient pas.

Reprenez-le, mon cher. Ah! dit-elle, en nous regardant, est-il un plaisir plus vif que celui que je goûte! Qu'il m'en a coûté peu pour me le procurer!

Nous pleurions tous. Mais cet honnête homme étoit dans un état difficile à rendre. Il pleu-

roit, il trembloit, il ne pouvoit parler, & ne ceſſoit de marquer, par ſes geſtes, que l'argent devoit être à Madame de Ferval..., Je craignois, dit-il enfin avec effort, je craignois que vous ne m'euſſiez ſoupçonné de mauvaiſe foi d'avoir tardé ſi long-tems..., Je ne ſuis arrivé que depuis hier dans ce pays. Je fus chez vous, Madame on me dit que vous étiez ici....

Que j'ai de joie de vous revoir heureux & honnête! Mon cher Jaco, (je ne vous connois pas encore d'autre nom) Dieu vous a béni; vous le méritez. Je rends graces au Ciel de m'avoir rendu l'inſtrument de votre fortune. Continuez votre commerce, & ne manquez pas de m'informer de vos ſuccès.

Mais, Madame, cet argent?...

Je vous l'ai déja dit, il n'eſt point à moi.

Comment, Madame, & ce marché ?

Ce marché n'étoit qu'un aiguillon que je voulois donner à votre activité. Reprenez cette bourſe, je vous prie.

Vous voulez donc m'en faire un don, Madame ?

Ce n'eſt point un don.

Je ne puis la reprendre que ſur ce pied.

Hé bien, mon cher, ce ſera tout ce que vous voudrez.

Hélas ! Madame, vous êtes trop bonne ; je reçois cet argent avec bien de la reconnoiſſance. Mais je m'étois fais un grand plaiſir de vous l'apporter. Au moins, ajouta-t-il, j'eſpere que vous voudrez bien permettre que ces Demoiſelles choiſiſſent dans

mes marchandiſes ce qui ſera de leur goût, quelques bijoux, des...

Oh ! non, non, s'écrierent ces jeunes perſonnes, nous vous ſommes bien obligées, mon cher ami, mais nous ſerions bien fâchées.....

Ah ! Madame, dit triſtement ce pauvre homme, eſt-ce que vous me refuſeriez l'honneur....

Non, mon ami, mes filles n'accepteront point de bijoux, mais apportez-nous des rubans. Mes enfans, leur dit-elle, prenez-en chacune une garniture.

Jaco fait vîte apporter ſes malles; il voudroit que Meſdemoiſelles de Ferval priſſent tout ce qu'elles renferment; il étale ſes marchandiſes avec bien plus d'activité & de ſoin que ſi c'étoit pour les vendre. L'embarras de ces Demoiſelles eſt auſſi charmant.

mant. Elles craignent tant de faire tort à cet honnête homme, elles ont tant de peur de l'affliger par des refus, qu'elles ne ſavent que choiſir. Enfin il leur fait prendre des pompons & des rubans. Meſdames, Meſſieurs, nous diſoit il, eſt-ce que rien de tout cela ne vous fait envie ? ... Si j'oſois.... Nous prîmes tous quelque bagatelle. Il partit pénétré de joie & de reconnoiſſance, en donnant mille bénédictions à Madame de Ferval & à ſa famille.

Vous croyez bien, ma ſœur, que cette ſcene attendriſſante nous occupa délicieuſement le reſte de la journée. Nous ne demeurerons pas en reſte vis-à-vis de cet homme reſpectable. Mais nous ſentîmes hier que nos libéralités auroient été déplacées.

Avec des cœurs ſenſibles, il ne ſuffit pas d'être généreux, il faut ſavoir l'être. Nous ſommes fort occupés aujourd'hui à conſtruire un petit théâtre, dont les décorations ſeront de feuillages & de fleurs. Nous devons y répréſenter Zaïre & la Pupille. Mademoiſelle de Ferval y joue les grands rôles, & on me fait l'honneur de me donner ceux d'Oroſmane & du Tuteur. Il ſeroit impoſſible de ne pas les bien rendre avec une telle Actrice. Adieu, chere ſœur, vous me reverrez dans la meilleure ſanté. Dites à votre mari que je ſuis exactement ſes conſeils, & croyez qu'on ne peut vous aimer tous les deux plus tendrement que je vous aime.

LETTRE XCVII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 23 Juin.

Nos affaires ſont en bon train, ma chere Comteſſe. Hier nos jeunes gens répréſenterent Zaïre & la Pupille. Mademoiſelle de Ferval, notre premiere Actrice, rendit ſes rôles parfaitement. Le Marquis parut ne point s'efforcer pour exprimer la paſſion d'Oroſmane; celle de Zaïre fut rendue auſſi très-naturellement. Mademoiſelle de Ferval reçut les complimens de l'aſſemblée avec la modeſtie qu'on attend des talens & des graces. Les complimens du Marquis la firent rougir. Je le vis, & j'en

augure bien. Je fis part l'autre jour à sa mere de ce que vous dites d'obligeant pour elle. Votre attention la toucha beaucoup, & nous conduisit à une conversation trop intéressante pour que je ne vous la rende pas. Je lui demandai comment elle avoit pu faire, au fond de sa Province, éloignée des secours nécessaires dans l'éducation, pour en avoir donné une si parfaite à ses enfans. Je les ai tendrement aimés, me dit-elle; je leur ai montré toute ma tendresse dès qu'ils ont pu l'appercevoir. J'ai gagné leur confiance, & c'est là plus de la moitié de l'ouvrage.

Pour l'engager à développer sa méthode, je m'attachai à en relever les inconvéniens. Ah! Madame, lui dis-je, en mon-

trant aux enfans tant de tendreſſe, n'eſt-il pas à craindre qu'ils n'en abuſent ? Ils ſentent alors que l'amour maternel nous domine ; ils cherchent à l'intéreſſer en faveur de leurs caprices. Ils ſont ruſés ; le cœur eſt un peu dupe. On a de la condeſcendance, ils prennent de l'empire : on les gâte.

Je connoiſſois le danger, reprit-elle, j'avois tâché de le prévenir. Dès l'âge où l'on eſt incapable de raiſonnement, les enfans ſont ſuſceptibles d'impreſſions & d'habitudes. C'eſt dans ce tems-là que j'ai accoutumé les miens à la ſoumiſſion. Ils ne pouvoient encore bégayer, déja je les faiſois obéir. Vous ne ſauriez croire combien cette attention m'a épargné de peines dans la ſuite.

Voilà vos enfans soumis : je le veux ; mais ils vous craignent & ne vous aiment pas ; & tant qu'ils ne pourront pas voir que vous ne leur êtes sévere que pour leur intérêt, leur crainte est de la haine.

De la haine ! Ah ! dès que mes enfans ont pu sentir & penser, ils m'ont adorée. Songez que je leur procurois tous les petits plaisirs qu'à leur âge ils pouvoient désirer ; que j'amais les Bonnes ne donnoient rien, n'accordoient rien ; que c'étoit de moi qu'on tenoit tout. Ils voyoient que je cherchois à les rendre heureux, ils ne pouvoient l'être qu'auprès de moi. Quel plaisir aussi d'être dans mon appartement ! Quel chagrin d'en être banni ! Le mensonge sur-tout étoit puni par quatre jours d'exil ;

mais l'aveu de la faute obtenoit toujours le pardon & le rappel. Voilà où ſe bornoit ma ſévérité. Les coups aviliſſent l'ame des enfans, le retranchement d'un repas leur dérange l'eſtomac. Je n'ai jamais eu recours à ces triſtes & barbares reſſources. Il faut punir, autant qu'il eſt poſſible, les enfans, comme ils doivent être punis des mêmes fautes étant hommes, par les remords, par la honte, par la perte des avantages de la ſociété, & autres peines ſemblables.

Je comprends, lui dis-je, comment des enfans qu'on avoit accoutumés à obéir avant même qu'ils puſſent parler, ſont & plus dociles, & plus ſenſibles aux châtimens qui ſont alors plus rares... Ils en ſont auſſi plus tendres pour leurs parens, & plus ſenſibles

aux biens qu'ils en reçoivent, m'a-t-elle dit. La sévérité n'ayant été exercée contr'eux que dans un âge dont ils n'ont pu conserver le souvenir, il ne leur en reste qu'un sentiment de dépendance qui ne les afflige pas ; il est presque machinal. Quand après cela ils voyent, à mesure que leurs facultés se développent, que l'on ne se sert du pouvoir qu'on a sur eux que pour les empêcher de se faire du mal, ou pour leur faire du bien, il n'est pas possible qu'ils ne s'attachent sincerement à la personne qui fait tout leur bonheur.

Sans doute. Mais les Gouvernantes m'embarrassent un peu. Comment ne détruisoient-elles pas continuellement ce que vous aviez fait ?

Je vous l'ai déja dit, les Gou-

vernantes jouoient un fort petit rôle. J'avois toujours mes enfans avec moi. Je ne voulois que des filles douces, ſimples, attentives, point babillardes ſur-tout. Leurs ſoins ſe bornoient aux beſoins corporels.

Peu de meres, lui dis-je, auroient aſſez de patience pour ſe condamner à cette gêne.

C'eſt qu'elles ignorent les plaiſirs attachés aux ſoins maternels. En peut-il être de plus ſenſibles! Voir croître ſous ſes yeux la tendreſſe & la confiance de ces petits êtres, faire d'un regard leur punition ou leur récompenſe, être tout pour eux; c'eſt jouir d'un bonheur bien grand, du bonheur d'être mere!

Mais ne l'achete-t-on pas un peu par la contrainte & l'ennui qu'une telle vie entraîne?

Javoue, me répondit-elle, que tous les instans ne sont pas également agréables. Il est impossible que dans cette multitude de soins & de petits détails, il n'y en ait de tristes, d'ennuyeux, de pénibles. La tendresse maternelle peut seule les faire supporter; mais elle le fait, elle les adoucit, elle les récompense. La contrainte est encore inévitable & nécessaire. Combien n'a-t-il pas fallu que j'aie veillé sur moi pour ne pas laisser paroître mes défauts aux yeux de mes enfans ? Jamais d'humeur, jamais de colere, toujours la même dans tous les momens; voilà ce qui m'a attiré leur confiance. Il est certain, ajouta-t-elle, en souriant, qu'ils me croyent impeccable.

Vous êtes du moins la meil-

leure & la plus ſage des meres. Ces ſoins reſpectables que vous avez pris dans leur premiere enfance n'étoient que le fondement de l'édifice ; & combien n'aurez-vous pas eu à travailler depuis ?

Dès qu'ils ont pu réfléchir, j'ai tâché de leur former le cœur & l'eſprit, d'y établir des principes ſûrs & invariables. C'eſt dans la Religion ſeule qu'on peut les puiſer ; c'eſt ſur elle que j'ai fondé tout le reſte. Je ne leur en ai montré d'abord que les lueurs qui convenoient à la foibleſſe de leur âge. Peu à peu je l'ai fait briller à leurs yeux dans tout ſon éclat. Ces attentions, ſuivies pour mes filles juſqu'à l'âge où elles ſont, ont je crois aidé la Nature, qui leur a été aſſez favorable : je n'ai fait que la dé-

velopper. Dans l'éducation ordinaire, on gâte bien plus d'ames honnêtes qu'on n'en forme. Je n'ai point ce reproche à me faire à l'égard de mes filles. J'ai tiré leurs vertus du fond de leur ame, & j'en ai formé leur caractere.

Et votre fils, Madame, a-t-il une ame moins ſenſible & moins honnête? Aux vertus douces qui ſont des deux ſexes, ne joint-il pas cette généroſité qui caractériſe particulierement le ſien?

Son éducation n'a pas été de même mon ouvrage; il a fallu le mettre au College & le livrer à des Régents. J'avoue que ſi j'avois oſé, je l'aurois auſſi gardé auprès de moi. Mais quand on ne peut s'aſſurer du ſuccès en allant contre l'uſage, il faut s'y conformer. Je ſentis que je trouverois avec lui bien plus de diffi-

culté qu'avec ſes ſœurs. Il y a des bizarreries affreuſes dans les préceptes qu'on donne aux hommes. Je voulois que mon fils eût de la religion, de l'honneur, des manieres ; qu'il apprît les ſciences qui conviennent à ſon état ; qu'il eût des vertus & des graces ; qu'il fût chrétien & brave : cet aſſemblage eſt difficile à former. Je l'ai jugé au-deſſus de mes forces. Ferval a été auſſi bien élevé qu'on peut l'être avec nos mœurs & nos préjugés. Mais perſonne autre que moi ne s'eſt mêlé de l'éducation de ſes ſœurs. Elle m'a paru facile ; les principes qu'on doit donner aux filles ſont ſûrs & invariables : c'eſt la raiſon & la vertu toutes ſimples.

Vous leur parliez donc ſans ceſſe raiſon & vertu ?

Point du tout, à moins que

l'occaſion ne ſe préſentât de leur en inſpirer le goût. On peut par les bonbons donner des leçons de probité & de bienfaiſance.

Vous avez bien réuſſi, lui dis-je, vos filles ont autant de candeur & de bonté dans l'ame que d'agrément dans l'eſprit; & ce qui me ſuffiroit pour juger qu'elles ont de belles ames, c'eſt cette union charmante que je vois regner entr'elles.

J'ai toujours cru, reprit Madame de Ferval, qu'il falloit apporter beaucoup de ſoin pour faire naître dans les enfans l'émulation ſans jalouſie. Ne donner jamais de préférence à la perſonne, mais à l'action; les récompenſer ou les punir avec une juſtice exacte & ſans acception; ne jamais vanter l'un aux dépens de l'autre: c'eſt le grand moyen

de les éloigner de la haine & de l'envie. Un enfant négligé, haï, contracte un caractere chagrin & jaloux ; cet enfant infortuné eſt ſouvent dans la ſuite le malheur de ſa famille & le fléau de la ſociété. Eſt-ce à lui qu'il s'en faut prendre ? Mes filles, graces au Ciel, ne connoiſſent point la jalouſie, ni toutes les petites tracaſſeries ordinaires aux jeunes perſonnes.

Ce fond de bonté, lui dis-je, ſe répand juſques dans leur converſation. J'admire depuis longtems avec quelles graces, quelle gentilleſſe, elles nous entretiennent, ſans que jamais la moindre médiſance entre dans leurs diſcours.

Elles l'ont en horreur, reprit-elle ; je leur en ai fait ſentir de bonne heure la baſſeſſe & le

danger. Henriette avoit de la disposition à diriger la pointe de ses plaisanteries sur le prochain, moins par malice que par étourderie. Elle possédoit le dangereux talent de rendre au naturel les ridicules. On croyoit voir ou entendre la personne qu'elle imitoit. Bien loin d'applaudir à ce badinage, je prenois un air très-sérieux. Ses sœurs, qu'elle faisoit rire, s'apperçurent un jour que je ne riois point, & cela les surprit. Mes enfans, leur dis-je, pourrois-je me réjouir de voir dans une de mes filles, tant de malice & si peu desprit ? Affligez-vous avec moi. Henriette toute honteuse me demanda quel mal elle avoit fait. Je lui fis sentir alors le fond de méchanceté, de sottise, de stérilité ou d'ignorance que cachent

les dehors séduisans de la médisance la plus agréable. Je lui montrai la bassesse qu'il y avoit à se faire le bouffon & le singe de la société, pour amuser les uns des ridicules des autres. Je lui fis sentir combien on donnoit par-là de prise sur soi-même. Elle eut honte du rôle qu'elle avoit joué, & depuis cet avertissement elle n'a pas eu besoin que je lui en aie donné d'autres.

Ah ! lui dis-je, votre air en fit plus que vos discours ; un sourire échappé auroit tout perdu.

Mais, reprenoit Madame de Ferval, vous me charmez. Quoi ! vous qui vivez à Paris, qui êtes accoutumée à voir des filles élevées avec plus d'art, vous daignez vous occuper des miennes ; il semble même que leur éducation vous frappe !

C'eſt que j'aime la nature & les graces ſimples, & on les néglige. Les graces que l'on donne à force d'art ont toujours un air de fauſſeté & de gêne. Pour ce qui eſt des jeunes perſonnes élevées à Paris, elles ſont preſque toutes des ſtatues parées qui occupent les fauteuils d'un appartement, condamnées à l'enfantillage & au ſilence juſqu'à leur mariage ; leur eſprit, lorſqu'elles en ont, ne ſe forme point, il eſt même aſſez rare qu'elles en faſſent paroître.

Je crois très-important, repliqua-t-elle, de leur inſpirer de bonne heure la retenue qui convient à leur âge & à leur ſexe. Il faut leur faire ſentir le danger de l'indiſcrétion, les avertir avec douceur, & en particulier, de ce qu'elles peuvent avoir dit de dé-

placé. Cela demande, je l'avoue, une attention continuelle; auſſi je tâche de ne pas perdre un mot des diſcours de mes filles : mais je ne leur ai jamais dit de ſe taire.

Eh ! je reconnois là votre tendreſſe & votre prudence. Il faut être bien dure ou bien maladroite pour étouffer, comme on le fait par la méthode oppoſée, les graces de l'eſprit, & pour rendre les plus belles années de la vie, des années de contrainte & d'ennui.

En laiſſant à mes filles, me dit-elle, une liberté douce & honnête, je n'ai pas négligé de leur faire ſentir qu'elles doivent être dans la ſociété moins pour elles-mêmes que pour les autres, plus occupées à leur plaire qu'à s'amuſer, & toujours attentives

à prendre leur ton, à étudier leurs goûts. Si elles badinent quelquefois, elles ſavent auſſi ſoutenir une converſation ſérieuſe ; je les ai même accoutumées à entendre ſans impatience des propos ennuyeux : ce ſont elles ſouvent que je laiſſe parler avec les gens les plus difficiles à entretenir. La vraie politeſſe n'eſt-elle pas fondée ſur la bonté ? Et n'eſt-ce pas en avoir que de parler à chacun le langage qui lui convient, que de ſavoir écouter ? Ecouter avec un air d'intérêt, ce n'eſt pas ſe taire, c'eſt répondre à ce qu'on exige de nous. Un geſte, un mot, un rien ſuffit pour ſatisfaire une perſonne qui nous parle de ſes affaires, de ſes ſuccès, de ſes malheurs. On eſt bien abondant quand on parle de ſoi, & ſur-

tout de ſes peines. On s'appeſantit ſur les circonſtances, les détails, les minuties.

Oh! lui dis-je, dans ce qui nous intéreſſe, tout nous affecte. Un air de diſtraction ou d'ennui eſt une injure, & quelquefois une cruauté. Si la perſonne eſt malheureuſe, du moins ſes maux ſeroient ſuſpendus pendant l'inſtant où, en lui prêtant de l'attention, on lui marqueroit de la ſenſibilité. Les gens heureux ont preſque autant de beſoin qu'on les écoute. Ils ſont ſi pleins de leur bonheur!

Mais, lui dis-je en ſouriant, avec des maximes ſi indulgentes & ſi humaines vous nous inonderez d'un déluge d'ennuyeux.

J'ai du moins tâché d'empêcher mes enfans de l'être, vous

les entendrez rarement parler d'eux. Supporter ce défaut dans les autres, c'eſt un devoir; & vis-à-vis des malheureux, ce devoir eſt indiſpenſable.

J'avoue que des enfans dans la vivacité de l'âge ne peuvent, avec la meilleure intention du monde, captiver long tems leur eſprit ſur des choſes qui ne les touchent point; mais on peut les y accoutumer peu à peu & par degrés, en leur faiſant ſentir combien on eſt heureux de pouvoir procurer quelque plaiſir & quelque ſoulagement aux autres. Car il faut de bonne heure leur faire connoître la différence qu'il y a entre la fauſſe politeſſe, que les gens les plus durs contractent aiſément, & qui ne gît que dans les manieres extérieures; & la vraie politeſſe dont la ſource eſt

dans le cœur. Bien des gens prétendent qu'on ne peut ſe plaindre d'eux, quand ils ont rempli ce qu'ils appellent les devoirs de la ſociété, c'eſt-à-dire, quand ils n'ont manqué ni aux viſites, ni aux petits ſoins, ni aux complimens, ni aux autres momeries d'étiquette ; pendant qu'ils n'auront pu ſupporter ſans dégoût les plaintes que les douleurs arrachent à un malade, & qu'ils auront interrompu avec une cruelle adreſſe le récit des malheurs d'un honnête-homme qui leur avoit fait l'honneur de leur ſuppoſer le cœur ſenſible. Un bon cœur, je le répete, eſt le meilleur guide dans ces ſortes de choſes. J'en reviens toujours là, la bonté eſt la baſe de tout, de la ſociété, des vertus, du bonheur. Auſſi c'eſt par le cœur

qu'il faut commencer le grand ouvrage de l'éducation.

Le cœur eſt un article bien délicat, lui dis-je. Je ſais que la dureté eſt la ſource de mille vices ; mais la ſenſibilité n'a-t-elle pas bien des dangers pour de jeunes perſonnes ?

Il faut diriger cette ſenſibilité, me répondit-elle, & ſans doute elle exige la plus grande circonſpection. Un cœur extrêmement tendre eſt toujours facile à perſuader ; il eſt ſuſceptible de tous les ſentimens doux. Que dès l'enfance une mere par ſa tendreſſe affectueuſe s'aſſure du cœur de ſa fille, qu'elle le rempliſſe, qu'elle y regne avec la vertu, qu'elle l'ouvre à la confiance. Je ſais qu'il eſt un âge, qu'il eſt des paſſions.... (Je n'y penſe pas ſans émotion). Mais non,

non, ces passions ne sont pas plus fortes que l'amour d'une mere, votre amie & votre confidente ; elles ne sont pas plus fortes que les impressions contraires données dans l'éducation, que les principes d'honneur, que la vertu, que la modeste & noble fierté qu'on doit toujours inspirer aux jeunes personnes, sur-tout à celles dont le cœur est le plus tendre..... Je regarderai toujours, me dit-elle, après un moment de réflexion, comme un bonheur très-grand d'avoir à diriger un caractere sensible. Que de ressources dans cette sensibilité ! La mere qui ne sait pas en profiter n'est pas digne de conduire une telle fille. Quelles victoires ne lui feroit-on pas remporter sur elle-même, en ménageant avec adresse &

bonté cette ame délicate, & lui laiſſant à ſes propres regards tout l'honneur du triomphe ! L'amour de l'honnêteté & du devoir eſt bien puiſſant ſur de tels caracteres. C'eſt un goût naturel, c'eſt un ſentiment délicieux, c'eſt une vraie paſſion.

Mais ne penſez-vous pas, lui dis-je, qu'il faut leur fournir de bonne heure des armes contre l'amour ?

Je crois, reprit-elle, ces précautions non-ſeulement inutiles, mais dangereuſes. Tant que des filles ſont des enfans, elles ne vous entendent point. Quand elles ſont grandes, l'idée de cet amour, de ces amans dont vous les avez entretenues, ſe reveille : la vanité s'en mêle. On ſe croit aſſez jolie pour avoir des adorateurs ; cela paroîtroit amuſant,

& n'empêcheroit pas d'être vertueuſe. Il en vient un : quelle joie ! On n'a garde d'en faire confidence à la mere. Le ſeul mot d'amour la révolte ; elle en a tant dit de mal ! On veut ſe conduire ſoi-même. L'amant eſt aimable & ſéduiſant ; la tête tourne, & tout eſt perdu.

Vous n'avez donc jamais parlé de cette paſſion à Meſdemoiſelles de Ferval ?

Si par haſard en leur préſence la converſation a roulé ſur quelques matieres de cette eſpece, je n'ai point affecté de la rompre, mais j'ai tâché doucement de la faire tourner ſur d'autres objets.

Et dans les lectures qu'elles ont faites ?

Elles n'ont jamais lu de romans. Quant aux pieces de théâ-

tre, j'ai tâché de choisir celles où l'amour ne conduisant qu'aux plus grands malheurs ne pouvoit leur paroître séduisant. D'ailleurs la grandeur des sujets & la dignité de la poésie, leur fait regarder les héros de la Tragédie comme des êtres d'une autre espece. Et puis encore l'intérêt des états, en opposition avec celui de l'amour, fait une diversion ; & je l'ai remarqué par les réflexions de mes filles. Il est très-peu de pieces où l'amour ne paroisse un contre-tems à des lecteurs qui n'en ont jamais éprouvé les traits, & qui ne cherchent pas à s'y retrouver. On doit faire lire nos Poëtes à des filles que l'on veut bien élever. Ne seroit-ce pas une ignorance honteuse dans le monde que de ne pas connoître les chefs-

d'œuvres que nous avons dans ce genre ? D'ailleurs la bonne poéſie éleve l'ame, forme le goût, & ne gâte point le cœur. Il faut de la prudence & du diſcernement dans le choix des Auteurs & des ouvrages. Mais les romans ſont les plus dangereuſes des lectures pour les jeunes perſonnes. Elles ſe diſent à chaque page : c'eſt moi, me voilà. Bientôt elles diront du premier jeune homme qu'elles verront, c'eſt lui, c'eſt Lindor, c'eſt Léandre, leur imagination s'échauffe, elles croyent qu'on ne peut exiſter ſans amour, qu'il eſt humiliant de n'avoir point d'amant ; & toutes ces chimeres ont cauſé trop ſouvent les plus grands malheurs.

Mettez-vous, lui dis-je, tous les romans dans la même claſſe ?

Eſt-ce une proſcription générale ?

J'en excepte, répondit-elle, quelques romans anglois.

Ceux de Richardſon, ſans doute ?

De Richardſon ! Eſt-il poſſible qu'on donne le nom de romans à ces belles hiſtoires du monde & de l'humanité ? C'eſt la vertu elle-même qui vous y inſtruit par l'organe du génie. Je dois beaucoup à ce grand maître d'éducation, avec lequel on acquiert promptement tant d'expérience, & qu'on ne lit pas (ſi l'on n'eſt vicieux, pour ainſi dire, par eſſence) ſans brûler d'envie de devenir meilleur, ſans l'être. Je viens de donner Clariſſe à lire à ma fille aînée ; elle eſt à l'école des bonnes, des grandes mœurs. Ses ſœurs ſont encore trop jeunes pour profiter de cette lecture.

Vous jugez quel effet Clariſſe a dû produire ſur un cœur tout neuf. Ma fille le liſoit ſeule. Mais elle me diſoit tout ce qu'elle ſentoit. Je lui vis prendre le goût le plus vif pour Lovelace, elle ne pouvoit blâmer Clariſſe de l'aimer. Quelle comparaiſon de cet amant à l'époux qu'on veut la forcer de recevoir ! Quels tyrans que ſes parens ! Mais dans la chaleur de cet enthouſiaſme, le ſentiment de douleur & de pitié que lui inſpira cette fugitive ſeule avec ſon amant dans ſon carroſſe m'enchanta. Quelle humiliation, maman, me dit-elle ! Cet homme, quelque tendre qu'il ſoit, n'eſt pas ſon mari. La voilà dans ſa dépendance ! Quel rôle pour une fille bien née ! Ah ! elle eût préféré le malheur, la mort même à cette

honte, si elle eût eu le tems de réfléchir. Cette noblesse de sentimens, cette dignité d'ame qui est la hauteur naturelle de la vertu me ravissoient dans ma fille. C'est la sauve-garde du cœur.

C'est donc dans Clarisse que Mademoiselle de Ferval a pris les premieres idées de l'amour ?

Oui, me répondit-elle, jugez si elle doit le trouver redoutable ?

Mais ne prendra-t-elle pas tous les hommes pour des Lovelaces ?

Oh ! ce danger n'est pas effrayant ; l'inclination nous rassure toujours trop.... Pour garantir une fille de la séduction, je compte bien plus sur sa vertu, sur sa tendresse & sa confiance pour moi, que sur la peur des Lovelaces.

Nous fûmes interrompues par nos jeunes gens, dont nous nous étions un peu écartées. Ils nous rejoignirent, nous allâmes enſemble nous aſſeoir dans une prairie ſous des ſaules au bord de la riviere. Un écho admirable, qui venoit d'un rocher voiſin, engagea Mademoiſelle de Ferval & Henriette à profiter de cette découverte. Elles chanterent pluſieurs petits airs; le Marquis fut enchanté, & toujours plus ſurpris de leurs talens. Où les ont-elles pris? dis-je à leur mere.

La nature leur en a fait don, répondit-elle; Mademoiſelle de Ferval & Henriette ſont nées avec de la voix & du goût pour la muſique.

Mais ſans doute elles ont eu des Maîtres?

Des Maîtres ! dit Ferval. Oh ! Madame, je vois que vous ne connoiſſez pas M. Duval qu'on décore ici de ce nom ; c'eſt le plus ignare Muſicien !

Tel qu'il eſt, mon frere, dit la petite, il nous a fait grand bien. C'eſt ce que j'ai trouvé de mieux dans ce pays, répondit la mere ; j'avoue que l'application de ſes écolieres & le deſir d'apprendre en ont plus fait que lui.

Je le crois, reprit Ferval ; & cela fait honneur à mes ſœurs.

Dites plutôt que cela fait honneur à ma mere, reprit tendrement l'aînée. Quels ſoins n'a-t-elle pas pris pour nous donner ce goût, ce deſir d'apprendre, ſans quoi l'on n'apprend rien ! Je vois à préſent combien il vous a fallu d'art pour nous cacher vos ſoins, ma chere maman, je n'ai jamais cru prendre de leçons

en apprenant à chanter. M. le Marquis & mon frere m'ont extrêmement étonnée en me disant qu'à Paris c'eſt une affaire ſérieuſe que cela.

Une affaire ſérieuſe, dit vivement Henriette; oh! j'abandonnerois plutôt la muſique. Ce n'eſt qu'un plaiſir, n'eſt-ce pas; maman? Quand je vois venir M. Duval avec des airs nouveaux, je ſuis enchantée, je les apprends avec ardeur; ſi c'étoit une tâche cela ne vaudroit plus rien. Helene a-t-elle jamais cru faire autre choſe que s'amuſer quand elle a appris à peindre? Non, ſans doute, reprit-elle, & ſi cela n'amuſe pas, pourquoi l'apprendre? Il n'y a pas de néceſſité. La muſique m'auroit ennuyée, je n'ai pas de voix, je ne l'aime point; mais pour la

peinture j'y passerois les journées avec plaisir. Et je vous suis bien obligée, maman, de m'avoir donné un Maître de dessein. Voilà toute ma science me dit à l'oreille Madame de Ferval; elles n'ont appris toutes les choses d'agrément qu'en s'amusant, & avec beaucoup d'envie de les savoir.

Il me paroît, reprit Ferval, en souriant, qu'Henriette seroit bien étonnée qu'on la grondât pour la faire danser....

Je vous quitte, chere amie, on m'annonce un feu d'artifice. C'est demain la fête de Madame de Ferval, ses enfans lui donnent un bouquet, je ne veux pas perdre ce spectacle. Je reprendrai notre conversation, le sujet en est trop intéressant pour ne vous pas plaire.

LETTRE XCVIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

Je ne puis, mon frere, vous exprimer toute ma joie ; votre ſanté ſe rétablit, & vous reprenez votre gaieté naturelle. Je partage vos plaiſirs ; le portrait que vous me faites de Meſdemoiſelles de Ferval eſt tout aimable. Je vous félicite d'être à portée de jouir des charmes d'une pareille ſociété. L'aventure du Colporteur m'a touchée juſqu'aux larmes : elle fait honneur à l'humanité. J'eus hier une viſite de M. de Valville. Il ne ſavoit point votre départ, & il me demanda de vos nouvelles

avec un air d'intérêt. Je lui rendis les détails que vous me faites. Continuez-les moi. Vous savez tout ce qu'il faut dire pour nous à Madame de Narton. Aimez toujours votre sœur.

LETTRE XCIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

Je fus hier chez ta sœur, cher Marquis, je croyois t'y trouver; tu prends les eaux, c'est bien fait. Mais si j'en crois Madame de Saint-Sever, tu t'amuses beaucoup chez Madame de Narton. Elle me parla de tes plaisirs avec extase. Comment diable, tu joues aux petits jeux, quelles délices! Je ne pus m'empêcher de rire de l'idée que ta sœur se

fait de ces chétifs amuſemens. Elle te croit dans le pays des merveilles. Tu repréſentes des Tragédies ſous des feuillages avec des Provinciaux ! Cela eſt trop plaiſant. Au reſte je t'exhorte à continuer, on fait toujours bien quand on s'amuſe. Il faut être enfant avec les enfans, bon homme avec les Provinciaux, ainſi du reſte. Tu ne peux avoir d'autres plaiſirs dans les lieux que tu habites. Prends ceux là en attendant mieux. Tu me dois une deſcription de tous les originaux qui t'entourent en Province ; je ne m'amuſe pas des plaiſirs de ces bonnes gens, je m'amuſe d'eux. A ta place j'aurois été à Bains ; il s'y trouve ordinairement très-bonne compagnie. La Princeſſe de.... & la Ducheſſe de..... y furent l'an-

née derniere. Mais si tu te trouves plus commodément chez Madame de Narton, restes-y : elle ne manque pas d'esprit. Elle n'a pourtant jamais eu de manieres ; & puis une femme à son âge n'est plus agréable. Dieu me préserve des eaux de Bains à ce prix-là. Qu'est-ce qu'une femme sans agrémens ? Il y en a qui s'avisent de raisonner, quand elles sont hors d'état de plaire. C'est une chose assez plaisante qu'une femme qui raisonne, & une femme vieille & laide ; mais cela est bon pour le moment. Le ridicule ne fait pas toujours rire ; après avoir diverti, il choque, il ennuye. Madame de Saint-Sever m'a beaucoup parlé de Mesdemoiselles de Ferval. Je les vois d'ici, un air gauche, un esprit étroit, n'est-ce pas ? Oh !

c'eſt cela même. Mais ſi elles ſont jolies, on peut s'en accommoder pour trois mois. Adieu, cher Marquis, je ſuis charmé que tu te portes mieux.

LETTRE C.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 28 Juin.

Je te plains, mon pauvre Valville, de ne connoître d'autres plaiſirs que les plaiſirs que l'art apprête, & d'ignorer ceux dont je jouis ici. Ma ſœur ne t'a point trompé. Je n'ai paſſé de ma vie un tems plus agréable. Je ſuis dans une ſociété reſpectable & délicieuſe : oui, mon ami, délicieuſe. Te es aſſez malheureux pour que cette ſociété te parût inſipide ; mais malgré toi tu ne

pourrois t'empêcher de l'eſtimer. De quel air parles-tu donc de Meſdemoiſelles de Ferval ? Songe-tu que ce ſont des filles de condition, des perſonnes eſtimables & charmantes. L'aînée ſur-tout eſt digne du reſpect & de l'attachement de tous les hommes qui ſauront connoître tout ce qu'elle vaut. Elle a de l'eſprit ſans y prétendre, des graces qu'elle ignore, le plus beau viſage, où la plus belle ame ſe peint, des talens qui m'ont étonné. Elle chante avec un agrément que la nature ſeule peut donner. Elle ſait très-bien la muſique, & joue du claveſſin avec beaucoup d'intelligence. Si tu l'avois vue repréſenter Zaïre, j'ai aſſez bonne opinion de ton goût pour penſer que tu n'aurois pu lui refuſer des larmes, qui

ſont les vrais applaudiſſemens. Elle eſt d'une bonté rare & adorable. Il me paroît que ſon eſprit eſt cultivé. Elle n'affiche point le ſavoir, & n'affecte point de le cacher. Je n'ai rien vu de plus aimable. Rectifie donc tes idées ſur le compte de cette Demoiſelle & de ſes ſœurs. Leur naiſſance, leur éducation, leur beauté & leur vertu pourroient mériter tous les hommages.

LETTRE CI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 2 Juillet.

PARDON, Marquis, pardon, je ne m'en ſerois pas douté. Te voilà donc encore très-gravement amoureux! Mademoiſelle de Ferval, Demoiſelle de condi-

tion, ſage, vertueuſe, belle, remplie de talens, &c. &c. &c. Oh ! tu ne pares pas mal ta nouvelle idole. Plaiſanterie à part, prends-y garde, tu as déja fait une aſſez belle épreuve de ta foibleſſe & de ton goût pour le ſacrement. Je t'en avertis de bonne heure, pars, & arrache-toi de ces lieux enchantés. Songe à la ſottiſe qu'il y auroit à te laiſſer ainſi enlacer. Quelqu'éloge que l'engouement te faſſe faire de cette beauté, c'eſt une Provinciale, peu riche, & nous ſavons ce que c'eſt qu'une provinciale. Je ne m'efforcerai point de rabaiſſer les graces que tu lui prêtes, ce ſeroit te fâcher inutilement. Mais ce qui me paſſe, c'eſt qu'après avoir bravé les traits de Madame d'Aſterre, la femme de Paris la plus aimable,

& dont le choix ne pouvoit que te faire honneur en dépit de tes picuſes maximes, tu ailles tomber dans les liens d'une petite perſonne de campagne. Cela ne ſe pardonne pas. Reviens à nous bien vîte, mon cher, ſi tu veux t'épargner un ſecond volume d'extravagances. Adieu ; je t'ai deviné, je te gronde, c'eſt pour te ſervir.

LETTRE CII.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 6 Juillet.

En vérité, Valville, vous abuſez des droits d'une ancienne amitié. Moi amoureux ! Moi ! Ah ! graces au ciel, mon cœur eſt épuiſé. Si je croyois pouvoir aimer encore, je déteſterois d'a-

vance l'objet d'une passion si funeste pour moi, & je briserois des fers que mon cœur n'envisage qu'avec effroi. Non, j'en ai trop souffert. Le souvenir amer qui m'en reste se présente encore trop souvent à mon esprit pour que j'aie rien à craindre ; & d'ailleurs, quelle différence! Ce n'est pas de l'amour que Mlle de Ferval inspire, toute belle qu'elle est ; c'est du respect, de la confiance & de l'amitié ; ce sont les sentimens que j'aurois pour un ange s'il se montroit à mes yeux. Je ne me souviens encore que trop de ma passion pour Léonor ; mes desirs étoient brûlans, & cette passion, fondée presque toute sur les sens, ne me causoit que des transports ou du désespoir. Voilà l'amour que j'ai senti & qui m'a presque réduit au

tombeau. Mais les ſentimens que Mademoiſelle de Ferval fait naître ne ſont point dangereux ; c'eſt une admiration tendre & reſpectueuſe, c'eſt une ſorte de confiance douce & attrayante. Au retour de la promenade, nous nous ſommes entretenus enſemble pendant deux heures, & je me ſens une ſérénité dans l'ame, un calme dans le cœur, qui me charment. Ah ! Valville, que j'aurois mauvaiſe opinion de toi ſi tu gardois tes préjugés contre Mademoiſelle de Ferval après l'avoir vue. Tu ne la connois pas : c'eſt ton excuſe. Je reſterai ici le plus que je pourrai ; c'eſt le tems le plus doux & le plus agréable que j'aie paſſé de ma vie ; d'ailleurs il faut que j'y reſte pour ma ſanté. Adieu ; retranche, je te prie, de tes lettres des idées &

des expreſſions qui me révoltent. Je t'aime, tu le ſais ; mais fais que j'eſtime mon ami.

LETTRE CIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 30 Juin.

Il y a bien de l'amour propre, ma chere Comteſſe, à louer ſes amis, je le ſens : je ſuis ſi fiere quand je parle de Madame de Ferval & de ſa famille ! Je vous avois promis dans ma derniere lettre la ſuite de notre converſation touchant l'éducation des Demoiſelles. Elle roula ſur les connoiſſances convenables aux jeunes perſonnes. Il s'éleva là-deſſus une petite diſpute entre M. & Mademoiſellle de Ferval.

Je

Je ne puis vous en retracer que les principaux traits ; & ce que je regrette ſur-tout de ne vous en pouvoir rendre, ce ſont les agrémens & les charmes que Mademoiſelle de Ferval ſçut répandre dans tout cet entretien. Sa beauté paroiſſoit s'embellir de ſa raiſon & de ſa ſageſſe. Sa phyſionomie avoit plus d'ame & plus d'expreſſion : nous étions dans l'enchantement le Marquis & moi.

Sur les éloges que l'on donnoit à Mademoiſelle de Ferval d'avoir appris l'Italien preſque ſans Maître, & d'avoir ſçu joindre cette connoiſſance à toutes celles qu'elle a cultivées, j'adreſſai la parole à la jeune Henriette, & je lui demandai ſi elle étoit auſſi du goût de ſes ſœurs : ſi les lectures inſtructives lui don-

noient autant de plaiſir qu'elle m'avoit dit en trouver dans ſes leçons de danſe. La petite perſonne baiſſa les yeux, & parut embarraſſée. Ses ſœurs la regardoient en ſouriant.

J'aime à la voir rougir de ſon ignorance, me dit tout bas la mere : je ne la gronde pas, ſa honte m'en évite les frais. Henriette, ajouta-t-elle en élevant la voix, Henriette n'aime pas les choſes ſérieuſes ; mais j'eſpere que le goût lui en viendra, & qu'elle ſentira que ce n'eſt pas aſſez de s'amuſer, qu'il faut quelquefois s'inſtruire.

S'inſtruire ! s'écria Ferval. Eh ! ma mere, permettez que je me faſſe le défenſeur d'Henriette, & que je vous diſe que rien n'eſt plus inutile que l'étude pour les femmes, que les ſciences même nuiſent à leurs agrémens, &

font négliger leurs devoirs. Rendez des filles douces, attentives, agréables ſur-tout, donnez leur des talens, cultivez leurs graces; en un mot faites en des femmes aimables; mais ſi vous en faites des ſavantes, tout eſt perdu. Une femme lettrée eſt un être inſupportable.

Où mon frere a-t-il pris des idées auſſi humiliantes pour nous, dit Mademoiſelle de Ferval?

Dans la Nature, répondit-il, qui vous a faites pour nous plaire, pour nous conſoler dans nos maux, pour nous délaſſer après nos fatigues ou nos études, pour diriger l'intérieur de nos maiſons, & point du tout pour apprendre des ſciences qui ne peuvent que vous éloigner de tous ces devoirs.

Prenez garde, mon frere, de

confondre l'étalage du ſavoir avec le ſavoir même. Je ſais que rien n'eſt moins aimable qu'une femme qui affecte de paſſer pour ſavante ; mais ce défaut eſt-il plus ſupportable dans les hommes ? Un pédant eſt pour une femme raiſonnable ce qu'eſt une pédante pour un homme d'eſprit.

Oh ! toute ſavante eſt pédante, dit-il, en l'interrompant, ces mots ſont ſynonimes.

Souffrez, mon frere, que je combatte un ſentiment qui nous abaiſſeroit ſi fort.

C'eſt un travers de notre ami, dit le Marquis, en s'approchant de Mademoiſelle de Ferval. J'ai déja tâché de l'en guérir. Vous méritez bien d'avoir cet honneur ; & je ſerois charmé de vous voir approfondir cette intéreſſante matiere.

Sans l'approfondir, dit Madame de Ferval, il me semble, mon fils, qu'on pourroit s'en tenir à vous dire que l'usage étant reçu de faire entrer dans l'éducation des femmes certaines sciences, & cet usage d'ailleurs n'ayant rien de mauvais, il est imprudent de se déclarer contre lui. Qui n'est pas fait pour changer les opinions de son siecle, doit savoir les respecter, quand ces opinions ne sont point opposées à la vertu. Dans ces tems barbares où les Connétables ne savoient pas signer, il n'est pas étonnant que les femmes ne sçussent pas lire ; mais à présent que les hommes se font une juste gloire d'être instruits, une ignorance profonde ne seroit-elle pas honteuse chez les femmes ?

Oh ! maman, ne nous en te-

nons pas là, s'écria Mademoiſelle de Ferval : mon frere auroit trop beau jeu : il ne manqueroit pas de traiter cet uſage de mode, de ſimple préjugé du ſiecle. Puiſque c'eſt ici une affaire de raiſonnement, ne nous ſervons, s'il vous plaît, que des armes de la raiſon. Vous m'auriez rendue bien forte ſur ce point, ma chere maman, ſi j'avois ſçu mieux profiter de vos leçons. Je redirai cependant à mon frere une partie de ce que vous m'avez appris. Réformez-moi, je vous prie, ſi je m'écarte de vos principes.

Il eſt certain que le premier objet d'une femme doit être de plaire, non au monde en général, comme on tâche de l'inſpirer aux filles, ce qui eſt un vice radical dans l'éducation, la ſour-

ce des désordres des femmes, & des divisions domestiques ; mais de plaire à son mari. Cependant elle est la compagne, l'amie, le conseil de l'homme. La nature lui a donné, comme à l'homme, une raison susceptible de perfection & de culture. Son état lui impose, ainsi qu'à l'homme, des devoirs importans, qu'elle ne peut bien remplir, si elle ne s'est formé l'esprit par l'instruction, c'est-à-dire, par la lecture & par la réflexion. Elle doit d'abord vivre en société avec son mari, & chercher à le fixer par le sentiment du bonheur. Si elle ne peut lui faire trouver dans son commerce les ressources que fournissent l'instruction & la culture, il n'est pas possible qu'à la longue un galant homme, un homme d'esprit ne

trouve ce commerce insipide, & qu'à la fin il ne se détache d'elle. On plaît bien plus long-tems par les agrémens de l'esprit que par la figure. Après son mari, la femme se doit toute entiere à ses enfans. Leur éducation est une tâche commune, qu'elle doit nécessairement partager, & sur laquelle elle influe même presque seule, dans ce premier âge où les ames plus flexibles reçoivent des impressions plus durables. Quel malheur, si ces premieres impressions sont données par une mere ignorante ou vicieuse ! L'administration d'une maison & la conduite des Domestiques exigent encore de la femme qu'elle ait étudié les vrais ressorts de ce régime intérieur, de ce petit état, & que l'ignorance ou le goût frivole ne l'ayent

point réduite à n'avoir ſur le mariage que les fauſſes idées de liberté, de plaiſir, & de décence. Enfin au dehors & dans le public même, la femme cauſera beaucoup de bien ou beaucoup de mal par rapport aux mœurs générales, à proportion que la raiſon aura pris ſur elle plus ou moins d'empire.

Dites-moi donc, que devez-vous attendre pour un mari, pour des enfans, pour une maiſon, pour la ſociété, de la part d'une femme qui n'aura point étudié ſes devoirs, qui n'aura appris ni à penſer ni à refléchir? Car cela s'apprend, mon frere. Et où cela s'apprend-il? Dans de bons livres. L'hiſtoire, par exemple, eſt, pour qui la ſait lire, un grand traité de morale.

Mais, dit Ferval, aurez-vous

jamais des Etats à gouverner, des Armées à conduire ?

En aurez-vous davantage, vous-même mon frere ? N'y a-t-il que les Princes ou les Généraux pour qui l'hiſtoire ſoit utile ? Les travers de l'eſprit humain dans tous les tems & dans tous les lieux, ne ſont-ils pas une grande leçon de ſageſſe ? Les traits de courage, de généroſité, d'héroïſme ne peuvent-ils pas ſervir d'exemples dans tous les états de la vie, pour qui ſait rapprocher les diſtances ?

Mais reprit-il, ces leçons, ces exemples, vous ôtent l'idée de la ſimplicité de vos devoirs, en vous occupant de choſes trop élevées. Comment deſcendre, d'après ces grandes réflexions, aux details de vos ménages, aux ſoins que vous devez à vos enfans, &c. ?

Prenez garde, mon frere, vous allez bientôt nous rendre des ſervantes. Il ſeroit extrêmement mal à une mere de négliger les ſoins qu'elle doit à ſa maiſon pour s'enfermer dans ſa bibliotheque, comme il le ſeroit à un pere de famille de quitter les travaux de ſon état ou ſes affaires, pour ne s'occuper que des ſciences. Les devoirs doivent marcher avant tout. Mais ces devoirs remplis, une femme rendue à elle-même ne peut-elle cultiver ſon eſprit par la réflexion & par la lecture ? Mon frere, croyez que la femme qui ſait s'occuper ainſi, négligera beaucoup moins qu'une autre ſes devoirs : elle les connoît. Celle qui n'a jamais appliqué ſon eſprit à rien, ſera toujours une femmelette, capable de tous les travers, ſuſ-

ceptible de toutes les foibleſſes.

Hé bien, dit-il, les femmelettes ſont agréables, leur ignorance eſt gentille; elles ne ſongent qu'à plaire, & elles y reuſſiſſent.

Oh! nous étions des ſervantes tout à l'heure, nous voici des poupées; vous ne vous honorez gueres, en nous aviliſſant de la ſorte. Non, Monſieur, nous ſommes vos filles, vos meres, vos ſœurs, vos compagnes, vos amies, mais nous ne ſommes ni vos eſclaves, ni vos joujoux. Je ſais que nos devoirs ſont quelquefois plus minutieux que les vôtres: que c'en eſt un très-eſſentiel pour nous que d'être aimables; que nous ne devons négliger aucun des agrémens qui peuvent nous rendre cheres à vos yeux; mais je ſais auſſi que les

agrémens de l'eſprit ſont un charme de plus.

Ajoutez que c'eſt le plus puiſſant, dit Madame de Ferval. L'on voit dans le monde la ſociété des femmes inſtruites beaucoup plus recherchée que celle des femmes qui n'ont que des agrémens naturels, parce que la raiſon ne ſe ſatisfait que par la communication des eſprits.

J'avoue, reprit Mademoiſelle de Ferval, qu'il eſt des ſciences abſtraites, qui ſemblent ne pas nous convenir. Il eſt pourtant des femmes qui ont ſçu s'y diſtinguer; mais cela eſt rare, & je parle du général.

La foibleſſe de nos organes s'y oppoſe, lui dis-je.

Et peut-être encore, ajouta-t-elle, la multiplicité de nos devoirs. Vous voyez, mon frere,

que je ne diſſimule rien. Je l'avoue donc, le mérite des hautes ſciences n'eſt point fait pour nous. Pour les autres connoiſſances, dont nous parlions tout à l'heure, elles ſont à notre portée, comme à la vôtre : elles ne doivent, il eſt vrai, occuper que notre loiſir ; mais ce loiſir peut-il être mieux rempli que par elles ? A titre d'amuſemens même, pourquoi nous les interdire ? Pourquoi nous ſévrer du plus innocent des plaiſirs ? Une femme à qui l'ouvrage des mains n'eſt point néceſſaire pour vivre, n'en fait pas ſon unique délaſſement : quand elle eſt ſeule, elle y joint les livres. Otez-lui cette reſſource contre l'ennui, elle prendra bientôt le plus grand dégoût pour ſa ſolitude & pour ſa maiſon : elle ſe livrera au tourbillon. Les

années de sa jeunesse se passeront en plaisirs bruyans, & peut-être en intrigues : sa toilette seule remplira la moitié de son tems ; dans un âge plus avancé, quand ces plaisirs ne lui conviendront plus, elle deviendra joueuse. N'est-ce pas là, mon frere, l'abrégé de la vie des femmes qui, nées avec une fortune honnête, n'ont jamais sçu occuper leur esprit ? Tant de familles en ont été victimes, que je suis surprise que ces exemples ne vous ayent pas frappé.

Ce que dit là votre sœur est très-raisonnable, dit Madame de Ferval ; c'est à mon gré un des grands motifs qui doivent engager les personnes chargées de l'éducation des femmes, à leur faire aimer les bonnes lectures, & les connoissances agréa-

bles. Cet amuſement, le plus honnête de tous, en leur formant l'eſprit & le cœur, peut empêcher du moins qu'elles ne ſe livrent à d'autres goûts, ſouvent dangereux, toujours frivoles. Il faut ſavoir occuper ſon loiſir dans tous les âges. Quand on eſt jeune, c'eſt un préſervatif; quand on eſt vieille, c'eſt une reſſource; & dans tous les tems une économie.

Partageons le différend, & faiſons la paix, ma ſœur, dit Ferval; je conſens que les femmes liſent, dans leurs momens perdus, quand elles ſeront ſeules & n'auront rien à faire. Mais conſentez auſſi qu'elles n'en parleront pas, qu'elles cacheront leurs connoiſſances, & qu'il n'en ſera jamais queſtion dans leurs diſcours.

Quelle fantaiſie, mon frere ! & pourquoi ce myſtere ? Quoi ! l'on parlera devant moi d'un trait d'hiſtoire, d'une découverte dans la Géographie, ou d'autres choſes ſemblables, & je ne pourrai me mêler de cette converſation qui m'intéreſſe? Oui j'en parlerai comme ſi je parlois de la nouvelle du jour, ſans affectation, ſans prétention, ſans me prévaloir de ce que je ſais des choſes que tout le monde eſt à portée de ſavoir comme moi.

Mais vous humilierez les femmes qui ne ſavent pas ces choſes là.

Tant pis pour celles qui s'en trouvent humiliées, qu'elles les apprennent, ou qu'elles ayent moins d'orgueil; mais pour moi, qui les entretiendrai, ſi cela leur fait plaiſir, de pompons, de chiens, &c. qui ne chercherai

point à briller à leurs dépens, je parlerai de même, & avec bien plus de plaisir sur des matieres intéressantes. Je conviens pourtant que si je m'apperçois que ces femmes souffrent, ou même s'ennuyent de cette conversation, je tâcherai de la rompre, & de la tourner sur d'autres objets; c'est un devoir de la société. Mais si je me trouve avec gens instruits & raisonnables, je n'aurai point la petitesse de feindre une ignorance honteuse. D'ailleurs ôtez ces objets intéressans de la conversation, qu'y reste-t-il quand vous avez épuisé les nouvelles? De fades galanteries, des miseres, ou de la médisance. Il n'y a de mal pour une femme qui a des connoissances, & qui sait en parler, que d'en parler hors de propos, & de chercher à briller. Et vous-même, mon

cher, ce n'eſt pas le talent que vous haïſſez chez les femmes, convenez-en, il ne peut que les rendres plus aimables; c'eſt l'abus du talent, c'eſt le ridicule de la vanité qui vous choque. Mai j'ai paſſé condamnation là-deſſus. Je ne veux pas que les femmes ſoient pédantes : je n'exige pas qu'elles ſoient ſavantes; je demande ſeulement qu'elles ſoient inſtruites, afin que les hommes daignent les compter au nombre des être penſans & eſtimables.

J'entends, ma ſœur, vous voulez qu'on vous traite en hommes : vous voulez vous faire hommes; mais vous y perdrez, je vous en avertis.

Je croyois, mon frere, dit Mademoiſelle de Ferval, avoir aſſez diſtingué nos devoirs

des vôtres, notre vrai mérite, nos agrémens, tout enfin, jusqu'à nos études, pour que vous ne me fissiez pas ce reproche. Je ne cherche qu'à vous faire prendre des idées plus justes & plus nobles de notre sexe, & point du tout à empiéter sur les droits du vôtre ; ce seroit un renversement total dans la société. Mais, ajouta-t-elle en souriant, il me semble que notre dispute a pris un tour bien sérieux.

Eh ! vraiment, ma sœur, nous disputons sur des matieres bien sérieuses. Si vous saviez où j'ai pris mes idées & dans quel Auteur. . . .

Eh ! mon frere rendons hommage aux talens des Ecrivains célebres ; mais qu'il nous soit permis de discuter leurs opinions, & de ne céder qu'à la raison.

Eſt-il poſſible d'y réſiſter, dit le Marquis, quand elle eſt unie à tant de graces? Allons, Ferval, ſoyez de bonne foi; votre cauſe eſt perdue.

Voilà de la galanterie, ma ſœur, la paſſerez-vous?

C'eſt de la politeſſe, dit Madame de Ferval, & rien n'eſt plus obligeant. Mais, ajouta-t-elle, finiſſons nos diſſertations, il eſt déja tard. Nous nous levâmes, & reprîmes la route du Château. Madame de Ferval me dit en retournant, qu'elle avoit été obligée d'ôter les livres à ſa fille aînée à l'âge de dix ans, tant elle avoit ardeur pour la lecture, au lieu qu'Henriette la déteſtoit. Je n'aime pas, me diſoit-elle, les talens précoces: il faut être enfant dans l'enfance, pour être raiſonnable

dans l'âge de la raiſon. Au reſte ce goût trop vif que ma fille avoit pour l'étude, me paroît aujourd'hui renfermé dans les bornes de la modération & de la ſageſſe. Helene eſt à-peu-près de même. Le dégoût d'Henriette pour toute étude ne m'effraye point. Sa vivacité l'empêche encore de s'appliquer ; mais il ne faut que la ſuivre un peu, profiter des occaſions, les faire naître s'il eſt poſſible. J'ai déja remarqué qu'elle avoit lu quelques livres que j'avois laiſſés à ſa portée. C'étoient, il eſt vrai, des matieres plus amuſantes qu'inſtructives ; mais il faut commencer par-là, & aller par degrés de l'agréable à l'utile.

Que penſez-vous de cette mere, ma chere Comteſſe ? L'hommage que l'on rend à l'eſprit,

aux talens & aux graces de ſes filles lui appartient. Elle commence à recueillir le fruit de ſon honorable travail; je crois qu'elle en ſera bien récompenſée. Depuis trois jours, elle eſt retournée chez elle avec ſes deux cadettes. Mademoiſelle de Ferval eſt reſtée avec nous. Il y a long-tems que la mere me l'avoit promiſe pour le tems des eaux. Notre cher Marquis n'eſt point inſenſible à tant de mérite & à tant de graces; du moins il me le ſemble. La jeune perſonne paroît touchée de ſes attentions; mais avec quelle modeſtie, avec quelle réſerve elle reçoit ſes ſoins! Ferval eſt auſſi avec nous. Ma tendre amie, je ne puis m'empêcher d'eſpérer que vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir envoyé votre frere.

LETTRE CIV.

De Mademoiſelle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, premier Juillet.

Il n'y a que deux jours que vous êtes partie, ma chere maman, & déja votre abſence ſe fait ſentir à mon cœur. J'eſpere que vos affaires ne vous retiendront pas plus de quinze jours, & que vous reviendrez ici ſuivant votre promeſſe. En vérité, il me ſemble qu'il n'eſt pas beſoin que Madame de Narton preſſe ſes amis de venir chez elle; c'eſt un ſéjour charmant. N'eſt-il pas vrai que le tems y coule bien rapidement? Je vous ſerois bien obligée, ſi vous aviez la bonté de m'envoyer ma guittare. M. le Marquis

Marquis de Roſelle a reçu de Paris un paquet de nouveautés agréables. Il y a des airs charmans dans les Opéras comiques ; nous les chantons enſemble. Ne trouvez-vous pas, maman, qu'il a la plus belle voix du monde, & qu'il chante avec bien du goût ? Je tâche de former le mien ſur les avis qu'il a la complaiſance de me donner : ſa politeſſe eſt extrême ; & ſes leçons qui deviennent de petits concerts, amuſent beaucoup Madame de Narton. Elle me charge de vous aſſurer de ſon amitié, & M. de Roſelle me prie de vous préſenter ſes hommages. Mon frere partage avec moi, ma chere maman, les ſentimens du plus tendre reſpect pour vous. J'embraſſe mes ſœurs de toute mon ame.

LETTRE CV.

De Madame de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 2 Juillet.

Je doute, ma chere enfant, qu'il me soit possible de retourner si-tôt chez Madame de Narton : Henriette est malade. Hier elle parut indisposée. Elle a eu de la fievre toute la nuit. Le Médecin espere que ce mal ne sera pas dangereux, & je l'espere aussi; mais il faudra du tems & du ménagement pour la rétablir. N'en soyez pas inquiete, je ne vous laisserai point ignorer son état.

Adieu, ma fille, je suis pressée de retourner auprès de votre sœur. Vous savez, mon enfant, combien vous m'êtes chere.

LETTRE CVI.

De Mademoiſelle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 3 Juillet.

Vous m'annoncez, ma chere maman, la maladie d'Henriette, ſans m'ordonner d'aller lui donner mes ſoins; ſi je n'étois aſſurée que vous connoiſſez mon cœur, je craindrois que vous ne m'euſſiez pas jugée capable ou digne de la ſervir. Mais non, vous n'êtes qu'une mere trop tendre, & vous ſacrifierez votre ſanté pour vos enfans. Envoyez-moi chercher, je vous en conjure. Vous ne ſouffrirez pas qu'Helene veille, elle a la poitrine trop délicate, & je vois

que tous les soins tomberont sur vous. Que cette nouvelle m'a accablée ! Madame de Narton s'efforce de me rassurer. M. de Roselle partage aussi mes inquiétudes & ma peine. Quelle consolation dans les chagrins, d'être entourée comme je le suis d'ames sensibles ! Mon frere vouloit partir sur le champ pour vous aller trouver ; mais votre Laquais lui a dit que vous lui aviez donné ordre de l'en empêcher. Pourquoi donc, maman, lui faites-vous cette défense ?

LETTRE CVII.

De Madame de Ferval à M. & à Mademoiſelle de Ferval.

A Ferval, 10 Juillet.

NE ſoyez point ſurpris, mes enfans, du myſtere que je vous ai fait. La maladie d'Henriette étoit la *rougeole*. Helene en fut attaquée deux jours après. Voilà la raiſon qui m'a forcée à vous laiſſer éloignés d'ici. L'air y eſt mauvais & contagieux, je ne veux pas que vous y reveniez avant quinze jours ou trois ſemaines. Vos ſœurs ſont hors de tout danger, mais elles gardent encore le lit. Adieu, mes chers enfans, ſoyez tranquilles, & raſſurez Madame de Narton.

LETTRE CVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 5 Juillet.

QUE le plan d'éducation que vous m'avez envoyé, ma chere amie, d'après Madame de Ferval, m'a fait de plaiſir! C'eſt la nature, c'eſt la raiſon toutes ſimples. Quelle différence de cette maniere à celle qu'on ſuit ici! Je crois en voir les raiſons; c'eſt que pour élever des filles comme Madame de Ferval a élevé les ſiennes, il faut un grand fond de vertu, de tendreſſe maternelle, de jugement, de douceur & de bonté. Trouvez de telles meres, & elles ſuivront ce plan. Mais comment eſpérer que des

femmes, ou d'un génie étroit, ou d'un cœur dur, puiſſent prendre de pareils ſoins ? Il eſt bien plus aiſé de dire à ſa fille : *taiſez-vous*, que de lui apprendre à bien parler & à parler à propos. Je crois donc, ma chere amie, que ce mal ſi funeſte pour les mœurs, vient de la dureté des meres ; dureté qui paſſe aux filles, & va ainſi de génération en génération. Cette dureté naît de la diſſipation. Une femme, dans le monde, n'eſt ni à ſon mari, ni à ſes enfans, ni à ſes devoirs ; elle eſt à elle ſeule & à ſes plaiſirs. Rien n'eſt ſi commun que de voir ces femmes gâter leurs enfans quand ils ſont petits : ce ſont alors des eſpeces de marionnettes : on s'en amuſe, on leur paſſe tout. Quand ils ſont grands, & qu'ils demanderoient les ſoins de

la véritable tendreſſe, on ne les aime plus : ils gênent, ils ſont à charge, ſur-tout les filles, qu'on ſe dépêche de marier le plus richement que l'on peut, pour en être débarraſſé ſans retour. J'ai été ſurpriſe & enchantée de la façon de raiſonner de Mademoiſelle de Ferval. La connoiſſance que vous me donnez du caractere & des bonnes qualités de cette aimable fille, m'inſpire les plus ardens deſirs pour l'exécution de nos projets. Mon frere trouve que les eaux lui font parfaitement. En vérité ce voyage eſt heureux. Le véritable bien, ma chere, eſt d'avoir des amis tels que vous ; perſonne ne peut ſentir plus vivement cet avantage que moi.

LETTRE CIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 11 Juillet.

Si l'on vouloit dégoûter des intrigues la foule insensée des jeunes gens, je crois, ma chere Comtesse, qu'il ne faudroit que leur montrer le tableau de l'amour pur. Je l'ai sous les yeux, ce tableau si touchant, & j'en suis attendrie. Ce qui me charme, c'est que nos jeunes amans, car je crois pouvoir leur donner ce nom, ne se doutent pas de l'état de leurs cœurs. Votre frere ne croit point être amoureux de Mademoiselle de Serval, j'en suis persuadée; mais je suis encore plus certaine qu'elle

n'imagine pas qu'elle puiſſe aimer le Marquis. Cette ignorance de leurs ſentimens établit entr'eux une confiance qui n'y régnera certainement plus quand ils connoîtront mieux ce qui ſe paſſe dans leurs ames. J'aime à les voir jouir de cet état d'innocence, & je n'ai garde de chercher encore à lever le bandeau qui couvre leurs yeux. Hier cependant il m'arriva d'entrer à l'improviſte dans le cabinet de compagnie; ils y étoient ſeuls depuis un inſtant. Je ne ſais pourquoi ma jeune amie rougit; & depuis ce moment, j'ai démêlé dans ſes yeux un air d'inquiétude, que je ne lui avois point encore vu. Elle ne ſait pourtant pas que je me ſuis apperçue de ſon trouble. Ses ſœurs viennent d'avoir la rougeole; elle a eu le chagrin le plus vif de

ne point être à portée de les ſervir & de ſoulager ſa mere, qui a fait prudemment de ne la point expoſer, ni elle, ni Ferval, au mauvais air. Mais j'ai tenu compte à cet aimable enfant d'avoir eu un deſir ſi ſincere de partir dans ces premiers tems ſi délicieux d'un amour naiſſant, & d'un amour d'autant plus ſéduiſant, qu'elle l'ignore elle-même. Rien ne ſera jamais capable de lui faire oublier ſes devoirs. Bon ſoir, ma chere. Votre frere reprend de l'embonpoint. Oh! les merveilleuſes eaux que celles de Bains!

LETTRE CX.

De Mademoiſelle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 11 Juillet.

AH! ma chere maman, quelle épreuve pour votre tendreſſe ! Mes deux ſœurs malades dangereuſement ! Je n'avois garde de l'imaginer, d'après les réponſes raſſurantes que vous nous donniez chaque jour. Vous avez voulu que nous ne ſçuſſions le danger que lorqu'il a été paſſé. C'eſt trop, ma tendre maman, c'eſt trop nous ménager. Je n'ai point de peur de ce mal. Envoyez-moi chercher, je vous le demande en grace. N'expoſez pas mon frere, à la bonne heure ; mais ſouffrez que je retourne au-

près de vous : j'en ai besoin, je le sens. Ma mere, si vous saviez .... si j'osois. .... J'espere que vous ne me refuserez pas ma demande. Votre présence m'est nécessaire. Il y a douze jours que je ne vous ai vue, & je n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir. Adieu, ma chere maman; aimez toujours une fille, dont tous les vœux sont de se rendre digne d'une telle mere.

LETTRE CXI.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 12. Juillet.

Vous exigez donc que je reste ici, ma tendre mere, & vous m'en faites donner l'ordre, en m'assurant que vous rendez jus-

tice à mes ſentimens. Vous jugez ſi favorablement de mon cœur, que c'eſt à ma ſenſibilité pour vous & pour mes ſœurs que vous faites tout l'honneur de mon empreſſement à vous rejoindre. Ah! que je crains de ne plus mériter cet éloge!.... Je rougis .... je tremble.... Mais ma tendre confiance l'emportera ſur la honte & ſur la timidité. Je me reprocherois comme un crime de garder avec vous un ſilence dangereux... Je n'aurai jamais de confidente que vous, mais je vous aurai: vous me guiderez, vous me conſolerez... Ma mere, ma tendre mere, c'eſt dans vos bras, c'eſt en collant mon viſage ſur votre ſein, que je voudrois vous dire.... ma mere.... je tombe à vos genoux, ſecourez-moi.... Quel ſecret je vais vous confier! Je

crains d'aimer... Oui, ma chere maman, je crois que j'aime. Je le ſens aux mouvemens divers & nouveaux qui ſe paſſent dans mon ame. L'eſpérance, la crainte, le plaiſir, l'inquiétude s'y ſuccedent : toutes mes idées ne roulent plus que ſur un objet. Je n'avois jamais éprouvé une ſi violente agitation ; elle m'anime ou m'abat. Hélas ! ce n'eſt que depuis deux jours que j'ai commencé à me ſoupçonner de cette dangereuſe foibleſſe. Que de combats je me ſuis déja livrés ! Combien de pleurs j'ai déja verſés ! Eſt-il beſoin que je vous nomme celui qui me les fait répandre ? Un événement a deſſillé mes yeux. Nous étions ſeuls dans la ſalle de compagnie. Madame de Narton venoit de ſortir. Le Marquis me témoigna un vif in-

térêt pour mes sœurs. Je lui dis que j'espérois que vous m'appelleriez auprès de vous ce jour là même ou le lendemain. « Aujourd'hui ou demain », me dit-il ? . . . « Mais, Mademoiselle, » Madame votre mere vous a » promise à Madame de Narton » pour tout le tems des eaux. . . . » Vos sœurs ne sont point en » danger... Pourquoi ? . . . Non, » vous ne partirez pas «. En disant ces mots, il me parut surpris, triste, agité. Eh ! moi. . . . Oh ! maman, s'il se fût apperçu de mon trouble ! Mais Madame de Narton rentra. Je montai dans ma chambre : je réfléchis sur l'agitation extrême que je venois d'éprouver : je m'en demandai la cause. Que de larmes suivirent mes réflexions ! Voilà, ma tendre mere, voilà le trait de lu-

miere qui m'a fait voir le fond de mon cœur. Quoi ! tant d'émotion & de trouble pour une marque si simple de politesse ou d'amitié ! N'est-il pas bien humiliant d'aimer, & d'aimer la premiere ? . . . . . Si c'étoit par respect qu'il me cachât sa tendresse ! . . . . Peut-être me connoît-il assez pour m'estimer à ce point. . . . . M'estimer ! . . . . Eh ! s'il pénetre mes sentimens. . . . Je me flatte qu'il ne s'en apperçoit pas. Mon desir le plus ardent est de cacher ma honte à tous les yeux, & sur-tout aux siens. . . . . Eh ! quand il m'aimeroit, quand j'aurois pu lui plaire. . . . de quel espoir pourrois-je me flatter ? Non, je ne concevrai point de folles espérances. La médiocrité de ma fortune. . . . Que n'est-il moins riche, & que ne le suis-je

davantage ! . . . . Ma mere, quelles idées ! Ah ! pardonnez, pardonnez ces marques d'une foibleſſe dont je rougis. Je n'effacerai rien de ce que je viens d'écrire. Je veux que vous puiſſiez voir mon cœur tout entier : je veux que vous jugiez du déſordre de mon ame. Je ſuis foible ; mais j'ai une amie tendre, prudente, ſecourable, qui m'a donné le jour, qui a formé mon ame à la vertu, qui ne deſire que mon bien, qui ſaura tous les ſecrets de mon cœur, qui m'eſt plus chere que tout ce que je pourrai jamais aimer : elle me fera triompher de moi-même. Depuis l'aveu que je viens de lui faire de ma foibleſſe, mon cœur s'eſt déja ſoulagé. Il eſt plus fort & plus tranquille, quand je penſe que ma mere eſt pour moi, &

que je ſerai bientôt avec elle. Ma digne, mon adorable mere, rappellez-moi, arrachez-moi d'ici. Je brûle de vous embraſſer. Ah! mes ſœurs, que n'ai-je plutôt couru, comme vous, le riſque de ma vie!

LETTRE CXII.

De Madame de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

Ferval, 13 Août.

OUI, ma fille, ta mere eſt ton amie, & tu te rends bien digne qu'elle le ſoit. Mon cœur eſt pénétré de la confiance du tien; il en eſt preſque reconnoiſſant. Voilà la plus grande marque que tu pouvois me donner de ta tendreſſe filiale. Que je te plains! J'ai craint depuis

ton enfance ta ſenſibilité. Le ciel t'a fait là un préſent bien dangereux. Un cœur tendre a beſoin du ſecours d'une vertu fiere. J'ai tâché de te l'inſpirer, cette vertu; & je ne crains rien de toi que tes peines, que je reſſens vivement. Je me les reproche, ma fille : j'ai pu les prévoir & les prévenir. Le Marquis de Roſelle eſt fait pour être aimé d'un cœur comme le tien, & je n'aurois pas dû t'expoſer au péril. N'oublie point que c'eſt ta mere qui s'accuſe devant toi de ſes fautes : aide-la de toutes tes forces à les réparer.

Ecoute, mon enfant ; tu te l'es déja dit à toi-même : tu ne ſaurois prétendre à épouſer le Marquis : la médiocrité de ta fortune s'y oppoſe. De tels ma-

riages ſont bien rares. Le vrai mérite n'eſt preſque jamais l'objet desſacrifices : la vertu n'eſt point ſéduiſante. On eſtime une fille eſtimable, on la plaint de n'être pas riche ; on trouve de l'agrément avec elle, mais on ne l'épouſe point. Quel amour ne faudroit-il pas que le Marquis de Roſelle eût pour toi, s'il ſongeoit à te ſacrifier les plus brillantes eſpéranees ! Eh ! pourrois-tu te flatter qu'il t'aime ? Tu ſais quelle a été ſa paſſion pour Léonor : un ſi violent amour a dû flétrir & épuiſer ſon cœur ; & quand il ne ſeroit pas pour toujours incapable d'aimer, il ne peut pas être encore ſuſceptible d'une nouvelle paſſion. La politeſſe, l'habitude de te voir, le beſoin d'une ſociété amuſante, l'amitié même lui ont

dicté le propos où ton cœur prévenu avoit d'abord cru voir d'autres ſentimens. Tu reconnois maintenant que ces ſentimens que tu deſirois, n'y étoient pas ; & je te ſais gré de penſer ainſi. L'écueil ordinaire des jeunes filles élevées dans la retraite, c'eſt de prendre pour de l'amour les politeſſes d'uſage. Une vanité ſotte leur fait prendre ce travers : l'amour te l'auroit pu donner ; la raiſon t'en à garantie. Gardons-nous donc de nous flatter. Dans de pareilles occaſions il vaut mieux ſuivre ſes craintes, que s'en rapporter à ſes eſpérances. Le malheur, ma fille, eſt bien plus près de nous que le bonheur.

La ſanté de tes ſœurs ne nous permet pas de partir pour ma terre de Vercourt avant quatre

jours. Tu nous y joindras auſſitôt ; mais je ne veux point que tu viennes prendre ici le mauvais air. D'ailleurs, un départ ſi prompt, ſi haſardé, pourroit annoncer ce qu'il eſt très-important qu'on ignore. Voici la premiere fois, ma fille, que je t'engage à la diſſimulation ; mais ici, elle eſt légitime, parce que la décence & l'honneur la rendent néceſſaire. Obſerve-toi ſur-tout avec le Marquis. Evite-le ſans avoir l'air de le fuir : il ne faut paroître ni le craindre, ni le ſouhaiter. Tâche de ne le voir jamais qu'en préſence de Madame de Narton. Je compte ſur la nobleſſe de tes ſentimens. Suis un plan dicté par le courage. Songe que tu ne reverras peut-être jamais l'objet de ta tendreſſe ;

qu'il ne ſe ſouviendra pas même de toi. Songe aux jours heureux que tu as coulés auprès de moi dans le repos & la liberté de ton cœur. Songe que nous ſommes nés pour nous combattre ſans ceſſe, & pour ne trouver la paix qu'après la victoire. Songe que l'amour nous expoſe à bien des fautes ; que le devoir t'ordonne d'oublier un homme qui ne doit point être ton époux ; que ta mere, que ta famille, que le plaiſir de faire le bien, que la vertu, que la joie d'une conſcience pure ſuffiſent à ton cœur. Je le déchire, hélas ! ce cœur trop tendre. Par mes réflexions cruelles j'empoiſonne tes plus beaux jours : ah ! c'eſt pour qu'ils n'empoiſonnent pas le reſte de ta vie.

Je n'ai rien à te recommander ſur

ſur le fond de ta conduite : je ne crains que ton embarras, qui pourroit te déceler. Il faut t'en ſauver par l'air de gaieté, par des occupations continuelles pendant ces quatre jours. Il me tarde autant qu'à toi que nous puiſſions nous rejoindre. Je te ſerrerai dans mes bras : nous pleurerons enſemble : nous nous conſolerons l'une l'autre : tu achèveras de me peindre les mouvemens de ton ame. Je ne veux ſavoir que ce que tu me diras, & je ſaurai tout. En t'inſpirant l'amour de la vertu, je me ſuis épargné bien des embarras. Ma fille, ma tendre amie, je t'embraſſe mille & mille fois.

LETTRE CXIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

Ferval, 13 Juillet.

Vous avez lu, Madame, dans le cœur de ma fille *. Elle aime: elle me l'a écrit. C'eſt ma faute. Elle eſt née tendre: elle avoit vu très-peu d'hommes de ſon âge. J'ai manqué cette fois à ce que je m'étois ſi bien promis, de ne pas laiſſer former à ces trois enfans des liaiſons ſuivies avec des hommes faits pour leur plaire, que je ne fuſſe certaine qu'ils ſeroient leur maris. Vos projets

* *Nota.* (Il paroît, par cette lettre, que Madame de Narton avoit fait part à Madame de Ferval de ſes ſoupçons & de ſes projets, par une lettre que nous n'avons pas).

ſont d'une bonne amie. S'ils pouvoient s'exécuter, le départ de ma fille n'y ſeroit point un obſtacle : vous n'en verriez que mieux les ſentimens du Marquis. Mais je n'eſpere rien, & je dois agir comme ſi je ne pouvois rien eſpérer. J'attends qu'Helene ſoit en état de ſupporter la litiere, pour aller à ma petite terre de Vercourt. J'y ſerai Jeudi, & y ferai venir ma fille le même jour. Mais je ne puis l'expoſer à l'air contagieux que nous reſpirons ici, & dont un de mes gens eſt mort : accident dont j'ai été aſſez heureuſe pour dérober la nouvelle à cette pauvre enfant. Je reconnois votre prudence au ſoin que vous avez pris de ne lui laiſſer entrevoir en aucune maniere vos ſoupçons. Veillez ſur elle, de grace ; mais ne

l'épiez pas. Avec une ame commune, de petites tracaſſeries ne ſont qu'inutiles ; elles ne font que l'engager à tromper mieux : mais avec un cœur bien né, elles ſont pernicieuſes : une fille vertueuſe & délicate doit être offenſée qu'on l'obſerve. Vous voudrez bien d'ici à jeudi l'aider, à ſon inſçu, à éloigner ces occaſions ſi embarraſſantes pour un jeune cœur qui aime, & qui ne doit pas même le laiſſer ſoupçonner. Si j'étois obligée de vous la confier plus long-tems, je lui propoſerois de vous découvrir ſes ſentimens, pour que vous lui ſerviſſiez de guide. Avec la confiance qu'elle a en vous, elle ne devroit pas s'y refuſer ; mais la pudeur eſt plus délicate que la raiſon. Adieu, Madame. Vous aimez ma fille, vous m'aimez : je ſuis tranquille.

LETTRE CXIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 Juillet.

JE vous avoue, ma chere Comteſſe, que je ne puis plus rien connoître aux ſentimens de votre frere. Si je vous euſſe écrit hier matin, je vous aurois dit qu'il aimoit beaucoup Mademoiſelle de Ferval. Depuis huit jours ſur-tout, cela me paroiſſoit certain. Il s'ennuyoit quand il ne la voyoit pas : il la cherchoit : il ne parloit qu'avec elle à la promenade ; il avoit pour elle les attentions les plus délicates. Il ne s'entretenoit avec moi que des qualités & des agrémens de cette jeune per-

ſonne. Je ne doutois plus de ſes ſentimens, j'en étois charmée : je ne cherchois que les occaſions de faire accroître cet amour. Hier à cinq heures nous allâmes nous promener à Bains ſur la montagne, dans le bois qui fait la promenade des buveurs d'eau. Le monde qui s'y raſſemble, fait de ce lieu un ſpectacle aſſez agréable. Nous avions été bien des fois en jouir. Hier Ferval ne put être des nôtres. Nous étions donc Mademoiſelle de Ferval, le Marquis, & moi. Nous allâmes fort gaiement : votre frere dit même à ma petite amie les choſes les plus obligeantes & les plus ſpirituelles. Nous arrivons, nous nous promenons un quart d'heure avec plaiſir. Au bout de quelque temps, une Dame ſuivie, je

crois, d'une femme-de-chambre, passe & repasse auprès de nous. Cette femme est jolie. Le Marquis ne l'apperçut point d'abord; mais en la voyant il fit un vif mouvement de surprise, il pâlit, il changea plusieurs fois de couleurs. Cette femme revient : il la regarde sans vouloir paroître la regarder, & ne nous parle plus qu'avec une distraction singuliere. Je proposai de repartir; il nous suivit machinalement. Le soir je lui demandai s'il connoissoit cette Dame; il rougit, & m'assura qu'il ne connoissoit aucun des gens qui prenoient les eaux. Il se retira de bonne heure, sous prétexte d'un mal de tête. Ce matin nous nous sommes levées à l'heure ordinaire, Mademoiselle de Ferval & moi. Le Marquis n'est point

venu prendre les eaux avec nous. J'ai envoyé savoir des nouvelles de sa santé : il m'a fait répondre qu'il n'avoit pas bien passé la nuit, & qu'il ne boiroit pas ce matin. Quand il a été levé, je lui ai demandé quel étoit son mal : il m'a dit qu'il soupçonnoit que les eaux ne passoient pas bien, & qu'il vouloit essayer, pendant quelques jours, de les prendre à la fontaine, & d'aller loger à l'appartement qu'il avoit à Bains. Ferval, qui venoit d'arriver, lui a offert de l'accompagner. Le Marquis l'a refusé, en disant qu'il seroit au désespoir de le déranger : que son logement étoit petit & qu'ils ne pourroient y être ensemble sans s'incommoder beaucoup ; qu'enfin il le prioit de ne point le presser davantage. Il est sorti, & nous

a laiſſés dans la plus grande ſurpriſe. Ferval a été fâché de ſes refus : mais ce qui m'a bien plus touchée, c'eſt l'affliction de la pauvre Mademoiſelle de Ferval. Je l'ai démêlée, & j'en ſuis pénétrée. Que j'aurois de douleur d'avoir pu cauſer le malheur de cette chere enfant ! Elle a voulu s'efforcer d'être gaie pendant le dîné ; mais cette gaieté n'étoit point naturelle. Le Marquis a été diſtrait, triſte, agité ; & enfin il vient de partir pour aller coucher à Bains. Je ne vous dirai rien de mes ſoupçons, ma chere amie ; je puis à peine m'y livrer. . . . Seroit-il poſſible ! Veuille le ciel nous épargner de nouveaux chagrins !

LETTRE CXV.

De Mademoiſelle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 16 Juillet.

AH ! ma mere, ma tendre mere, que vos preſſentimens étoient juſtes ! & que je ſuis malheureuſe ! Envoyez-moi chercher tout à l'heure : je me meurs. Le Marquis ne mérite plus.... Eh ! je l'aime encore ! Il a revu Léonor : il l'aime.... Il nous a quittés pour aller à Bains, où elle eſt, cette miſerable. . . . Ma mere qu'il me tarde d'être dans vos bras ! J'y gémirai d'une foibleſſe déteſtable. . . . Eh ! je croyois n'avoir conçu aucun ſentiment d'eſpérance ! Ma tendre mere !

LETTRE CXVI.

De Madame de Ferval à Mademoiſelle de Ferval.

A Ferval, 16 Juillet.

VIENS, ma chere enfant, viens dans mes bras : ton malheur augmente ma tendreſſe. L'objet de la tienne n'en eſt plus digne ; mais tu ne peux rien voir à préſent, tu ne peux que gémir & pleurer. J'eſſuyerai tes larmes, ma chere fille. J'avance mon départ d'un jour. Tes ſœurs nous rejoindront demain à Vercourt ; je t'y vais attendre avec la plus vive impatience.

LETTRE CXVII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 16 Juillet.

MES ſoupçons n'étoient que trop bien fondés, ma chere Comteſſe : la Dame de la promenade n'eſt autre que Léonor, Ferval l'a reconnue ce matin : le Marquis n'étoit point alors avec elle. Je ne ſais comment ni pourquoi cette malheureuſe eſt venue. Le Marquis n'a point reparu ici aujourd'hui. Ferval, qu'il a trouvé ce matin à la fontaine, & dont la vue l'a embarraſſé, ne lui a rien dit de ſa découverte. Il lui a ſeulement demandé ſi nous le verrions bientôt. Je ne crois pas, a-t-il

dit, pouvoir aller aujourd'hui chez Madame de Narton, j'y irai demain, s'il m'eſt poſſible.

Mademoiſelle de Ferval vient de partir dans l'inſtant : ſa mere me l'a redemandée. Malgré le plaiſir que je trouvois avec elle, j'ai été charmée de ſon départ. La pauvre petite me faiſoit d'autant plus de pitié, que ſes efforts pour cacher ſa peine, la redoubloient. Oh ! que de reproches j'ai à me faire ! Je me ſuis perſuadé trop aiſément ce que je ſouhaitois. Que cette rechûte (car je la crains) me donneroit d'inquiétude, & pour vous, & pour ma jeune amie, & pour le Marquis lui-même ! Adieu, chere Comteſſe : armez-vous de courage.

LETTRE CXVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

Paris, 19 Juillet.

QUEL revers ! ma chere : il m'accable. Mon frere ſeroit-il aſſez foible !..... Mais peut-on l'être au point de faire ce qu'il fait ? Je tremble, je pleure ; je vous conjure de ne le point abandonner. Au nom de notre amitié, ma chere, ayez pitié de ſa jeuneſſe. Dès que je reçus votre premiere Lettre, je prévis l'étendue de nos malheurs. Je ſuppoſe que cette miſérable a ſu le voyage de mon frere ; & qu'aſſurée de ſon aſcendant ſur lui, elle a ſaiſi cette occaſion de reparoître à ſes yeux. De grace, ma tendre

amie, ne me laissez rien ignorer, ne ménagez point ma foiblesse. L'inquiétude grossit les objets : j'aime mieux que vous me les montriez tels qu'ils sont, quelque chagrin que je puisse en avoir. Votre amitié, ma digne amie, m'est un grand adoucissement ; qu'elle vous coûte de peines, & que j'en suis reconnoissante !

LETTRE CXIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 18 Juillet.

Ce qui se passe ici, ma chere Comtesse, est une énigme toute propre à nous inquiéter tant que nous n'en tiendrons pas le mot. Je voudrois vous épargner ma

perplexité; mais de peur que votre imagination n'aille plus vîte encore que les événemens, je veux vous dire tout ce que je vois, & ce qui peut nous faire craindre ou espérer. Le Marquis revint chez moi hier au soir. Il me dit poliment qu'il venoit d'éprouver que les eaux n'étoient pas meilleures à la fontaine, & qu'elles étoient beaucoup moins agréables à prendre que chez moi. Je m'en félicitai. Nous plaisantâmes sur ses scrupules : il s'avoua le second tome du Malade imaginaire. Après quelques instans je m'apperçus qu'il étoit extrêmement distrait : il n'entendoit pas le moindre bruit, qu'il n'en fût occupé. Enfin il me demanda si Mademoiselle de Ferval étoit à la promenade. Hélas ! lui dis-je, Madame de

Ferval me l'a redemandée : il y a deux jours qu'elle eſt partie : elle eſt à Vercourt avec ſa mere & ſes ſœurs. Il reſta immobile à cette nouvelle. Et Ferval, me dit-il, eſt-il auſſi parti ? Il a ſuivi ſa ſœur, répondis-je : mais comme je reſtois ſeule, & qu'il n'y a que deux lieues de Vercourt ici, il m'a promis de revenir ce ſoir. Il me propoſa d'aller, en nous promenant, à ſa rencontre : j'acceptai ſa propoſition. D'auſſi loin qu'il apperçut Ferval, il courut pour l'embraſſer. Il s'informa d'abord des convaleſcentes. Ferval nous dit qu'elles étoient beaucoup mieux, & que dans peu de jours elles ſeroient totalement rétablies. Ah, mon Dieu ! dit le Marquis, pourquoi donc avoir envoyé chercher Mademoiſelle de Ferval ? Je n'en

ſais rien, dit le frere; & je ne reconnois point là la prudence de ma mere. Les deux cadettes ont très-bien ſoutenu le petit voyage de Vercourt; mais rien n'eſt plus contagieux que la maladie qu'elles ont eue : nous l'ignorions. Cet air qu'elles peuvent avoir apporté eſt terrible; & je trouve aujourd'hui l'aînée très-abattue & très-changée. Si malheureuſement.... Le Marquis a pâli à ce diſcours, qui m'a effrayée. J'ai demandé à Ferval ce que c'étoit que l'indiſpoſition de cette chere enfant. Il m'a dit qu'elle n'avoit preſque point mangé depuis deux jours; qu'elle gardoit la chambre; & que Madame de Ferval, qui ne la quittoit point, étoit preſque toujours ſeule avec elle.

Depuis que le Marquis a ſu

ces fâcheuſes nouvelles, je l'ai trouvé fort triſte. Il eſt venu propoſer à Ferval d'aller avec lui demain chez ſa mere, à laquelle il prétend qu'il doit une viſite : il n'y avoit pas penſé juſqu'à préſent. Ferval lui a repréſenté que malgré l'honneur & le plaiſir que cette viſite feroit à Madame de Ferval, les embarras où les maladies de ſes filles la mettent, pourroient lui faire deſirer qu'il voulût bien attendre quelques jours. Mais, a dit le Marquis, il faut bien ſavoir comment ſe porte Mademoiſelle de Ferval. J'y enverrai demain matin, ai-je dit, & ſi elle eſt mieux, nous irons à Vercourt l'après-midi. Votre frere a trouvé ce projet excellent, & il m'a paru plus content. J'allois le quitter pour vous écrire ; mais à

ce moment une eſpece de femme-de-chambre, venant de Bains, a demandé à le voir, & lui a remis une lettre. Il eſt ſorti avec une précipitation extrême pour la lire, & l'on me dit qu'il eſt actuellement occupé à y répondre. C'eſt quelque nouveau tour de Léonor. Quel intérêt il paroit y prendre encore ! Ne vous ai-je pas bien dit que tout ceci eſt une énigme ? Je n'ai eu garde de dire au Marquis un ſeul mot de cette fille, & ne lui en parlerai certainement pas la premiere ; mais tout ce que je pourrai ſavoir, ma chere amie, je continuerai de vous le mander. Comptez autant ſur ma franchiſe que ſur mon amitié.

LETTRE CXX.

De Léonor au Marquis.

A Bains, 18 Juillet.

Vous me fuyez, mon cher Marquis. Je vous ſuis odieuſe, je le vois, & j'en ſuis au déſeſpoir. Suis-je donc ſi coupable? Vous ai-je trahi? Vous ai-je été infidele? Des lettres, auſſi baſſement achetées que vendues, ſont la cauſe & l'unique cauſe de votre haine. Si j'avois été moins franche, n'aurois-je pu les déſavouer, ces malheureuſes lettres? N'aurois-je pu vous faire ſoupçonner du moins qu'elles étoient contrefaites? J'avois peut-être alors aſſez d'aſcendant ſur votre eſprit pour cela; je ne l'ai point tenté: le menſonge m'eſt en hor-

reur ; mais daignez au moins m'écouter. A qui les ai-je écrites ? A Juliette, à cette fille dont la mort affreuse n'apprend que trop qu'elle a été sa vie. Mes infortunes m'avoient malheureusement liée avec elle, & je ne pouvois rompre cette liaison. La reconnoissance n'est-elle pas le premier devoir ? Juliette m'a donné des secours que je n'oublierai jamais. L'inconduite n'exclud pas la générosité. Cette fille étoit bonne, elle étoit mon amie, je n'en rougirai point ; elle n'est plus, je l'ai perdue par un événement affreux. Elle avoit mérité la colere de celui qui l'a punie d'une maniere si cruelle : je le sais ; mais je l'aimois. Il falloit assortir mon ton au sien ; elle ne m'eût point pardonné de lui avoir caché notre amour & mes espé-

rances. Si j'avois pris avec elle les expreſſions que mon cœur me dictoit, n'auroit-ce pas été l'humilier ? Je devois paroître à ſes yeux ce qu'elle étoit aux miens, pour continuer d'être ſon amie. La vertu excluroit-elle cette complaiſance, ſi néceſſaire dans la ſociété, & qui prend ſa ſource dans l'humanité ? Voilà, Monſieur, ce qui a cauſé notre rupture. Je ne cherche point à vous ramener dans mes liens ; je reſpecte trop votre naiſſance & votre nom, pour prétendre à l'honneur que vous avez voulu me faire ; mais je veux me juſtifier. Je veux qu'en ne m'aimant plus, vous m'eſtimiez encore, que vous me plaigniez du moins. Hier vous ne daignâtes pas m'écouter ! Quel ſupplice pour un cœur.... où.... où vous regnez

encore ! . . . Qu'ai-je dit, malheureuse ! Adieu, Monsieur.

LETTRE CXXI.

Du Marquis à Léonor.

A Varennes, 18 Juillet.

N'ESPEREZ plus de me séduire ; mes yeux sont ouverts. Vous seule pouviez me détacher de vous, vous l'avez fait. Mais vous me fûtes chere : ce sentiment se fait encore entendre. Mandez-moi naturellement votre état. Si vous êtes dans l'indigence, je ne vous laisserai pas sans secours. Si vous pouvez vous en passer, cessez, je vous prie, de m'écrire. Je vous souhaite un bonheur solide, soyez-en sûre. Je ne vous haïs plus ; & si vous deveniez estimable, je pourrois encore vous estimer.

LETTRE

LETTRE CXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 24 Juillet.

SOYEZ tranquille, ſoyez contente, ma chere Comteſſe, votre frere eſt le plus aimable & le plus honnête des hommes. Il vient de me faire tous ſes aveux, & de m'expliquer ſa conduite, à laquelle je ne comprenois rien. Je vais bien vîte vous répéter ſes diſcours : vous en ſerez auſſi contente que moi. Il a commencé par me dire que Léonor étoit à Bains; que c'étoit elle que nous vîmes à la promenade il y a dix jours. Il m'a avoué que cette vue lui avoit cauſé une révolution dont il n'avoit pas été

le maître. Je l'ai aimée avec passion, m'a-t-il dit, & l'objet d'un tel amour ne peut jamais devenir totalement indifférent pour un bon cœur. On le haït, on le mépriſe ; mais on s'en occupe. Vous pûtes voir le déſordre où ſon aſpect me jetta. Dès l'inſtant où je l'apperçus, je formai le deſir de lui parler, non pour renouer avec elle, je n'aurois jamais un deſſein ſi bas ; mais par un mouvement violent & inexplicable, je voulus ſavoir comment elle me reverroit, comment elle s'y prendroit pour ſe juſtifier à mes yeux : je voulus apprendre quelle aventure l'avoit conduite ici : enfin je réſolus de la voir & de l'entretenir en particulier. Il falloit cacher cette démarche, qu'on auroit pu ne pas interpréter favorable-

ment. J'eus beaucoup de peine à donner à mon voyage une tournure, & le lendemain je fus très-fâché de voir Ferval à Bains. Il verra Léonor, il la reconnoîtra, il en parlera : cela m'inquiétoit beaucoup ; & n'avois-je pas raiſon ? Vous devinâtes très-bien, lui ai-je dit, & cette nouvelle nous donna un vrai chagrin.

Oh ! que ce chagrin eſt humiliant pour moi ! Quoi qu'il en ſoit, a-t-il ajouté, j'ai voulu vous tout avouer, & me laver par cet aveu de l'apparence même d'un tort. Je vis donc Léonor à la fontaine. Nous nous rencontrâmes : je m'arrêtai. Elle feignit de ne pas me voir, & s'aſſit auprès de moi. Un inſtant après elle tourna la tête, nos yeux ſe rencontrerent. Ma froideur ne la déconcerta point. Elle prit un

air très-assuré, & même un peu haut. Je la fixai dédaigneusement, sans lui parler. Elle rompit le silence, & me demanda, d'un ton ironique, si ma colere duroit encore. Cette hardiesse me révolta. Je me levai; elle me suivit, & prit alors un air caressant, qui n'est plus fait, graces au Ciel, pour me séduire. Enfin, Madame, je sentis pour elle un dégoût pire que la haîne: je la laissai, & je rentrai chez moi. J'y réfléchissois sur mon premier aveuglement, & sur le bonheur que j'avois eu d'échapper à la séduction, lorsque cette malheureuse fille vint me trouver dans ma chambre. Je dois vous dire pourtant que, comme je n'avois jamais rien remarqué en elle qui tendît à l'effronterie, cette démarche m'étonna. Je

crus m'appercevoir, au délabrement de ſa parure, qu'elle étoit dans l'indigence, & à l'altération de ſes traits, qu'elle n'étoit pas en bonne ſanté. Cette idée fit taire en moi toute autre ſentiment que celui de la pitié. C'eſt le ſeul qui me reſte pour elle; mais je vous avoue qu'il eſt plus fort encore dans mon cœur pour cette malheureuſe, qu'il ne ſeroit peut-être pour une autre perſonne dans le même état. Je lui dis que je la priois de ſe retirer. Elle me ſerroit les mains, & ſes yeux ſe chargerent de larmes. Je ſouffrois: elle le vit. Je parvins à la renvoyer, bien réſolu pourtant de lui faire quelque bien, ſi elle étoit réellement dans la miſere. Peut-être s'eſt-elle trompée aux mouvemens de compaſſion que je ne pus lui cacher. Quoi qu'il

en ſoit, a-t-il ajouté, voilà la lettre qu'elle m'a écrite depuis que je ſuis revenu. Il me l'a montrée. Rien de plus adroit que la tournure que prend cette créature. La réponſe du Marquis eſt remplie d'humanité & de dignité ; j'en ai été charmée. Je lui ai dit combien ſa confiance me touchoit, & combien ſa fermeté me donnoit de joie. J'ai approuvé ſa pitié pour cette fille, parce que la nature nous inſpire un ſentiment général de bienfaiſance, & que dans la plûpart des malheureux, ſi ce n'eſt pas la vertu, c'eſt l'humanité que l'on doit ſecourir. Eh ! s'il y a quelque choſe de capable de ramener les méchans, ce ſont les bienfaits d'une ame généreuſe, qui leur fait du bien, quand ils lui ont fait du mal. La dureté, au contraire, qui

eſt une baſſe vengeance, colorée d'un air de juſtice, les confirme dans leur méchanceté; car elle leur fait haïr les hommes. Je lui ai avoué que ſa conduite m'avoit donné beaucoup d'inquiétudes. Eh! voilà, m'a-t-il dit, ce que je voulois éviter. Je preſſentis tout cela dès que je vis Ferval à Bains. De grace, a-t-il ajouté avec embarras, Mademoiſelle de Ferval a-t-elle ſçu que Léonor étoit.... Oui, lui ai-je dit. Ah ciel! s'eſt-il écrié; & puis prenant un air moins agité: Ferval, Madame, eſt le meilleur ami du monde, il ne lui manque qu'un peu plus de diſcrétion: voilà de quoi faire une hiſtoire, ſi ma ſœur en entend parler..... Je l'ai interrompu pour lui dire de ne rien craindre, & que le dénouement de cette aventure ne pouvoit lui

faire qu'honneur Eh ! mon Dieu, a-t-il dit, qu'eſt-ce que ceux qui la ſavent doivent penſer à préſent de moi ? Quel jugement peut en porter Mademoiſelle de Ferval ? Je ne ſuis pas tranquille ; il faut la déſabuſer..... Mon honneur y eſt intéreſſé....

On eſt venu dans cet inſtant me dire qu'elle étoit toujours un peu ſouffrante ; mais que ce n'étoit qu'une indiſpoſition, & que ſes ſœurs étoient parfaitement rétablies.

Hé bien, Madame, dit votre frere, n'y allons-nous pas après-midi ? Oui ſans doute, ai-je dit. Tandis qu'il ſe prépare à cette viſite, j'ai voulu, ma chere Comteſſe, vous tranquilliſer, & rétablir votre frere dans votre eſtime. Il m'a prié de vous aſſurer de toute ſon amitié ; vous êtes bien ſûre de la mienne.

LETTRE CXXIII.

De M. de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Juillet.

NOTRE étourdi voudroit-il recommencer à nous donner des chagrins, Madame? Oh! que je l'en empêcherai bien! Je vais faire tout doucement mon assemblée de parens, pour demander qu'il soit interdit; car il ne faut pas.... vous m'entendez.... & cela seroit déja fait, je vous le cautionne, cela seroit fait, sans ma femme, qui est.... plus que bonne. Elle pleure, elle se lamente, elle me conjure du moins de vous consulter. Est-ce que je ne sais pas bien votre avis? Vous avez du sens, de l'esprit;

eh ! l'on ne ſait pas ce que vous penſez, n'eſt-ce pas ? Je vais vous raconter, Madame, toute l'hiſtoire de la coquine depuis que le Marquis l'a quittée. Ce Bizac, dont il étoit queſtion dans ſes lettres, elle en étoit folle ; & ce Seigneur là eſt un eſcroc. Ils ont vécu enſemble pendant un, deux mois ; juſques-là tout va bien.... Oui, ils ſont bon ménage. Mais le drôle, qui ne s'endormoit pas, plie un jour la toilette & tout le bagage de Léonor ; adieu, le voilà parti. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le ſieur Bizac avoit vendu petit à petit les meubles de la belle, afin de diminuer les frais du tranſport. Elle reſte ſans effets, ſans argent, ſans chemiſe.... oui, en vérité. Allons à Bains, s'eſt-elle dit, le Marquis eſt bon, il eſt ſot ; je

renouerai avec lui, j'en tirerai de l'argent; allons, partons, & elle eſt partie. Elle a mené avec elle la mere de Juliette. Cette Juliette a été poignardée, étouffée, ou je ne ſais quoi, par ſon vieux jaloux, qui s'eſt trop convaincu qu'il avoit quelque ſujet de l'être. Mais il a promptement aſſoupi cette affaire. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elle eſt morte chez lui il y a trois ſemaines. Sa mere, vieille, laide & miſérable, a ſuivi la fortune de Léonor; elle paſſe pour ſa Femme-de-chambre. Voilà, Madame, l'hiſtoire de cette créature. Puiſque ma femme le veut, je ne ferai rien que quand j'aurai reçu votre réponſe. Elle m'empêche encore d'écrire à ſon frere comme je le voudrois. Il faut ici de la fermeté; il en faut, vraiment;

qu'on me laiſſe faire, & l'on verra. Un vieux militaire comme moi connoît le prix du moment. Mais les lenteurs & les délicateſſes de Madame de Saint-Sever ſont fort deplacées; on ne veut jamais m'en croire.... Bon ſoir, Madame, recevez l'aſſurance de mon reſpect.

LETTRE CXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 27 Juillet.

Je reçois votre lettre dans l'inſtant, chere amie. Je reſpire: vous avez remis la joie dans mon cœur: je n'ai plus de craintes. Que je ſuis heureuſe d'avoir engagé M. de Saint-Sever à vous conſulter avant d'agir! Ca-

chez, de grace, ſes projets à mon frere. Mademoiſelle de Ferval a peut-être pris des idées déſavantageuſes ſur ſon compte. Ma chere amie, j'eſpere en vous, vous les effacerez. Je vous demande en grace de ne rien négliger pour rendre mes vœux accomplis. J'embraſſe mon frere, & je vous aime de tout mon cœur. Inſtruiſez-moi toujours exactement de tout ce qui ſe paſſe, je vous en conjure.

LETTRE CXXV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, *6* Août.

JE n'ai plus rien à vous dire que d'heureux & d'agréable, ma chere Comteſſe. Quel bonheur

que votre frere n'ait point ſçu les projets de M. de Saint-Sever! Je rends graces à votre mari de m'avoir conſultée, & je le prie de s'en rapporter à préſent à moi ſur tout ce qu'il faudra faire. Nous fûmes l'autre jour chez Madame de Ferval, comme je vous l'avois annoncé. Le Marquis étoit tout-à-la-fois d'une agitation, d'une joie, d'une inquiétude, d'une impatience de partir & d'arriver, qui me réjouirent. Nous trouvâmes Madame de Ferval & ſes deux filles cadettes. Elles me reçurent avec leurs graces & leurs careſſes ordinaires. On eut pour le Marquis l'air le plus poli; mais à travers cette politeſſe, je remarquai dans Madame de Ferval une froideur pour lui, dont il s'apperçut & qui l'embarraſſa. L'abſence de Mademoiſelle de Ferval

acheva de l'affliger. Je demandai de ſes nouvelles, & ſi nous ne la verrions pas. Madame, me dit la mere, elle a été ſouffrante toute la journée, elle repoſe à préſent; ſans doute elle auroit bien du plaiſir à vous voir. Mais l'éveille-rons-nous ? Le Marquis, que ce diſcours affligea beaucoup, s'approcha de moi, pour me dire tout bas : rien ne vous preſſe ſans doute de partir, Madame ? Ne pourrions-nous attendre le réveil de Mademoiſelle de Ferval ? Je lui dis que je ne partirois que quand il voudroit : nous demeurâmes donc juſqu'à huit heures du ſoir. Madame de Ferval ne nous pria point de reſter, ce qu'aſſurément elle auroit fait, ſi elle n'avoit eu des raiſons que je ſoupçonne. Pour ne point l'embarraſſer, je fis un ſigne au Mar-

quis pour l'avertir qu'il falloit partir ; il en fit un pour m'engager à rester encore. Je dis à Madame de Ferval : votre chere fille ne s'éveillera donc point ? Et nous ne pourrons la voir ? Elle est couchée, me dit-elle, & il n'y a pas d'apparence qu'elle se leve à l'heure qu'il est. Pardonnez-moi, maman, dit Henriette, elle n'est pas couchée.... Vous vous trompez, ma fille, dit la mere, elle l'est, & Madame de Narton voudra bien l'excuser. Henriette rougit ; & pour ne pas pousser trop loin l'embarras de tout le monde, je me levai, & nous partîmes. Ferval revint avec nous. Le Marquis ne nous dit rien pendant le chemin, & en arrivant chez moi, il se retira dans sa chambre : il y passa la soirée, & ne soupa

point. Le lendemain, il fut tout le jour seul à la promenade : il ne parut que pour se mettre à table, où sa distraction l'empêcha de voir seulement que j'étois là. Enfin au bout de trois jours passés de cette sorte, il vint me trouver le matin. Nous nous promenâmes d'abord en silence ; ensuite en me prenant la main, il me dit, avec un air de confiance & d'amitié tout-à-fait intéressant, me pardonnerez-vous, Madame, d'être amoureux une seconde fois? Ne me prendrez-vous pas pour un fol ? D'où vous peut venir cette crainte, lui dis-je, si l'objet que vous aimez est digne de votre amour ? S'il en est digne ! s'écria-t-il ; ah ! c'est moi qui crains de n'être pas digne du sien. Après l'éclat que ma folle passion a fait dans le monde, je

devois renoncer à aimer ; je me l'étois promis ; j'avois réſolu de ne jamais ſonger au mariage : l'amour m'étoit odieux. J'ai fait part de mes réſolutions à mes amis, à mon beau-frere même. Oui, je lui ai dit que je ne me marierois point, & que ſes enfans ſeroient les miens.

Et qu'a-t-il dit ſur cela, lui demandai-je ? Il a plaiſanté ; il m'a dit qu'il eſpéroit que cette fantaiſie paſſeroit, & qu'il le ſouhaitoit fort. Mais il n'eſt pas queſtion, a-t-il ajouté, de ce que m'a dit M. de Saint-Sever ; je le connois, je ſais qu'il ſeroit charmé de me voir marié heureuſement ; il s'agit de moi, & je vous avouerai qu'après avoir été la fable du public, après avoir dit tout haut que je renonçois à l'amour, je crains qu'on

n'accuſe de foibleſſe celui que je reſſens. Mon choix me raſſure pourtant ; & croyez qu'il ne falloit pas moins que les vertus, les charmes & le mérite de Mademoiſelle de Ferval pour m'arracher un aveu que j'aurois regardé comme humiliant, ſi j'avois aimé toute autre perſonne qu'elle. Mais vous ſavez combien elle eſt digne de toute la tendreſſe d'un honnête homme. Je l'adore, & je ne puis plus me le diſſimuler, ni à vous, Madame. Je me ſuis trompé d'abord ſur les ſentimens que j'éprouvois pour elle. Si j'euſſe cru en devenir amoureux, j'aurois fui, tant j'avois d'horreur pour cette paſſion qui m'avoit été ſi funeſte. Vous le dirai-je, Madame, j'avois pris une haine implacable contre les femmes. Depuis ma

rupture avec Léonor, on m'en avoit fait voir de la meilleure compagnie, disoit on; elles m'avoient paru si mépriſables, que jugeant de toutes les femmes par celles que j'avois vues, j'avois cru devoir mépriſer tout votre ſexe. C'eſt d'après ce ſentiment & le chagrin affreux que ma paſſion pour Léonor m'avoit cauſé, que j'avois pris la réſolution dont je viens de vous faire part. Tous mes amis, toutes mes connoiſſances l'ont ſçue, je vous l'ai déja dit. Quelques-uns l'ont approuvée, d'autres l'ont blâmée par des raiſons de convenance; on diſoit que pour faire un mariage raiſonnable & décent, il ne falloit point d'amour. D'autres ont plaiſanté ſur ma colere, comme M. de Saint-Sever, & m'ont dit qu'avec un

cœur auſſi tendre que le mien, il ne falloit point faire de pareils vœux. Ceux qui me parloient ainſi me révoltoient, & je me faiſois un point capital de leur prouver que ma réſolution étoit inébranlable. Voilà, Madame, quel étoit mon état quand je ſuis arrivé chez vous. J'ai pris le plaiſir que je trouvois à voir & à entendre Mademoiſelle de Ferval pour un heureux retour à la liberté. L'attachement que j'avois pour elle, m'a ſemblé de l'amitié, de la confiance : je ne la regardois que comme une amie. J'ai ſenti combien elle m'étoit néceſſaire, quand à mon retour de Bains je ne l'ai point trouvée ici ; & enfin depuis le jour où nous avons été chez Madame de Ferval ſans la voir, je ſens qu'elle ſeule peut faire mon bonheur.

Une fauſſe honte peut-être ; des ſentimens à démêler & que je ne me ſoupçonnois pas ; l'amour à enviſager ſous un aſpect charmant, après l'avoir vu ſous un aſpect terrible ; le mariage, dont je déteſtois l'idée, & qui devient le but de mes plus chers deſirs ; tous ces renverſemens de penſées & de ſentimens m'ont abſorbé depuis trois jours. Le mérite, la ſolide vertu & les graces de Mademoiſelle de Ferval m'ont enfin décidé. Je ne ſais ſi c'eſt l'amour qui me fait parler ainſi ; mais je me trouverois coupable, ſi je balançois encore.

Oui, vous le ſeriez, mon cher Marquis, lui ai-je dit, de réſiſter aux charmes de la vertu & de la beauté. Ne vous oppoſez plus à un ſentiment qui fera le bonheur de votre vie, & la joie de tous

ceux qui s'intéreſſent à vous. La fauſſe honte que vous avez éprouvée, car c'en eſt une, eſt la ſeule foibleſſe que je vous reproche. Une telle union comblera les vœux de votre ſœur & de votre beau-frere. La nobleſſe de leur ame, & leur attachement pour vous, ſont mes garants. Quant à vos autres amis, s'ils ſont raiſonnables & vertueux, ils diront : c'eſt un malade revenu en ſanté ; il avoit formé des projets malheureux dans une terrible criſe, la raiſon s'eſt ſervie de l'amour pour l'éclairer & le conduire au bonheur. Si ce ſont des hommes vicieux qui vous condamnent, vous ſaurez jouir de leur improbation même, en conſiderant que votre heureux choix met entr'eux & vous une nouvelle différence. Je ne ſuis point ſur-

prise de la haine que vous aviez contre nous ; elle n'étoit pourtant pas fondée. Léonor & les femmes que vous aviez vues, ne sont point, graces au Ciel, l'échantillon de tout le sexe, comme malheureusement toutes les femmes ne ressemblent point à Mademoiselle de Ferval. Il y a parmi les hommes, aussi-bien que parmi nous, des ames vertueuses & des ames vicieuses ; & il ne faut jamais juger du général par le particulier. Votre premiere passion a été malheureuse & avilissante. L'objet en étoit indigne & méprisable. Votre second choix réparera aux yeux du public les torts que vous vous étiez donnés. On oubliera que vous avez aimé Léonor, quand on verra que vous aimez Mademoiselle de Ferval. Ce beau choix,

choix, mon cher, vous fera autant d'honneur parmi les honnêtes gens, que l'autre vous auroit avili. Votre cœur eſt pourtant toujours le même : vous ne pouvez avoir pour cette adorable fille des ſentimens plus nobles & plus vertueux que ceux que vous aviez pour Léonor dans le tems où vous la vouliez épouſer : cela doit vous montrer combien le choix de l'objet eſt important. Ce n'eſt point le ſentiment de l'amour qui eſt criminel : la nature, en nous le donnant, nous a fait le plus beau des préſens ; il peut même dans un grand cœur être la ſource des actions les plus belles & les plus vertueuſes. Mais il faut que l'objet aimé ſoit digne de l'être ; ſans cela ce même amour devient la ſource des vices, & entraîne

ſouvent après lui les actions les plus baſſes, le deshonneur, & quelquefois le déſeſpoir. Vous allez jouir du plaiſir pur de voir tous vos amis partager votre joie. Mademoiſelle de Ferval ſera le charme de votre vie ; tous les cœurs doivent applaudir au choix que fait le vôtre. Oh ! mon cher Marquis, que votre félicité eſt grande ! Quelques plaiſirs que l'amour puiſſe donner, je regarde celui de l'approbation publique comme néceſſaire à cette ſatisfaction intérieure, ſans laquelle il y a toujours quelque amertume dans les autres. Qu'il eſt triſte d'être obligé de juſtifier ſon penchant, ſans pouvoir eſpérer qu'on nous le pardonne ! Vous réuniſſez tous les genres de bonheur. Mademoiſelle de Ferval n'eſt point riche. . . . .

Et j'en ſens, m'a-t-il dit, en

m'interrompant, la plus grande joie. Que je ſerois heureux, ſi je pouvois lui devenir aſſez cher, pour que ce qui fait mon plaiſir ne fît pas ſa peine !

Non, lui répondis-je, non ; elle ne ſe trouvera point humiliée de la fortune que vous lui ferez, parce que cette fortune ſi brillante & ſi peu attendue ne l'énorgueillira pas. Elle n'y trouvera que le charme de la reconnoiſſance, charme ſi doux pour une belle ame !

Eh ! m'a-t-il dit, qui connoît mieux que moi le prix de ſon ame ! Mais ne me mépriſe-t-elle point ? Voilà ce que je redoute. Je ſais que la fortune ni ſes avantages ne ſont point faits pour la toucher ; & peut-être mes anciennes erreurs, cette derniere aventure dont elle ne ſait pas le

détail, pourroient me faire paroître à ſes yeux en ligne d'unir mon ſort au ſien. Vous ne ſauriez croire combien cette crainte m'inquiete, & dans quel déſeſpoir je tomberois ſi j'étois aſſez malheureux pour qu'elle me crût avili.

Raſſurez-vous, mon cher Marquis, lui ai-je dit encore; & puiſque vous vous défiez de vous-même, ne refuſez pas de vous en fier à moi. Voulez-vous me charger de cette négociation? Il m'a tendrement remerciée, en me diſant que c'étoit avec bien du regret qu'il cédoit le plaiſir qu'il auroit eu d'apprendre lui-même ſon amour à Mademoiſelle de Ferval; mais qu'il ſentoit que ma médiation lui étoit néceſſaire. Je lui ai dit que j'en parlerois d'abord à Madame de Ferval.

Hélas ! m'a-t-il répondu, cette maniere décente eſt peu naturelle & peu délicate : j'aime, & je veux être aimé ; ſi je ne l'étois pas, je ſerois au déſeſpoir de cauſer le malheur de cette aimable perſonne, & de ſouffrir qu'on la contraignît pour moi. N'appréhendez pas cela, lui ai-je dit, de Madame de Ferval. Eût-elle inſpiré tant de vertu & tant d'élévation de ſentimens à ſes filles, ſi elle n'en avoit pas eu elle-même ? Je puis vous répondre qu'elles feront elles ſeules le choix de leurs époux. Cette digne mere ſauroit empêcher un mauvais mariage, à force de ſoins ; mais elle ne les contraindra jamais à épouſer des gens qu'elles n'aimeroient pas, ſoyez en ſûr.

Enfin, mon aimable Comteſſe, il m'a confié ſes plus chers inté-

rêts. Je n'ai point perdu de tems, j'ai écrit sur le champ à Madame de Ferval, chez laquelle j'irai demain ; je vous envoye la lettre & la réponse. Le Marquis m'a prié de vous faire part de notre conversation. Il va aussi, je crois, vous écrire. Adieu. J'ai trop d'affaires pour parler ni de vous ni de moi.

LETTRE CXXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Août.

MADAME de Narton vous a tout appris, ma chere & tendre sœur. C'est dans le sein de cette excellente amie que j'ai déposé mes secrets. L'intérêt sincere que votre amitié vous a toujours fait

prendre à mon ſort, me perſuade que vous partagez des ſentimens que l'honneur, la raiſon, & la vertu avouent. J'embraſſe votre mari. Je conviens qu'il voyoit mieux que moi dans l'avenir. Je ne connoiſſois pas alors Mademoiſelle de Ferval. Faites des vœux pour moi, ma chere ſœur, ils avanceront mon bonheur.

LETTRE CXXVII.

De Madame de Narton à Madame de Ferval.

A Varennes, *6* Août.

L'ESTIME & l'amitié que je vous ai vouées, Madame, m'ont fait accepter, avec le plus grand pláiſir, la commiſſion dont M. de Roſelle m'a chargée. Senſible au mérite & aux graces de Ma-

demoiſelle de Ferval, il m'a priée de vous exprimer quel ſeroit ſon bonheur, s'il avoit des qualités capables d'inſpirer des ſentimens d'eſtime à cette adorable fille, & s'il pouvoit obtenir l'honneur d'appartenir à la plus digne des meres : ce ſont ſes paroles ; je vous les rends fidelement : elles diſent tout. Son ſort eſt dans vos mains. Du reſte, il n'eſt pas queſtion d'arrangement de fortune. Le Marquis eſt riche, & connoît le prix des vertus. S'il avoit oſé, il auroit demandé à Mademoiſelle de Ferval un cœur bien précieux, avant que de vous demander ſa main ; ſon reſpect, auſſi profond que ſon amour eſt tendre, l'en a empêché. Ils ſe connoiſſent : aucune cauſe ne peut retarder cette union ; ainſi, Madame, ſi vous

daignez l'approuver, comme je l'eſpere, ce mariage ſe fera ſans délai. Ce ſont les vœux les plus ardens du Marquis; ce ſont auſſi les miens, parce que je crois que cet événement, en comblant les deſirs de M. de Roſelle, rendra Mademoiſelle de Ferval très-heureuſe. Adieu, Madame; j'attends votre réponſe avec preſqu'autant d'empreſſement que le Marquis.

LETTRE CXXVIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

A Vercourt, 7 Août.

C'EST avec la plus vive reconnoiſſance que je vous rends graces, Madame, de l'intérêt que vous prenez à ma fille; cet

intérêt si tendre me répondroit presque de son bonheur dans un mariage que vous auriez proposé. Mais pardonnez des craintes à une mere. Je sais que cette alliance est beaucoup au-dessus de ce que j'aurois pu espérer pour elle ; je sais qu'il n'est point de parens qui ne fussent à ma place comblés de joie. Mais, Madame, je ne recherche point pour ma fille un établissement honorable pour le rang, & avantageux du côté de l'intérêt : tout cela n'est pas le bonheur. Les bonnes qualités même, jointes à la considération & à la fortune, ne rendent pas toujours une femme heureuse. Il y a des époux qui s'estiment, & qui se rendent malheureux l'un l'autre. M. le Marquis de Roselle est aimable, il est fait pour plaire. Il a de l'es-

prit, des agrémens, de l'honnêteté. Mais permettez-moi cette queſtion : il s'agit du ſort de ma fille. A-t-il cette vertu ſolide & ces principes ſûrs, ſi néceſſaires pour faire un bon mari ? La paſſion qu'il a eue, (& que je lui croyois encore, je vous l'avoue, car ç'a été avec le plus grand étonnement que j'ai lu ce que vous m'avez écrit) cette malheureuſe paſſion eſt-elle bien effacée de ſon cœur ? Vous ſavez qu'il a revu Léonor à Bains. Si c'étoit par dépit, par colere contre cette miſérable qu'il vînt offrir ſa main à ma fille, ſongez, Madame, ſongez quel malheur un tel mariage répandroit ſur ſa vie. Je crois qu'il faut, avant toute choſe, nous aſſûrer du cœur du Marquis. Si ſa haine pour Léonor étoit violente &

extrême, je me garderois bien de lui donner ma fille ; cette haine ne seroit qu'un amour terrible & déguisé. S'il la mépriſe de sens froid, s'il ne s'en occupe plus, s'il peut la voir sans émotion, enfin s'il n'a plus pour elle que de l'indifférence, j'en augurerai bien. Mais je voudrois savoir encore s'il connoît tout le prix de la véritable vertu. Ma fille a de la beauté, il peut en être séduit, & ne pas sentir ce que valent son cœur & son caractere. Avec la sensibilité & la délicatesse qu'elle a, elle seroit très-malheureuse d'avoir un époux qui ne sauroit pas distinguer les qualités de son ame, & qui n'appercevroit en elle d'autres charmes que ceux de la figure ; & d'après les égaremens du Marquis, on peut craindre

qu'il ne s'attache qu'à ceux-là. Il faut à ma fille un époux tendre, vertueux, ſage & touché du vrai mérite : un mari dont elle ait, avec l'amour, toute la confiance & toute l'amitié. Voilà, Madame, tout ce que je déſire. Je connois votre diſcernement, votre ſageſſe & votre tendre bienveillance pour cette chere enfant. Vous êtes à portée de démêler les véritables ſentimens du Marquis, je m'en rapporte à vous. Si vous m'en répondez, j'accepte avec la plus grande joie l'honneur qu'il veut nous faire ; mais juſqu'à ce que j'aie de vous, Madame, une réponſe ſûre & ſatisfaiſante, je ne parlerai de rien à ma fille. Si vous étiez aſſez bonne pour venir demain me voir, (parce qu'il ne convient pas en pareille circonſtance que j'aille chez vous)

ſi vous vouliez donc bien venir demain à Ferval, où nous retournons aujourd'hui, ſans amener ni le Marquis ni mon fils, je vous ſerois bien obligée; & d'après la converſation que nous aurions enſemble, nous réſoudrions ce qu'il faut faire.....

Mon fils arrive dans le moment. Le Marquis lui a fait ſa confidence: j'en ſuis très-fâchée. Je tremble qu'il ne révele ce ſecret à ſa ſœur. Je le lui ai expreſſément défendu. Il eſt tranſporté, & ne peut concevoir comment je balance..... Je vais vous le renvoyer tout de ſuite, afin qu'il ne me trahiſſe pas, & je cours pour empêcher qu'il ne puiſſe voir Mademoiſelle de Ferval en particulier. Adieu, Madame, je ne cherche point d'expreſſions à ma reconnoiſſance.

LETTRE CXXIX.

De Léonor au Marquis de Roſelle.

A Bains, 8 Août.

Je vous ai tant de fois trompé, Monſieur, que la vérité même en paſſant par ma bouche peut vous être ſuſpecte ; mais comme cette vérité eſt humiliante pour moi, & que c'eſt l'état où je ſuis qui me l'arrache, je vous conjure de m'écouter, de me croire, & d'avoir pitié d'une malheureuſe qui n'a plus d'eſpoir qu'en votre généroſité. Mes vices ſont punis. Ah ! Monſieur, les méchans ſe détruiſent les uns les autres ; ils vengent les gens de bien. Un ſcélérat.... diſpenſez-moi d'un récit honteux & douloureux ; vous en ſouffririez. Je crois que

l'hiſtoire du crime doit affliger les ames honnêtes. Il ne me reſtoit plus de reſſources que dans les libéralités de Juliette, une mort terrible me l'a ravie ; j'étois dès ce tems-là malade, languiſſante, pauvre, & ne ſachant quel parti prendre, quel cœur intéreſſer. J'allai implorer la compaſſion de M. de Valville qui m'avoit autrefois aimée, mais j'y allai ſans trop eſpérer de le trouver ſenſible. En effet, il me reçut fort mal ; il me fit les reproches les plus ſanglans ſur la violence de la paſſion que je vous avois inſpirée ; & il alloit finir par me chaſſer, lorſqu'ayant un moment réfléchi, il me dit : veux-tu me promettre de ne plus faire de pareils tours ? Je lui promis tout ce qu'il voulut. Hé bien, me dit-il, je n'ai rien à te don-

ner, mais je puis t'aider d'un bon conſeil. Le Marquis eſt à Bains à prendre les eaux; il eſt devenu ridiculement amoureux dans ce pays-là d'une petite perſonne qu'il pourroit avoir la folie d'épouſer : repare le mal que tu lui as fait, en l'arrachant à ce nouvel amour : tâche qu'il en reprenne pour toi : redeviens tout ſimplement ſa maîtreſſe ; il eſt généreux, il te payera bien. Songe que ſi jamais tu lui inſpirois le plus leger deſir de t'épouſer, je t'en ferois punir ſur l'heure. Mais je t'exhorte à lui faire toutes les careſſes, toutes les agaceries que tu ſauras propre à l'attirer. J'étois révoltée de ſa dureté ; je le remerciai pourtant, & j'allai ſur le champ vendre les nippes qui me reſtoient, afin d'avoir

assez d'argent pour faire le voyage. Je ne gardai qu'une seule robe ; je pris avec moi la mere de Juliette, que la mort de sa malheureuse fille a plongée dans la derniere indigence : nous sommes venues ici sur ce téméraire espoir. Hélas ! c'étoit mon unique ressource ; j'ai suivi les conseils de M. de Valville. Daignerez-vous me le pardonner ? Je l'ai instruit de votre résistance & de mon embarras. Il m'a répondu de ne le plus importuner ; que j'étois devenue bien mal-adroite, & qu'il ne vouloit plus se mêler de mes affaires : ce sont les termes de sa lettre. Je vous l'envoye, Monsieur ; ma sincérité a besoin de cette humiliante preuve. Le chagrin & la misere m'ont accablée. Il y a huit jours que

j'héſite à vous écrire ; & croyez qu'il faut que je ſois dans l'état le plus horrible, pour avoir recours à vos bienfaits. Mais je n'ai pas un ſol ; je dois ici ce que j'ai pris pour vivre depuis mon arrivée. Je ſuis malade, & le Médecin qui a la bonté de me venir voir, penſe que le mal ſera long. C'eſt à la compaſſion de mes hôtes que je dois & le lit que j'occupe, & le peu de ſubſiſtance que je prends. Hélas ! Monſieur, daignerez-vous jetter ſur moi un œil de pitié ? Le Curé de ce lieu m'a dit qu'il tâcheroit de me procurer une place dans un de ces aſyles de l'indigence & de la douleur. Quelle humiliation ! Eſt-il poſſible ! .... Ah ! je mourrai plutôt que d'accepter ce ſervice. Suis-je aſſez malheureuſe ! Suis-je aſſez punie ! ... Si

vous pouviez oublier mes crimes ! Si vous ne considériez que mon affreuse situation ! ... C'est une infortunée accablée de maux qui implore vos bontés. C'est Léonor, c'est une coupable, mais déchirée de remords, mais punie, mais toute en larmes, à vos pieds, mourante. Homme généreux, qui avez voulu faire pour moi tant de sacrifices, ne ferez-vous pas celui d'un juste ressentiment ; il n'expose point à un repentir, ce sacrifice là ; & peut-être vous devez vous à vous même de m'assister, après m'avoir aimée, quelqu'outrage que vous ayez reçu de moi. Mais je connois votre ame ; elle n'a pas besoin de motifs personnels pour faire le bien. J'espere, & je n'espere qu'en vous. La femme qui vous remettra ce billet est une

femme ſûre. Infortunée que je ſuis ! C'eſt de vous, Monſieur, c'eſt de vous que je recevrai des ſecours ! Je ſuccombe ſous la douleur.

LETTRE CXXX.

Du Marquis à Léonor.

Varennes, 8 Août.

POURQUOI ne m'avez-vous pas informé plutôt de votre état ? Je vous avois offert mes ſecours. Voilà vingt-cinq louis, c'eſt tout ce que je puis faire à préſent pour vous. Je vous ſais gré de m'avoir dit la vérité ſur le motif de votre voyage.

Votre ſort me fait pitié ; mais quel inſtant vous avez pris pour recourir à mes bienfaits !.....

N'importe, c'eſt à moi ſeul que je dois imputer mes malheurs.

LETTRE CXXXI.

De Madame de Narton au Marquis.

A Ferval, 8 Août.

Je vous avois promis de retourner ce ſoir, cher Marquis : je reſte ; mais Madame de Ferval vous prie de nous venir trouver. Je vous laiſſe tirer de cette invitation les conſéquences qu'il vous plaira.

LETTRE CXXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 8 Août, à minuit.

Ah ! ma chere Comteſſe, que n'êtes vous ici à partager notre joie ! Il ne manque que vous à notre bonheur. C'eſt chez Madame de Ferval que nous ſommes réunis, & c'eſt aſſez vous dire que vos vœux vont être comblés. Après avoir expliqué à cette reſpectable mere la conduite du Marquis ; & lui avoir peint dans toute la vérité ſon ame & ſon cœur, j'ai eu la ſatisfaction de voir briller le plaiſir dans ſes yeux. Elle m'a quittée pour aller trouver ſa fille : elle lui a appris ſon ſort ; & au bout

d'une demi-heure, elles ſont venues me rejoindre. La mere étoit dans cet état délicieux où la joie ne ſe montre que par des larmes. La fille rougiſſoit, pleuroit, embraſſoit ſa mere, & ne pouvoit parler. Au bout de quelque tems j'ai ſongé à notre Marquis, & j'ai dit que j'allois partir pour lui annoncer ſon bonheur. Madame de Ferval a regardé ſa fille, qui baiſſoit les yeux. Eh! mais, m'a dit la mere, pourquoi vous en aller? Il me paroît plus ſimple que le Marquis vienne. . . . . Ah! maman! s'eſt écriée Mademoiſelle de Ferval, en cachant ſon viſage dans le ſein de ſa mere. Oui, mon enfant, qu'il vienne, que nous ſoyons témoins d'une joie qui fait notre félicité. J'ai envoyé ſur le champ chercher votre

votre frere ; il eſt arrivé *ſur les aîles de l'amour*. Je ne vous peindrai point les différens mouvemens que j'ai remarqués ſur le viſage de Mademoiſelle de Ferval pendant que nous l'attendions ; cela ne peut ſe rendre. La joie perçoit à travers la pudeur & l'émotion. Mais lorſqu'en regardant au bout de l'avenue nous l'avons apperçu, il a pris à cette aimable fille un battement de cœur ſi violent, qu'elle s'eſt laiſſée tomber dans un fauteuil, où elle a penſé s'évanouir. Nous étions auprès d'elle occupées à lui donner nos ſoins. Le Marquis approchoit; je ſuis ſortie pour l'aller recevoir. Il étoit preſqu'auſſi ému qu'elle ; il n'entendoit pas un mot de ce que je lui diſois. Pendant ce tems Madame de Ferval, qui ſonge à tout, &

qui a penſé que cette premiere entrevue pourroit faire trop d'impreſſion ſur de jeunes perſonnes, a fait retirer ſes deux filles cadettes, qui ne ſavoient pas encore de quoi il s'agiſſoit. Enfin le Marquis eſt entré dans le ſallon. Il a voulu faire, en balbutiant, un compliment à Madame de Ferval; elle l'a interrompu pour l'embraſſer & lui préſenter ſa fille. La pudeur d'un côté, le reſpect de l'autre, notre préſence, tout cela a mis nos amans dans un état de gêne qui m'a attendrie. J'ai propoſé la promenade : nos deux petites y ſont venues. Le Marquis alloit offrir ſon bras à Madame de Ferval, quand elle l'a prié de le donner à ſa fille, qui l'a accepté en rougiſſant. Alors nous nous ſommes un peu ſéparées d'eux, ſans affec-

tation. Je ne ſais ce qu'ils ſe ſont dit ; mais la promenade a duré juſqu'à la nuit : nous avons été obligées de les avertir de rentrer. Ils avoient un maintien content & plus tranquille. Le Marquis, en donnant le bras à Mademoiſelle de Ferval, lui ſerroit tendrement la main. Enfin ils ont à préſent l'air fort à leur aiſe. Ferval, qui étoit à la chaſſe quand j'ai envoyé chercher le Marquis, vient d'arriver ; il eſt dans le raviſſement. Il vouloit tout de ſuite inſtruire de cet événement toute la maiſon ; ſa mere l'en a empêché, en le priant d'avoir pour ſa fille les plus grands ménagemens. Mais nous venons d'apprendre aux deux cadettes le deſtin de leur ſœur. Elles ont été dans une joie ſi pure & ſi tendre, qu'il n'auroit

pas été possible de n'en être point touché. Helene a seulement dit : Hélas ! nous allons donc la perdre ! Henriette en a pleuré, & puis toutes deux sont revenues à dire : « Elle va être heureuse, ne lui » parlons pas de nos regrets ; il » ne lui faut rien laisser voir qui » la puisse affliger ». J'ai trouvé ce sentiment bien délicat, & admirable dans ces jeunes personnes. Voilà, ma chere, l'amitié pure.

Le Marquis vient de me prier de l'excuser auprès de vous, s'il ne vous écrit pas. Les instans lui sont précieux ; il vous supplie, & M. de Saint-Sever, de faire remplir promptement les formalités nécessaires pour son mariage : le contrat sera signé demain. Adieu, chere Comtesse : nous vous chérissons & embrassons tous.

LETTRE CXXXIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 10 Août.

NOTRE contrat fut signé hier, ma chere amie. Je dis notre, car il me semble que c'est moi qu'on marie. Je n'ai de ma vie eu tant de joie. Qu'il est doux de voir des heureux ! La tendresse maternelle, filiale, & fraternelle, l'amour tendre & vertueux, tout cela forme un spectacle si touchant ! Mon cœur en est pénétré. Après la signature des articles, le Marquis demanda à Mademoiselle de Ferval si elle vouloit qu'il fît apporter ici les bijoux & diamans qu'il lui destine, ou si elle aimoit mieux les choisir

elle-même lorſqu'elle ſeroit à Paris. Cette chere enfant, qui n'y avoit pas même ſongé, lui dit de ne point s'en embarraſſer. Il inſiſta; & Madame de Ferval prenant la parole, le pria d'attendre, parce qu'il ſeroit plus à portée à Paris de faire cette emplette. Hé bien, dit-il, nous attendrons; mais ces Demoiſelles, en parlant d'Helene & d'Henriette, veulent-elles bien attendre auſſi? Comment, dit la mere, mais elles ne ſe marient pas elles. Je ne puis, répartit le Marquis, en ſouriant, les épouſer toutes trois; mais du moins elles deviennent mes ſœurs: je les prie d'accepter un foible gage de mon amitié, & de me dire tout naturellement ce qu'elles aiment le mieux. Henriette répondit, avec ſa vivacité ordi-

naire, nous aimerons tout ce qui viendra de vous, Monsieur, parce que nous vous aimons de tout notre cœur. Helene le remercia avec beaucoup de reconnoissance, & le pria de mettre des bornes à sa générosité. Enfin mon avis, que le Marquis me demanda, fut qu'il leur donnât à chacune une paire de boucles d'oreilles. En ce cas, dit Madame de Ferval, je vous prie de n'en acheter qu'une paire, parce que ma fille aînée en a d'assez belles, qu'elle donnera à une de ses sœurs. A ce mot Mademoiselle de Ferval rougit. Madame de Ferval ne put dissimuler sa surprise. Henriette se leva étourdiment pour embrasser sa sœur, & lui dit : ma chere sœur, gardez-les si elles vous font plaisir ; nous serions au désespoir de vous

priver de quelque chose qui pût vous plaire. Ferval regardoit sa sœur, & puis baissoit les yeux. Je vous avoue que je ne sus que penser : je ne reconnoissois point là Mademoiselle de Ferval. Enfin son frere se leva, & malgré tous les signes qu'elle lui faisoit de ne rien dire, il nous expliqua le mystere. Cette digne fille avoit vendu ses boucles pour payer les trois cens louis que Ferval avoit donnés à Marton & à la Femme-de-chambre de Juliette pour avoir les lettres de Léonor. Rien de plus noble & de plus délicat que le sentiment qui lui avoit fait faire ce sacrifice. Son frere nous montra la lettre qu'elle lui écrivit en lui donnant ses diamans. Je vous en envoye la copie *. Jugez, ma chere, quelle

* *Nota.* (On a placé cette lettre en son rang. *Voyez tome* 1, *page* 268.

impreſſion cet aveu de Ferval fit ſur chacun de nous. Madame de Ferval fit à ſa fille de tendres reproches de ne lui avoir pas fait une confidence ſi honorable pour elle. Pardonez-le moi, dit-elle, ma chere maman : je connois votre ame, & je ſavois que vous m'auriez applaudie ; mais je ne voulois point vous engager par cette confidence à me rendre ce que j'avois donné. Je comptois bien vous le dire un jour ; mais depuis que j'ai connu M. le Marquis, ce ſecret m'eſt devenu plus important, & je ne voulois point vous rappeller ni à lui-même un pareil ſouvenir. Le pauvre Marquis, plus attendri qu'humilié, immobile & muet pendant cette explication, ne répondit à ces derniers mots qu'en ſe jettant aux pieds de cette adorable fille.

Il avoit le visage collé sur ses mains. Mademoiselle de Ferval le força de se relever. Je ne croyois pas, lui dit-il, pouvoir vous aimer & vous respecter davantage ; mais ce dernier trait où votre cœur est peint, me prouve qu'avec vous on ne peut donner de bornes à l'amour & au respect. Et toi, dit-il, en embrassant Ferval, vertueux & tendre ami, toi dont le sang a coulé pour moi & par mes mains, grand Dieu ! falloit-il encore joindre à ta sublime générosité celle de ta sœur ? Comment puis-je jamais reconnoître tant de bienfaits ? Que de souvenirs amers se mêlent à ma joie ! Oublierez-vous, Mademoiselle, oublieras-tu, cher ami, que je fus si foible lorsque vous étiez si grands ? Ses pleurs l'interrom-

pirent ; il ne dit plus que des mots entrecoupés par ſes ſanglots. Mademoiſelle de Ferval chercha pluſieurs fois à tourner la converſation ſur d'autres objets, mais cela ne fut pas poſſible. Ces diſcours nous conduiſirent à parler de Léonor. Le Marquis ſaiſit cette occaſion de répéter ce que j'avois déja dit à Madame de Ferval. Il nous a montré de plus une lettre qu'il reçut de cette fille le jour même que j'étois ſeule ici, & qu'il étoit ſi troublé. Cette lettre nous apprit l'état où elle eſt réduite, malade à Bains, ſans ſecours, ſans reſſources. C'eſt par le conſeil de Valville, qu'elle eſt venue pour ſéduire de nouveau le Marquis & empêcher ſon mariage. Il nous a dit ſa réponſe : elle eſt ſeche ; mais il lui a envoyé 25

louis. Mademoiſelle de Ferval a eu pitié de cette malheureuſe : elle a dit à votre frere qu'elle trouveroit la réponſe trop dure. Ah ! ciel, a-t-il dit, dans l'état où j'étois, pouvois-je lui parler autrement ? Elle l'a prié d'envoyer à Bains ſavoir des nouvelles de Léonor. Elle a voulu abſolument qu'on engageât les gens chez qui elle loge à ne point ſouffrir qu'elle partît d'ici avant huit jours. Je ne ſais quel eſt ſon projet ; mais il ne peut être que bon. Elle s'eſt informée enſuite de ce que c'étoit que ce M. de Valville. C'eſt, a dit le Marquis, une ancienne connoiſſance, car il ne mérite pas le nom d'ami ; je l'ai pourtant beaucoup aimé, & j'avoue que je l'ai cru pendant long-tems un conſeil excellent pour vivre dans le monde : ſon

air aisé m'avoit ébloui. Il nous a conté tout ce que je savois de cet homme ; mais j'ai obtenu, à force d'instances, qu'il nous lût quelques-unes de ses lettres ; j'avois une curiosité extrême de les voir. Elles sont en vérité originales. Je ne crois pas qu'on puisse avoir le cœur plus gâté & l'ame plus petite. Il a tout l'esprit qu'il faut pour soutenir le ton du jour & pour embellir le vice. Mademoiselle de Ferval, après avoir entendu tout ce détail avec le plus grand étonnement, dit au Marquis : Quoique je n'aye encore aucun titre, Monsieur, pour obtenir que vous me fassiez des graces, j'oserois cependant vous demander celle de renoncer à tout commerce avec un homme aussi profondément vicieux ; car il faut l'être, ce me

ſemble, au dernier dégré, pour ſe faire l'Apôtre du vice. Du reſte, a-t-elle ajouté en ſouriant, ce n'eſt pas vengeance de ma part : ce M. de Valville ne me connoît pas ; & je me flatte que vous ne me croyez pas jalouſe de ſon ſuffrage. Il a peut-être eu pour vous toute l'amitié dont ſon cœur eſt ſuſceptible, je lui en ſais gré. Mais on eſt en droit de juger de nous par nos amis, & vous ne voudrez pas qu'un homme de ce caractere paſſe pour être le vôtre. Je n'aurai jamais d'ami, lui a répondu le Marquis, qui ne le ſoit de ma femme.

Adieu, ma chere Comteſſe ; votre frere vous prie de tout préparer pour recevoir Madame de Ferval & toute ſa famille, qui accompagneront à Paris les jeu-

nes époux. Nous n'attendons plus qu'après ce que vous nous devez envoyer : ſans doute toutes ces formalités ſont remplies. J'ai preſqu'autant d'empreſſement que le Marquis de voir cette union formée. Jugez d'après cela ſi je l'aime. Pour vous, ma chere, je ne vous parle plus de ma tendre amitié.

LETTRE CXXXIV.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 18 Août. —

SOYEZ heureux, mon cher frere, tous mes vœux ſont accomplis. Une femme vertueuſe & charmante eſt le plus grand des biens. Je rends graces au Ciel de vous avoir réſervé un

destin si fortuné. Je ne réponds aujourd'hui à Madame de Narton, qu'en lui envoyant tous les actes nécessaires pour achever cet ouvrage au gré de sa vive amitié. Mon mari vous embrasse. Nous sommes bien fâchés l'un & l'autre de n'être pas témoins de votre bonheur ; mais nous aurons bientôt ce plaisir. Je le souhaite ardemment, & je vais tout faire préparer pour votre arrivée.

LETTRE CXXXV.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 26 Août.

J'ARRIVE de l'Autel ; je suis le plus fortuné de tous les hommes. Madame de Narton se charge de vous faire les détails.

Mademoiſelle de Fer.... Que dis-je ? ma chere femme vous embraſſe. Adieu. Je ne ſais ce que j'écris ; mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXXVI.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval, 27 Août.

HIER, ma chere Comteſſe, fut le beau jour qui rendit heureux votre frere : nous reçûmes la veille votre paquet : tout étoit prêt. Madame de Ferval eut avec ſa fille un entretien ſi tendre, ſi raiſonnable, que je crois devoir vous en faire part. Vous le préférerez, je crois, aux détails de la noce, où d'ailleurs la magnificence n'a point régné, mais, ce qui vaut

bien mieux, la joie pure de l'innocence.

Vous allez entrer dans un état nouveau, ma chere fille, dit à Mademoiſelle de Ferval ſa digne mere. L'attachement qu'a pour vous le Marquis, ſes vertus, ſon caractere banniſſent de mon eſprit toute frayeur : vous ſerez heureuſe ; mais apprenez les moyens de conſerver ſon amour & votre bonheur. Vous ne m'avez jamais quittée, ma fille ; vous êtes accoutumée à une vie tranquille & douce. Mes careſſes ont fait juſques ici votre félicité : vous les méritiez. Vous avez rempli vos devoirs ; mais ces devoirs étoient ſimples & faciles. Votre bonheur ne dépendoit que de vous ; & après avoir fait tout ce que vous deviez, vous n'aviez plus d'inquiétude.

Vous n'avez jamais eu à combattre l'humeur, l'entêtement, les paſſions vives dans les perſonnes avec leſquelles vous avez vécu. Vous ſaviez que j'obſervois tout, & que j'applaudiſſois à tout ce qui étoit bien : cet encouragement eſt flatteur. Une mere tendre ne vit & ne reſpire que pour ſes enfans : elle voit avec enthouſiaſme leurs bonnes qualités, & enviſage leurs défauts avec indulgence. Un époux, ma fille, n'a ſouvent pas les mêmes yeux. Il faut vivre pour lui. Notre partage, ſur-tout dans le mariage, c'eſt la douceur, la complaiſance, les attentions tendres, & tout ce qui peut attirer la confiance & l'attachement. Tu trouveras au fond de ton cœur tous ces moyens : mais, ma chere, en ſaurois-tu faire

uſage dans des circonſtances accablantes? Comment ſoutiendrois-tu le dégoût, la colere, les mépris de ton mari? Une femme tendre, vertueuſe & raiſonnable, qui malgré tous ſes efforts ſe voit en butte à la mauvaiſe humeur d'un époux; qui n'a jamais la douceur de s'entendre applaudir ſur les meilleures actions; qui même eſt obligée de les cacher, & de paroître avoir des torts pour ſe faire ſupporter; qui dérobe ſon malheur à tous les yeux; qui faiſant ſans ceſſe le ſacrifice de ſa volonté, cherche encore à faire tomber ſur elle les fautes qu'elle n'a pu empêcher; une femme qui ne prenant des loix que de la vertu & de la raiſon, ne peut parvenir à faire aimer cette vertu, à faire entendre cette raiſon, malgré

ſes ſoins & ſa douceur perſuaſive, qui tâche au moins de ſauver les dehors, & de faire paroître ſon mari vertueux & raiſonnable ; qu'une telle femme eſt grande ! qu'elle eſt eſtimable ! mais qu'elle eſt malheureuſe ! Aurois-tu ce courage ?

Ah ! ma mere, dit la fille, je n'éprouverai jamais un ſort ſi cruel. Je le ſais, dit Madame de Ferval ; je te l'ai déja dit, le bon eſprit, l'attachement du Marquis de Roſelle & ſes vertus m'en répondent ; mais que la comparaiſon que tu ſeras à portée de faire de ton ſort, avec celui de tant de femmes qui méritoient d'en avoir un auſſi heureux, ſerve à te faire ſentir toute la douceur du tien, & à te mettre en garde contre tout ce qui pourroit altérer un ſi grand bon-

heur. Mon deſſein n'eſt pas de t'effrayer ni de t'attriſter ; ce ſeroit une cruauté ſans objet ; mais, ma chere, les eſprits changent quelquefois ; le meilleur caractere peut, par des événemens qu'on ne prévoit pas, s'altérer & devenir difficile ; l'amour ne dure pas toujours ; il faut ſe préparer à tout. Je ne connois d'autres reſſources à une femme eſtimable que la patience & le courage. Si tu t'appercevois que ton époux fût moins tendre pour toi, qu'il te retirât ſa confiance, qu'il la donnât même à quelqu'autre, redouble alors de ſoins & d'attentions ; ne prodigue pas des careſſes qui pourroient être importunes ; laiſſe-lui entrevoir une douleur tendre ; mais ſurtout, dans quelque circonſtance que ce puiſſe être, il n'en faut

jamais venir aux reproches; quelque polis, quelque tendres qu'ils ſoient, ils peuvent faire dans le cœur d'un époux des plaies qui ne ſe referment point. Si par un malheur dont je ne puis ſupporter l'idée, & qui n'arrivera point aſſurément, ton mari s'attachoit à quelqu'autre femme... Ah! ma mere, répondit elle vivement, j'en mourrois peut-être de douleur; mais comme je l'aimerois toujours, je n'employerois avec lui que ma tendreſſe; je tâcherois de regagner toute ſon affection, & je ferois mon poſſible pour lui laiſſer croire que j'ignore mon malheur. Ces ſentimens ſont très-bons, répondit la mere: il eſt cependant des circonſtances où l'on ne peut diſſimuler; qu'une triſteſſe douce, ſans plaintes, ſans

aigreur, ſied bien alors ! Un air de dédain, de gaieté, eſt très-déplacé dans ces conjonctures : il marque un détachement très-grand, ou beaucoup d'orgueil. Une épouſe vertueuſe & tendre eſt affligée, & ſe trouve humiliée d'un tel malheur. Ces ſentimens ſi naturels ſont obligeans pour ſon mari : qu'elle les lui laiſſe voir, c'eſt aſſez. Qu'il ne lui échappe jamais en préſence de cet époux rien d'aigre, rien d'ironique, ni ſur ſon compte, ni ſur celui de l'objet qu'il aime : le mieux eſt de n'en point parler. La coquetterie eſt une reſſource affreuſe ; quelques femmes l'employent ; elles eſperent ramener leurs maris par la jalouſie ; elles avoient perdu leur amour, elles perdent leur eſtime, & alors il n'y a plus d'eſpoir.

Eſt-il

Eſt-il rien de plus cruel encore que le ſort d'une perſonne vertueuſe unie à un homme jaloux? Qu'elle ſe retire du monde, qu'elle s'arme de douceur & de patience, & ſur-tout qu'elle ne ſe plaigne pas. Cette ſituation eſt terrible: tu ne l'éprouveras pas; mais, ma fille, quelque heureuſe que ſoit une union, il n'eſt pas poſſible qu'il ne s'éleve quelquefois de petits nuages, parce qu'on ne peut ſur tous les points être du même avis. Alors, quand la vertu n'eſt point bleſſée par les choſes qu'un mari exige, quand elles ne ſont point directement oppoſées à la raiſon, il faut céder, & ſacrifier ſon opinion à la paix, & à la ſoumiſſion pour laquelle nous ſommes nées. Il eſt horrible d'élever les filles dans l'idée qu'elles devien-

nent leurs maîtreſſes en ſe mariant ; elles contractent au contraire la plus grande dépendance. Il faut leur apprendre les moyens de rendre cette dépendance douce, & d'en former le lien de leur union. Nous n'avons que le droit de faire à nos maris des remontrances, mais nous l'avons ce droit. Il faut ſavoir en uſer. Quand une fois on poſſede la confiance de ſon mari, & qu'on la mérite, on eſt bien puiſſante. Céder gaiement dans les petites choſes qui n'intéreſſent que ſoi ; réſerver le pouvoir qu'on a ſur lui, pour les occaſions importantes dans leſquelles il prendroit un travers nuiſible ; tâcher, ſans avoir l'air de vouloir le convaincre, de l'en faire revenir par la perſuaſion qui naît de la raiſon préſentée avec les graces de

l'amour & de la douceur ; voilà le charme qui nous donne un empire préférable à tout autre, empire dont il ne faut jamais se prévaloir ni au dedans ni au dehors. Dans l'administration domestique, qui est de notre ressort, nous pouvons user plus librement de notre autorité. Dans tout ce qui doit être régi par le mari, comme toutes les affaires d'éclat, y eussions-nous la plus grande part, nous devons en laisser tout l'honneur à nos époux. Il est des cas particuliers que je ne puis prévoir & que j'excepte.

En un mot, mon enfant, le mariage est un état de soins & de sacrifices ; & sans le sentiment qui rend tout aisé, il est bien difficile d'en remplir les devoirs, même avec de la vertu. Les obligations sont sans doute

réciproques ; mais nous ſommes appellées à des ſoins particuliers. La nature, en nous donnant plus de graces, plus d'aménité, plus de délicateſſe, nous apprend que c'eſt à nous à mettre les attentions, les complaiſances, les égards dans ce commerce, d'où nous retirons en échange les fruits de la protection & des travaux plus importans des hommes. La force eſt leur partage, la douceur eſt le nôtre ; & la force ne réſiſte point à la douceur. Obéiſſons pour régner ; aſſujettiſſons-nous aux petites choſes, pour jouir des grandes ; ne nous affligeons pas, ſi les hommes n'ont pas pour nous les mêmes attentions : ils n'en ſont pas ſuſceptibles ; s'ils l'étoient, nous n'aurions plus aucun avantage ſur eux. Des ſoins impor-

tans les occupent : le ſoin de plaire, que l'on remplit par les attentions délicates, doit être notre premier objet. Je ne dis point d'employer la coquetterie ; elle eſt mépriſable vis-à-vis de tout le monde ; elle eſt indécente à l'égard d'un mari. D'ailleurs je n'ai garde de blâmer un art innocent qui n'a pour but que d'entretenir ſon amour ; au contraire, j'invite les femmes à ne jamais le négliger, il eſt néceſſaire juſque dans le plaiſir. Mais, mon enfant, je ne puis te donner là-deſſus que des idées générales & vagues. Croyez Maman, a dit Mademoiſelle de Ferval, que dans toutes les circonſtances j'aurai recours à vos conſeils & j'obéirai à vos ordres... Mes ordres ! Tu n'auras à en recevoir que de ton mari. Du jour où tu vas te

marier, mon autorité ceſſe.... Quoi! ma chere maman!... Ne t'afflige point, ma fille; ta mere ne ſera plus que ton amie; mais une amie tendre, conſolante, utile peut-être. C'eſt un bonheur pour toi que je connoiſſe les bornes de mon pouvoir. Si j'exigeois de toi une choſe contraire à la volonté de ton mari, ne balance point, c'eſt à lui que tu devrois obéir, à moins que l'honneur & la vertu ne te le défendiſſent. Accoutume-toi, ma fille, à cette idée d'obéiſſance. Elle ſoutient l'ame dans les occaſions où un mari prendroit le ton impérieux. Quand elle t'engageroit à faire plus que ton devoir n'exige, il n'en réſulteroit qu'un bien. Le Marquis a trop d'eſprit, trop de politeſſe, trop d'affection & d'eſtime pour toi, pour prendre jamais le ton de

maître ; mais tu devras lui en tenir compte, ce sera un motif de plus à ta reconnoissance.

Le Marquis vint nous interrompre. Je lui dis en riant qu'il devoit des remerciemens à Madame de Ferval, sur les leçons qu'elle venoit de donner à sa fille. Est ce que Mademoiselle de Ferval en a besoin, a-t-il dit ? Ce seroit à moi à en demander, si l'amour seul n'étoit le meilleur des maîtres. Mais, ajouta-t-il en regardant avec un air de finesse & de douceur cette charmante personne, ce seroit présumer trop, d'espérer que cet amour pût être aussi fort dans son cœur que dans le mien.

Quoi, dit Madame de Ferval, vous en pouvez douter ! je vais bientôt vous en donner la plus forte preuve ; & au même

instant elle remit au Marquis une lettre adorable que sa fille lui écrivit chez moi. Avant qu'il nous eût déclaré sa passion, elle avoit appris la sienne à sa mere. Il regne dans cet aveu une candeur, une vertu, une tendresse qui nous émut tous. Votre frere étoit dans un transport de joie difficile à exprimer. Vous devinez combien, après cela, notre souper fut gai.

Hier, jour du mariage, tous les paysans de nos hameaux vinrent ici. Les filles parées de fleurs, les hommes avec des fusils, des tambours, des violons, nous escorterent, pour conduire nos amans à l'autel. Le Prêtre, les témoins, tous pleuroient de joie pendant la cérémonie. Nous revînmes avec le même cortege. Madame de Ferval distribua de

l'argent aux pauvres, des rubans à tous, & fit ſervir tout le monde à différentes tables, ſous des arbres, dans la cour du château. Cette Dame eſt adorée ici pour les biens qu'elle fait. Quand un des habitans de ſa terre eſt pauvre, & qu'il a plus de quatre enfans, elle ſe charge des autres, elle les fait nourrir, habiller & inſtruire à ſes frais; elle étend encore ſa bienfaiſance ſur beaucoup d'autres objets; les vieillards, les malades reçoivent ſecretement ſes ſecours. Sa fille la ſecondoit habilement dans toutes ces œuvres. Auſſi ces pauvres gens ne ceſſoient-ils de demander au Ciel ſes plus précieuſes bénédictions pour nos époux. Le plaiſir & la gaieté ne ſont pas des mots ſynonimes, ma chere: la tendreſſe n'eſt point gaie. Hier nous ne

ſongeâmes à aucuns divertiſſemens; j'eus preſque toujours des larmes dans les yeux, & je puis vous jurer que ce jour fut un des plus doux de ma vie. Nous ſommes encore tous dans ce raviſſement: partagez-le, chere Comteſſe.

Voilà une lettre d'une longueur extrême, mais elle ne vous peut ennuyer. Je connois votre cœur; eh! ſans cela vous aimerois-je comme je fais?

LETTRE CXXXVII.

De Madame la Marquiſe de Roſelle à Léonor.

A Ferval, 28 Août.

Ce n'eſt guere que de ce jour, Mademoiſelle, que l'intérêt que je prends à votre état peut vous

être de quelque utilité. Je ne perds point de tems : les momens ſont longs quand ils ſont douloureux. Que la qualité d'épouſe du Marquis de Roſelle ne me rende point à vos yeux un objet de haine ou d'effroi. Mon premier ſoin eſt d'adoucir l'horreur de votre ſituation. Dites-moi ce que je dois faire pour vous. Si vous vouliez me confier votre ſort, je vous procurerois une vie douce, honnête & aiſée; mais pour la goûter, il faudroit que le Ciel vous fît des graces particulieres, qu'il n'accorde pas toujours. Je ſerois au déſeſpoir de vous gêner: je ſai que faire du bien à quelqu'un malgré lui, ce n'eſt point lui en faire. Si le genre de vie que je vous propoſe, & pour lequel il faut autant de tranquillité & d'a-

mour pour la vertu, que de pureté dans les mœurs, ſi ce genre de vie peut vous être agréable, je vous aſſurerai le ſort le plus doux. Si le Ciel n'a point encore touché votre cœur, ſi vous ſentez des dégoûts inſurmontables pour la retraite, je ne vous forcerai point d'aller vous y enſévelir, en vous menaçant de ne rien faire pour vous. Non. Si vous voulez rentrer dans le monde, j'aurai ſoin de votre retour à Paris, & de vous y procurer des ſecours. Mais ſi vous acceptiez ma premiere propoſition, tout mon deſir ſeroit de vous rendre heureuſe, & de vous faire goûter les avantages de la vertu. Il eſt toujours tems d'y recourir, Mademoiſelle. Il eſt des foibleſſes que les hommes, même ceux qui les ont fait naître, ne pardonnent point; mais Dieu plus

indulgent accorde au repentir ſincere un généreux pardon. Jettez-vous dans ſes bras, c'eſt tout ce que je ſouhaite. Répondez-moi, je vous prie, après une ſérieuſe réflexion. Je vous laiſſe huit jours pour vous décider. Je deſire bien ſincerement de contribuer à votre bonheur.

LETTRE CXXXVIII.

De Léonor à Madame la Marquiſe de Roſelle.

A Bains, 29 Août.

HÉLAS! Madame, puis-je le croire? C'eſt vous qui daignez vous intéreſſer à mon ſort, vous abaiſſer à écrire à une malheureuſe.... Mes pleurs baignent mon viſage.... L'aurois-je jamais penſé, que ce ſeroit vous

qui me tendriez une main ſecourable ? Ma reconnoiſſance eſt ſi grande, que mon cœur n'y peut trouver d'expreſſions. Ma miſere & vos ſecours ne ſont pas ce que je ſens le plus vivement, c'eſt votre bonté qui me touche juſqu'au fond de l'ame. Ah ! quel cœur ſeroit aſſez vicieux pour ne pas adorer la vertu, quand vous la préſentez ? Vous l'avouerai-je, Madame ? Je m'en étois fait une idée terrible, de cette vertu. Hélas ! on ne me l'avoit montrée que dure, hautaine, inexorable ; c'eſt la vôtre que j'aime ; c'eſt à cette vertu douce & compatiſſante que mon cœur ſe rend ; ce n'eſt que devant vous, Madame, que j'oſe en prononcer le nom.... Ah ! quelle différence de vos tendres diſcours à ceux qu'on m'a toujours

tenus! Eſt-il beſoin de réfléchir pour vous répondre, Madame? Il ne faut que ſentir. Je me jette à vos pieds, je remets ma deſtinée entre vos mains; & ne craignez point d'hypocriſie de ma part; je renonce d'avance à vos bienfaits, ſi je puis m'en rendre indigne; mais ſi l'avenir peut à vos yeux effacer le paſſé... Madame, je connois bien mal encore cette vertu que vous me faites adorer; mais l'envie de juſtifier vos bontés, me rendra tout poſſible. Hélas! Je ne vois encore que vous, Madame; mon cœur n'eſt pénétré que de reconnoiſſance: vous avez devancé les faveurs du Ciel; mais je les mériterai peut-être, en me rendant digne des vôtres. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE CXXXIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

Ferval, 9 Septembre.

SAVEZ-VOUS, Madame, quel eſt le premier objet dont Madame de Roſelle s'eſt occupée après ſon mariage, quelle grace elle a demandée à ſon mari, quel bien elle a fait? Ç'a été de retirer Léonor de la miſere & du vice, de lui faire aſſûrer une penſion de 1500 liv. pour vivre dans un Couvent de Nancy, de l'y faire conduire avec des circonſtances qui toutes ſont de nouveaux bienfaits. Le Marquis a fait éclater un plaiſir vif à ſatisfaire le deſir de ſa femme. Ferval qui ne peut

oublier la conduite & le caractere de Léonor, en louant la bienfaiſance, blâmoit le bienfait, comme un encouragement au vice, & comme une ſorte de vol fait aux honnêtes malheureux. Madame de Roſelle a dit qu'elle ne prétendoit pas donner cette action pour modele, & qu'elle avouoit que dans cette généroſité, elle avoit un peu cherché ſa ſatisfaction particuliere; qu'il falloit lui pardonner ce retour ſur elle; que les circonſtances déterminoient les bienfaits, & que s'il y avoit un honnête homme à ſecourir, elle trouveroit peut-être encore ſur qui reprendre les ſecours qu'elle lui auroit dérobés pour Léonor; que ſi cet exemple, fait pour être ignoré, pouvoit encourager au vice quelque ame déja décidée ſans doute

à l'embraſſer, c'étoit du moins un bien certain, que de retirer quelqu'un du crime, & que tout avoit ſes inconvéniens; qu'elle avoit annoncé au Couvent Léonor ſur un ton honnête, pour qu'une bonne réputation l'encourageât à une bonne conduite; que d'ailleurs elle n'étoit point juge; qu'elle n'avoit été que ſolliciteuſe, & qu'on l'avoit exaucée. Cependant Ferval, à qui nous nous joignîmes, gagna que la penſion ceſſeroit, ſi Léonor quittoit le Couvent ſans le conſentement du Marquis. Cette fille a été conduite à Nancy: elle n'a fait que pleurer d'attendriſſement pendant toute la route.

Voilà, ma chere amie, l'uſage que votre belle-ſœur fait de ſes nouveaux avantages. Elle brûle d'impatience de vous embraſſer

& de mériter votre amitié. Vous la verrez bientôt avec toute ſa famille; & moi je reſterai ici ſeule avec les plus délicieux ſouvenirs. Mes affaires ne me permettront de retourner à Paris qu'au commencement de l'année, j'y retrouverai Madame de Ferval, & je partagerai votre joie. J'ai joui, il eſt bien juſte que vous jouiſſiez à votre tour. Nous ne ferons enſuite qu'une famille, quand je ſerai délivrée de mes embarras.

LETTRE CXL.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, premier Novembre.

Ce n'eſt pas aſſez, chere amie, que je vous aye fait ſavoir l'heureuſe arrivée de nos voyageurs, & que vous ſoyez informée de la ſanté de tous ; il faut à mon cœur quelque choſe de plus. Malgré les embarras & les plaiſirs où je ſuis livrée, je ne puis réſiſter au deſir de vous remercier, plus tendrement que jamais, du préſent ineſtimable que nous avons reçu de vos mains. Ma belle-ſœur eſt adorable ; elle a aſſez d'attraits pour pouvoir le diſputer aux plus belles,

& assez de vertus pour pouvoir se passer de beauté. Je l'examine à tous les instans, dans toutes les circonstances, & je découvre toujours en elle quelques nouveaux traits de mérite. Elle me semble réunir toutes les sortes d'esprits. Chacun peut croire qu'elle a le sien, tant elle sait se mettre à l'unisson. Ce n'est point un effet de l'art, sa bonté seule lui donne ce talent. Avec moi, par exemple, elle est tendre & caressante : avec Monsieur de Saint-Sever elle est gaie, elle rit, elle badine, elle se prête de bonne grace à la plaisanterie. Personne ne saisit comme elle l'à-propos du moment. Depuis près d'un mois qu'elle est ici, elle a toujours pris le ton qu'il faut avec toutes les personnes qu'elle a vues. Elle a l'air timide ; mais

c'eſt une timidité charmante, qui ne prend rien ſur l'agrément, & qui ſait l'augmenter ; cet air intéreſſe & ne dépare point. Quoique timide, elle ne ſe déconcerte jamais. Tout aimable qu'elle eſt, elle n'a point de prétentions ; elle cherche à plaire, & point du tout à briller. Comme elle ne craint point d'avoir l'air Provincial, elle ne l'a point. Voilà l'avantage de cet air naturel que tout le monde aime, & que ſi peu de femmes conſervent ici. Madame de Ferval, que je reſpecte de tout mon cœur, eſt à Paris comme vous me l'avez peinte au fond de ſon château. Ses deux autres filles ſont le modele des jeunes perſonnes ; elles égayent, elles animent notre ſociété. Jamais de caprices, jamais d'humeur, toujours l'air con-

tent. Reconnoiſſantes & charmées des moindres attentions qu'on a pour elles, elles n'en exigent point, & ne s'imaginent pas qu'on doive les compter pour quelque choſe. Cela eſt d'autant plus eſtimable en elles, que leur mere ne les oublie pas un inſtant; mais elle leur a ſans doute appris qu'on peut les oublier, & qu'elles ne s'en devroient point étonner.

Voilà Monſieur de Saint-Sever qui lit pardeſſus mon épaule, & qui me prie de lui ceder la plume. Je retourne auprès de ces Dames, & je vous laiſſe mon mari. Adieu, ma chere.

* Vraiment, Madame, je ſuis amoureux moi de ma belle-ſœur,

* Le reſte de cette Lettre eſt de Monſieur de Saint-Sever.

de ſa mere, de ſes ſœurs, & de toute la famille. Ces petites filles, par exemple, elles ne ſont ni contraintes ni embarraſſantes dans la ſociété ; & vous auriez vraiment du plaiſir à voir comme je joue de bon cœur avec elles. Madame de Ferval, voilà une femme ; elle a un air tout à la fois noble & ſimple ; je ne ſais pas comment elle fait, mais elle en impoſe & on l'aime. Je crois bien que nos élégantes, avec leurs affeteries & leurs grimaces, ont trouvé des défauts à nos Provinciales, mais elles n'ont pas oſé le dire ; elles n'ont fait que louer. Et Valville... *l'Agréable* s'eſt préſenté trois fois à la porte du Marquis ; mais on y avoit mis bon ordre. Il auroit volontiers forcé la garde, car il mouroit d'envie de voir Madame

dame de Roſelle. Enfin il s'eſt battu en retraite, & il s'eſt contenté d'aller lorgner notre mariée à l'Opera. Il l'a trouvée *jolie, d'honneur jolie*, & après être adroitement parvenu à faire paſſer par d'autres mains à Madame de Roſelle l'hommage qu'il rend à ſa beauté, il a tenté de nouveau ſa porte, mais toujours le même ſuccès. *C'eſt dommage; car elle eſt bien, mais très-bien. Je n'en augurois pas mal. On l'auroit façonnée. Il y a là l'étoffe d'une femme à la mode. Mais la pauvre petite femme! De Roſelle eſt jaloux, je la plains, il va chaſſer de chez lui la bonne compagnie, il enterrera ſa femme avec ſa ſœur. La pauvre enfant! Ce ſera une vertu, une Madame de Saint-Sever, voyez la belle choſe!* Vous ſavez, Madame, combien nous

ſommes offenſés de ces injures. Madame de Roſelle a exigé de ſon mari qu'il mépriſeroit toutes les épigrammes de ce joli Monſieur. C'eſt une femme ſinguliere. Croiriez-vous que je n'ai vu ni entendu ni Marchandes de modes, ni Marchands, ni Bijoutiers, ni tout cet attirail qui fait le bonheur des jeunes mariées & le tourment de ceux qui les environnent ? Les emplettes ſe ſont faites comme un mauvais coup le matin à la ſourdine, ſans que je m'en ſois apperçu : voilà qui eſt charmant, qu'en penſez-vous? On dit que Madame de Roſelle trouvoit tout toujours trop beau pour elle, & jamais aſſez lorſqu'elle achetoit pour les autres. Oh, Madame, on en fait peu de ces femmes-là, ſur-tout dans ce pays-ci. En vérité, j'imagine que nos femmes ne ſe croiroient

pas bien mariées, à l'être avec si peu de fracas & d'appareil. Enfin il ne paroît qu'il y ait eu des noces, qu'à la joie qui brille sur tous les visages. Nous sommes tous d'un contentement, d'une allégresse comme si nous venions de renaître. Je vous en rends, Madame, les actions de graces les plus vives. Vous nous avez fait un présent inestimable; & je ne puis vous offrir en revanche que l'attachement, la reconnoissance, & le respect avec lequel, &c.

LETTRE CXLI.

De Madame de Narton à Monsieur & à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 Novembre.

QUE vos sentimens pour Madame de Roselle & pour sa fa-

mille me donnent de joie, mes chers amis ! Qu'ils m'affectent vivement, quelque préparée que j'y fusse ! Je suis fiere d'avoir eu quelque part à cet événement. Je ne veux pas vous distraire de vos plaisirs par le détail des miseres qui m'occupent ici. Les momens sont précieux, quand ils sont agréables, comme les vôtres le sont à présent. Je me flatte d'être bientôt en état d'aller m'entretenir avec mes bons amis qui me tiennent lieu de famille. Voilà une lettre de Léonor au Marquis ; qu'est-ce qu'elle contient ? J'en suis curieuse. La conduite de cette fille est aujourd'hui très décente, & son changement paroît sincere. La misere, la souffrance, l'aspect de la mort l'avoient rendue plus sage : la générosité de Madame de Roselle l'a disposée à devenir

vertueuſe ; tant eſt puiſſant l'empire de la vertu bienfaiſante ! Le Ciel fera le reſte. Mille & mille tendres complimens. Je prie M. de S. Sever de vouloir bien s'en charger auprès de ces Dames.

LETTRE CXLII.

Du Marquis de Roſelle à Madame de Narton.

A Paris, 20 Novembre.

MADAME,

Vous connoiſſez mon cœur, & le prix du bienfait que j'ai reçu de vous : je n'ai pas beſoin de vous exprimer ma reconnoiſſance ; mon amour & le ſentiment de mon bonheur lui communiquent leur enthouſiaſme. Croiriez-vous, Madame, que j'ai encore une grace à vous deman-

der à l'égard de ma divine femme ? Elle me déſeſpere par ſon air de réſerve & de ſoumiſſion qui m'humilie. Vous la connoiſſez, Madame, & je me connois ; n'eſt-ce pas à moi à ſuivre en tout ſes conſeils & ſes volontés ? Y a-t-il des hommes aſſez barbares pour ne pas ſentir que la ſupériorité des talens, de l'eſprit, de la raiſon, & des vertus, donne aux femmes qui l'ont reçue du ciel, des droits qu'ils reclament ſi ſouvent avec autant de dureté que d'injuſtice ? Agréez les tendres hommages des heureux que vous avez faits, & de tous ceux qui s'intéreſſent à leur bonheur. J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre de Léonor, c'eſt un beau triomphe pour ma femme. Nous attendons impatiemment le jour où votre préſence comblera notre joie.

LETTRE CXLIII.

De Léonor au Marquis.

A Nanci, 13 Novembre.

Vos bienfaits, Monſieur, me donnent le droit de vous préſenter mes hommages. Daignez recevoir les expreſſions de ma reconnoiſſance; elle eſt vive, elle ſera éternelle. Je connois votre cœur, & je me perſuade que vous apprendrez avec plaiſir l'effet qu'ont produit ſur le mien vos bontés & celles de Madame la Marquiſe de Roſelle.

C'eſt à ſes généreux ſoins que je dois la révolution qui s'eſt faite dans mon ame. Dès l'inſtant qu'elle daigna s'intéreſſer à mon ſort, la grandeur de ſes vertus

me pénétra ; je ſentis le regret de me trouver indigne de ſes bienfaits. Son indulgente bonté me fit voir, avec plus d'horreur que les plus amers reproches n'auroient pu le faire, l'ignominie de ma conduite paſſée ; mais cette horreur n'étoit pas du déſeſpoir. Je me jettai dans les bras de votre digne épouſe ; je la regardai comme un Ange deſcendu du ciel. Ses attentions, pour me procurer dans le ſéjour que j'habite le ſort le plus doux, ont achevé de me deſſiller les yeux, & de me montrer la vraie vertu dans tout ſon éclat. Je vous avoue que ce qui m'a le plus touchée, ç'a été de voir que par ſes ſoins bienfaiſans, je jouis dans cet aſyle reſpectable d'une conſidération qu'on ne m'accorde, hélas ! que parce qu'on ne m'y con-

noît point. Ma plus grande crainte étoit d'y eſſuyer des mépris que j'ai tant mérités ; mais les égards qu'on a pour moi deviennent auſſi mon ſupplice. Le contraſte des vertus que je vois pratiquer, avec les vices où j'étois plongée, a fait naître dans mon cœur des mouvemens que je ne puis vous peindre. Le ſouvenir affreux de la mort terrible de Juliette s'eſt joint à tant de motifs de repentir. L'effroi, la terreur ont d'abord accablé mon ame : des ſentimens plus doux ont ſuccedé à ceux-là. Enfin, Monſieur, le Ciel m'a fait la grace de me donner aſſez de tranquillité pour ſentir l'étendue de ſes faveurs, & pour en eſperer de plus grandes encore ; c'eſt à les obtenir que je vais employer le reſte de ma vie. Ma langueur,

qui continue malgré les remedes, me fait penſer que mes fautes ont abregé mes jours ; trop heureuſe que le ciel daigne agréer cette expiation!

C'étoit à Madame de Roſelle que je devois rendre compte de l'effet de ſes ſoins. Mes efforts pour entrer dans les ſentiers de la vertu, ſont des ſuccès pour elle. Mais, Monſieur, des raiſons plus fortes m'engagent à vous adreſſer directement mes actions de graces. Je vous dois des aveux que, tout honteux qu'ils ſont, l'honneur m'ordonne de vous faire. Mon premier devoir eſt de me montrer à vos yeux telle que j'ai été, & de vous apprendre quelle étoit celle dont vous avez voulu devenir l'époux. Si jamais vos enfans étoient aſſez malheureux pour ſe laiſſer ſé-

duire par mes ſemblables, liſez leur ma lettre. Qu'ils y voyent que l'intérêt ſeul me dictoit ce que je vous diſois de plus tendre : que je ne vous aimois point : que m'étant vendue à la débauche dès mes plus jeunes années, mon cœur n'étoit ſuſceptible d'aucun ſentiment délicat : que je vous aurois trahi à chaque occaſion pour un homme ou plus riche ou plus prodigue : qu'après avoir ſéduit une foule de jeunes gens par les attraits de la volupté, après avoir corrompu leurs mœurs, & conſumé leur fortune, je méditai de conquérir la vôtre : qu'attentive aux progrès de votre paſſion, j'eus recours aux maneges de l'intrigue, à l'hypocriſie de vertu, & vous amenai au point de vous avilir juſqu'à vouloir m'épouſer publi-

quement. Voilà ma plus grande noirceur, noirceur horrible, dont plusieurs exemples m'avoient donné l'idée, & contre laquelle l'Autorité devroit sévir! Quel ami vous avez dans M. de Ferval! Il m'a demasquée. Il a exposé sa vie pour empêcher la honte & le malheur de la vôtre! Il périssoit!... mais de tels événemens m'affectoient peu. J'étois accoutumée à ces horreurs. Je ne voyois dans le sang versé pour moi, qu'un nouvel hommage rendu à mes charmes: des amis devenus rivaux s'égorgeant à mon sujet, ne me sembloient qu'un triomphe de plus. Si je n'avois craint les regards de la Justice, j'aurois été ravie de l'éclat qu'un duel répandoit sur moi, & ce sentiment fut toujours le seul qui m'occupât dans ces

circonſtances affreuſes, que mes artifices ont rendues fréquentes. Un caprice, une fantaiſie, pouvoient m'attacher par hazard à un être auſſi vil que moi, avec qui j'aurois pu en liberté montrer toute ma baſſeſſe ; ce Bizac en eſt bien la preuve ! mais jamais je n'aurois eu cette fantaiſie, ni pour vous, Monſieur, ni pour tout honnête homme. Un cœur vertueux, une belle ame n'étoient point faits pour me toucher. L'amant aimé n'eſt jamais celui qui donne ; loin de vous tenir compte de votre tendreſſe, vous ne me paroiſſiez que foible, & fait pour être dupe. C'étoit à l'ambition ſeule de devenir votre femme, que je ſacrifiois mon avarice en refuſant vos préſens. Oui, tous les traits de déſintéreſſement, de généroſité, de re-

connoiſſance que j'étalois à vos regards, n'étoient que des reſſorts bas, inventés par le vice, pour contrefaire & ſéduire la vertu. Voilà, voilà Monſieur, quelle étoit l'ame de cette indigne créature à qui vous vouliez tout ſacrifier !

Je dois vous avouer encore que tous mes regrets, après notre rupture, ont été de n'avoir pas ſuivi la route la plus sûre pour fixer une ame telle que la vôtre. Si vous m'aviez rendue mere, s'il avoit exiſté un gage de votre paſſion, avec quelle adreſſe n'en aurois-je pas ſu profiter ? Immoler votre gloire à l'amour paternel, ne vous auroit plus ſemblé un deshonneur. Sans m'eſtimer, n'ayant plus même pour moi de paſſion forte, vous n'auriez pu réſiſter aux careſſes

d'un enfant qui vous auroit demandé de lui donner un pere. Cet enfant formé par mes soins, adroitement tendre, auroit tout obtenu de vous. C'en étoit fait, vous assuriez son état, en remplissant les vues ambitieuses de sa coupable mere. Eh! de quel œil les témoins de mon ignominie vous auroient-ils vu? De quel front auriez-vous pu soutenir leurs regards & ceux de votre famille? Mépriſé le reste de votre vie, obligé de vous dérober à la société, ou d'y essuyer chaque jour de nouvelles humiliations, le cœur plein de honte & de regrets, la mort seule eût pu finir vos amertumes. Tremblez à la vue du précipice où je vous aurois plongé!

Voilà, Monsieur, ce que mes remords, ma reconnoissance, la

vertu dont vous m'avez frayé la route, voilà tout ce que ces sentimens réunis m'ont forcé de vous déclarer. Jouissez du bonheur pur qui vous a été réservé. Félicitez-vous sans cesse de vous voir arraché à mes dangereux liens, & d'avoir mérité la plus aimable, & la plus vertueuse des femmes. Le cœur plein de vos bienfaits & de mes fautes ; si j'ose, après tant de crimes, invoquer le Ciel pour d'autres que pour moi, je ne cesserai de lui demander pour vous, Monsieur, & pour Madame la Marquise de Roselle, ses plus grandes faveurs ; & ce sera l'emploi le plus doux du reste d'une vie prête à s'éteindre.

FIN.

PQ
1982
E44A7
1764

Elie de Beaumont, Anne
Louise (Morin-Dumesnil)
Lettres du Marquis de
Roselle par Madame
Nouv. éd.

CALL NO.
PQ
1982
E44A7
1764-1

AUTHOR
Elie de
Beaumont, A.

TITLE
Lettres du
Marquis de...

C
cl. 146

VOL

Not wanted in RBSC